

L'ILLUSTRÉ
REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



ANT. F. M. S.
LAUSANNE

B. 1663

NOËL

MADONE ET ENFANT, de Dirck Bouts, maître hollandais né à Harlem vers 1420, mort à Louvain le 5 mai 1475. Cette œuvre magnifique, dont nous reproduisons un fragment, fait partie des trésors

N° 52

PRIX 60 CT

DANS LA VILLA FAVORITA

LA COLLECTION THYSSEN

est l'une des plus belles de notre pays

Installée, aujourd'hui, dans la Villa Favorita, près de Lugano, la collection Thyssen-Bornemisza est l'un des trésors artistiques de notre pays. Elle est comparable, par sa richesse et par son caractère, à bien des galeries publiques de France ou d'Italie.

Naissance d'une vocation

Cette collection doit son existence aux efforts passionnés qu'un grand amateur d'art, le baron Auguste Thyssen-Bornemisza. Né à Mühlheim, en 1875, Auguste Thyssen était le fils d'un des grands magnats de l'acier. Dès son enfance, il témoigna d'un goût très vif pour les beaux-arts, et il n'avait pas quinze ans lorsqu'il décida de devenir collectionneur.

Après de solides études, Auguste Thyssen entra dans la puissante maison de ses parents, et sur l'ordre de son père, il entreprit de nombreux voyages à l'étranger pour s'occuper des affaires familiales.

Mais, dans chaque ville où il passait, Auguste Thyssen employait ses loisirs à visiter les musées, les cabinets d'estampes et de dessins, les grandes collections privées. Partout, il se passionnait pour l'art ancien comme pour l'art vivant. Peu à peu, ayant acquis, par la contemplation directe des œuvres, une connaissance profonde des maîtres, Auguste Thyssen commença à suivre les ventes et acheter des gravures et des tableaux.

Les « rois de l'acier » et le goût de la collection

L'industrie allemande connaissait alors une prospérité exceptionnelle, et particulièrement « les rois de l'acier » de la Ruhr, spécialisés dans la fabrication des canons et l'armement des navires.

Cette prospérité matérielle permit aux industriels allemands de cultiver les beaux-arts, la musique et les lettres. Elle donna à beaucoup le goût de la collection. Les uns réunirent les œuvres des grands artistes allemands de l'époque : les Anselm Feuerbach, les Hans Thoma, les Adolf Menzel ; d'autres ouvrirent leurs portes aux impressionnistes. C'est ainsi qu'Ernst Osthaus, d'Essen, sacrifia une partie importante de sa fortune pour acheter des peintures françaises, telle l'incomparable *Lise* de Renoir. D'autres encore, comme les Krupp, acquièrent surtout des maîtres anciens, et particulièrement des tableaux de Rembrandt et son école.

Dans ce milieu d'amateurs, collectionnant les meubles de style, les livres de choix, soucieux d'embellir leur maison et de l'orner avec goût, Auguste Thyssen devait prendre rapidement la première place.

Une collection de maîtres anciens

Dès 1927, et afin de pouvoir se livrer tout entier à sa passion de collectionneur, Auguste Thyssen vendit une partie de ses actions, et en quelques années, il forma un ensemble sans précédent conduisant des primitifs italiens aux peintres des Fêtes galantes, Pater, Watteau et Fragonard. En effet, en moins de quinze ans, Auguste Thyssen réussit à réunir quelques-uns des chefs-d'œuvre de la peinture européenne de tous les temps. Et c'est pourquoi, on peut voir aujourd'hui sur les murs de la villa Favorita : l'Annonciation de Van Eyck, la Sainte-Véronique de Memling, un *Paysage d'hiver* de Rembrandt, tous les aspects du génie de Rubens, la splendeur de Van Dyck, la truculence de Franz Hals, la lumière de Vermeer, la grâce sensuelle de Cranach, et Velasquez, et Goya, et l'École italienne, et l'École française avec Poussin, Claude Lorrain et Boucher.



Domenico GHIRLANDAJO, *Portrait de Giovanna Tornabuoni*. Domenico Ghirlandaio (1449-1494) est représenté dans la collection Thyssen par le *Portrait de Giovanna Albizini*, qui épousa en 1486 Lorenzo Tornabuoni, noble seigneur de Florence. A plusieurs reprises, Ghirlandaio a peint les beautés florentines, et particulièrement dans les fresques de l'église Santa Maria Novella, de Florence. Son *Portrait de Giovanna Tornabuoni* est l'un de ses chefs-d'œuvre. A droite de ce tableau, le peintre a placé une inscription en latin : « Si l'art pouvait représenter l'âme et le caractère, alors il n'y aurait pas d'image plus belle que celle de cette jeune femme ».

Un musée vivant

Mais le baron Thyssen ne s'entoura pas seulement de chefs-d'œuvre, il sut encore composer un cadre idéal à sa collection. En 1932, lorsqu'il vit se dessiner à l'horizon les premières menaces d'un conflit international, il vint se fixer à Castagnola, près de Lugano. Il y choisit pour résidence une vieille demeure tessinoise, et se fit construire tout à côté une pinacothèque spacieuse pour abriter ses trésors.

Les œuvres de jadis semblent murmurer leurs confidences dans cette demeure, dont les hautes fenêtres s'ouvrent sur un jardin paisible, orné de statues. Devant la façade du musée, une large terrasse commande la vue sur le lac de Lugano. Des pins, des cyprès, des arbres rares ont poussé là, et grandi au cours des siècles. Tantôt ils sont rangés en allées rectilignes, au bout desquelles surgit la vue du ciel ou quelque détail de beauté. Tantôt livrés au hasard, ils forment des coins d'ombre et de paix.

Dans le Musée Thyssen, les tableaux n'ornent pas les salons, mais ce sont les salons qui ont été conçus pour faire valoir les chefs-d'œuvre, pour les bien présenter. Des pla-

fonds vitrés — qui répandent partout une lumière calme et diffuse — éclairent les galeries majestueuses alternant avec des cabinets intimes. Les meubles anciens, les encadrements des portes en marbre, les parois recouvertes de velours beige ou rouge, tout concourt à créer autour des chefs-d'œuvre une atmosphère de silence et d'harmonie.

Les toiles sont groupées par écoles. Dans un petit salon, quelques fauteuils Louis XV, une commode signée et des boiseries légères permettent aux *Joueurs* de Watteau et à la *Danseuse* de Schall de respirer une atmosphère qui leur est familière. Plus loin, dans les salles consacrées aux maîtres anciens, avec leurs grands bahuts et leurs plafonds à caissons, voici les Holbein, les Dürer et les Cranach qui s'animent et retrouvent toute la chaleur dont les priveraient irrémédiablement les parois nues d'un intérieur moderne.

L'art, témoignage de foi

Depuis la mort d'Auguste Thyssen, et selon la volonté du défunt, la pinacothèque de la Villa Favorita est ouverte trois jours par semaine au public. Grâce à cette mesure généreuse, les visiteurs peuvent admirer près de 500 ouvrages de premier ordre, la fleur d'un travail accompli au cours de cinq siècles, et dans toute l'Europe. C'est dire que les tableaux reproduits dans ce numéro de Noël ne sauraient constituer qu'un choix limité dans un ensemble beaucoup plus vaste.

Toutes les œuvres illustrant cette double page appartiennent à l'école italienne, pour laquelle Auguste Thyssen montrait une prédilection particulière. En effet, et notamment à la fin de sa vie, le mécène allemand aimait à s'arrêter devant les œuvres de la Renaissance italienne qu'il avait réunies avec amour. Il admirait en particulier les tableaux dans lesquels les peintres du Quattrocento ont raconté les mystères sacrés. Leurs vierges, leurs anges, leurs *Nativités* et leurs *Adorations des Bergers* lui apparaissaient comme le produit d'un même évangélisme. Et il ne se lassait pas de retrouver dans les œuvres de ces maîtres d'autrefois une même sincérité, une même émotion intérieure, la même négligence de l'effet, et surtout cette amitié avec les choses, et cette sympathie avec le monde, conçu comme l'œuvre de Dieu. François DAULTE.



VITTORE CARPACCIO, *Jeune chevalier dans un paysage*

Vittore Carpaccio (1455-1526) était peut-être le peintre préféré d'Auguste Thyssen. Après de longues recherches, le collectionneur réussit à acquérir ce tableau, dans lequel Carpaccio tente un effort pour s'affranchir du portrait conventionnel. Dans cette œuvre, le paysage compte autant que le chevalier qui tient son épée. Le désir de Carpaccio était d'entraîner les personnages dans la vie, de leur faire prendre part aux prestiges de la lumière.



GIOVANNI BELLINI, *Madone et enfant*. Cette madone est l'une des œuvres les plus célèbres de la collection Thyssen. Bellini l'exécuta avec ce style large et mélodieux qui caractérise la période de sa maturité. Profitant de la technique de la peinture à l'huile apportée à Venise en 1473 par Antonello de Messine, Giovanni Bellini fait passer ici la peinture de la figuration des volumes, qui l'inféodait à la sculpture, à la modulation des couleurs et la suggestion des matières.



Michelangelo Merisi dit LE CARAVAGE, *Sainte-Catherine*

Le Caravage peignit ce tableau pour le cardinal del Monte. Il passa ensuite dans la famille Barberini, et il fut conservé pendant plusieurs siècles dans le Palais des Barberini, à Rome, avant d'être acheté par Auguste Thyssen. Ce portrait est remarquable autant par l'intensité psychologique du modèle que par le réalisme minutieux avec lequel les attributs sont traités.



PALMA VECCHIO, *Conversation sacrée*

Palma Vecchio était âgé de 24 ans lorsqu'il peignit ce tableau. Mais dans cette œuvre de jeunesse, on distingue la même sûreté que dans les chefs-d'œuvre de la maturité de l'artiste. Avant d'appartenir au baron Thyssen, cette œuvre fut exposée au Palais des Doges, à Venise; elle était accrochée dans la salle du Conseil des Dix.

UN CHEMIN DANS LE DÉSERT

MESSAGE DE NOËL

Notre monde? un désert? Mais regardez ces villes : capitales dominées par d'immenses gratte-ciel, villes sans limites d'où lève une forêt de clochers, elles jonchent le monde : Paris, Londres, Tokyo, New York, ces noms ne parlent pas précisément de désert! Ils parlent plutôt de rues noires de monde, de fleuves de voitures inondant des avenues larges comme des plaines, de milliers de trains bondissant vers l'horizon, de théâtres fameux, de cinémas géants. Le ciel est rempli d'avions. L'air est saturé d'ondes. La mer porte vers les côtes des flottes innombrables. Ça, le désert?

Et jetez donc un coup d'œil à l'intérieur des maisons : le téléphone, voit défiler cent personnes. A la sortie du bureau, silence, la télévision rassemble les curieux autour de ses écrans vert pâle, les bureaux crépitent de la mitraille des machines à écrire, l'orchestre fait danser, la poste trie des tonnes de lettres. Partout des voix, des cris, des serments d'amour, des scènes de ménage. Ça, le désert? Anne-Elisabeth, dactylo chez un notaire connu, brasse des papiers, reste pendue au téléphone, voit défiler cent personnes. A la sortie du bureau, des jeunes gens l'attendent et l'emmènent au cinéma. Dans sa chambre, elle n'a qu'un bouton à tourner et la radio laisse déborder la vie du monde. Où donc est le désert? Et pourtant, Anne-Elisabeth croit au désert, elle le voit, elle y vit. Elle le dit à quiconque l'écoute. Au bureau, c'est vrai, les visages sont innombrables : mais ils ont tous ce même air des gens qui pensent à eux, à leurs affaires. Il n'est pas de place pour elle. Pourquoi s'intéresseraient-ils à la petite dactylo? Quant aux jeunes gens qui l'attendent le soir, ils voudraient bien qu'elle dise oui ; mais pensent-ils à elle ou à

eux? — à eux! Et Anne a découvert depuis longtemps le désert de certaines amours. Ses parents ne la comprennent guère et ses frères sont fiancés. Alors... Alors Anne-Elisabeth, tard le soir, allume sa radio : juste pour écouter le speaker de service prononcer le traditionnel : « Bonsoir mesdames, bonsoir mesdemoiselles, bonsoir messieurs! » Et voici que, le temps d'une fugitive seconde, elle a l'impression que quelqu'un a pensé à elle, a dit « Bonsoir » tout exprès pour elle, et ça fait dans son désert comme un souffle bienfaisant qui passe. Seulement, un souffle, ce n'est pas encore un chemin. Et de chemin, Anne n'en aperçoit aucun. Dans sa journée, elle fait mille choses et va partout, mais dans sa vie elle ne fait rien et ne va nulle part.

C'est ainsi que le désert — et pas seulement pour Anne — commence souvent en pleine ville et envahit des jours pleins à craquer, passe en plein bureau et en pleine cuisine, laissant partout — comme le vrai désert — des squelettes déjà blanchis par un soleil de mort, des hommes et des femmes en bonne santé mais déjà marqués du signe fatal parce que perdus au désert d'une vie qui ne va nulle part et où il n'y a pour eux personne.

Je vis pour mon travail. C'est ma religion : je n'ai de cœur et de temps que pour elle. De bon matin, jusque tard le soir, je ne me donne aucun répit. J'abats mon travail, je le tue... et il me le rend bien. Bientôt on pourra écrire : « Le travail fut sa vie ». Comme pour le cheval du laitier, quand il sera au bout lui aussi. Plus de pensée, plus d'inspiration, plus de foi, plus d'amour : seulement du travail! Désert!

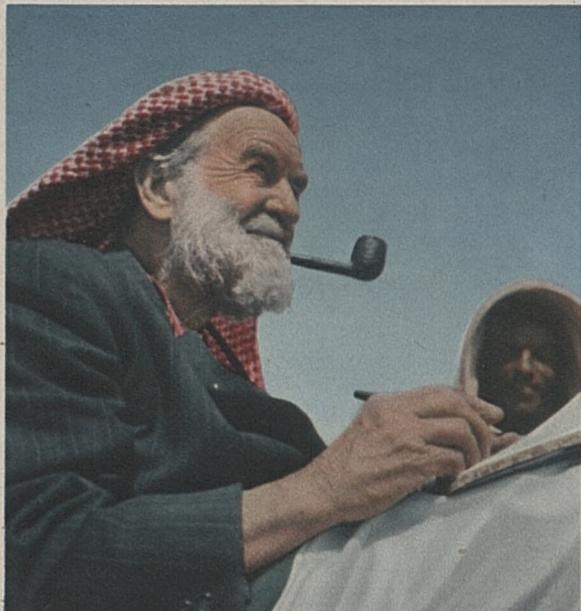
Je vis pour l'argent : je tends la main vers lui et je crois saisir de la vie, mais ce n'est jamais que de l'argent : désert! Et qui dira les déserts sans fin qui passent par tous ces lieux, par toutes ces heures, par toutes ces aventures, par toutes ces tournées dont je me promettais beaucoup et dont je n'ai rapporté que des pierres, lourdes à porter, et qui font sur l'épaule une marque de sang.

Le désert! rien que le désert où c'est bien égal d'aller à gauche ou à droite, en avant ou en arrière, parce qu'on n'arrive quand même jamais nulle part ni à rien, sinon à cette croix qu'on plante un jour sur votre fosse, quand on a échangé le désert de la vie contre le désert de la mort.

Désert! désert en pleine ville! désert en pleine vie!
Seulement, dans le désert, Dieu a tracé un chemin.

Ça n'a pas été tout seul : il a fallu passer par-dessus bien des choses, percer la formidable montagne de la résistance des hommes, opposés étrangement à leur propre salut, comme au temps de la création des chemins de fer, certains citoyens étaient opposés à la gare qui pourtant aurait fait la prospérité de leur ville... Il a dû envoyer son Fils.

Mais maintenant c'est fait, le chemin est tracé. Le désert a cessé d'être désert : un chemin l'a vaincu. Un chemin qui traverse nos fautes, qui bouscule nos faiblesses, qui enjambe la mort, qui ne se laisse dévier par aucune de nos défaites. Un chemin qui va, irrésistiblement, vers la vie. Un chemin qui biffe, d'un grand trait, le désert. C'est le chemin de Dieu. Il s'ouvre, à Noël, sous les pas de quiconque croit en Lui.
Ph. ZEISSIG.



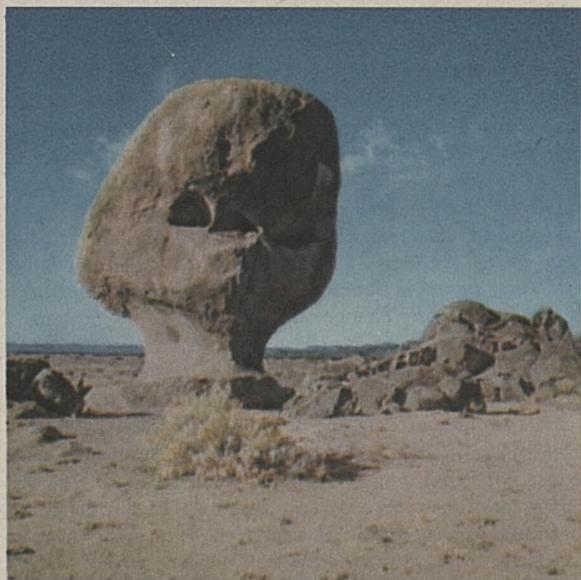
H. St-J. B. Philby, le grand explorateur de l'Arabie, ami du roi Ibn Séoud, sut intéresser le souverain au projet d'expédition au pays de la reine de Saba.

LA ROUTE DE L'ENCENS AU PAYS DE LA REINE DE SABA

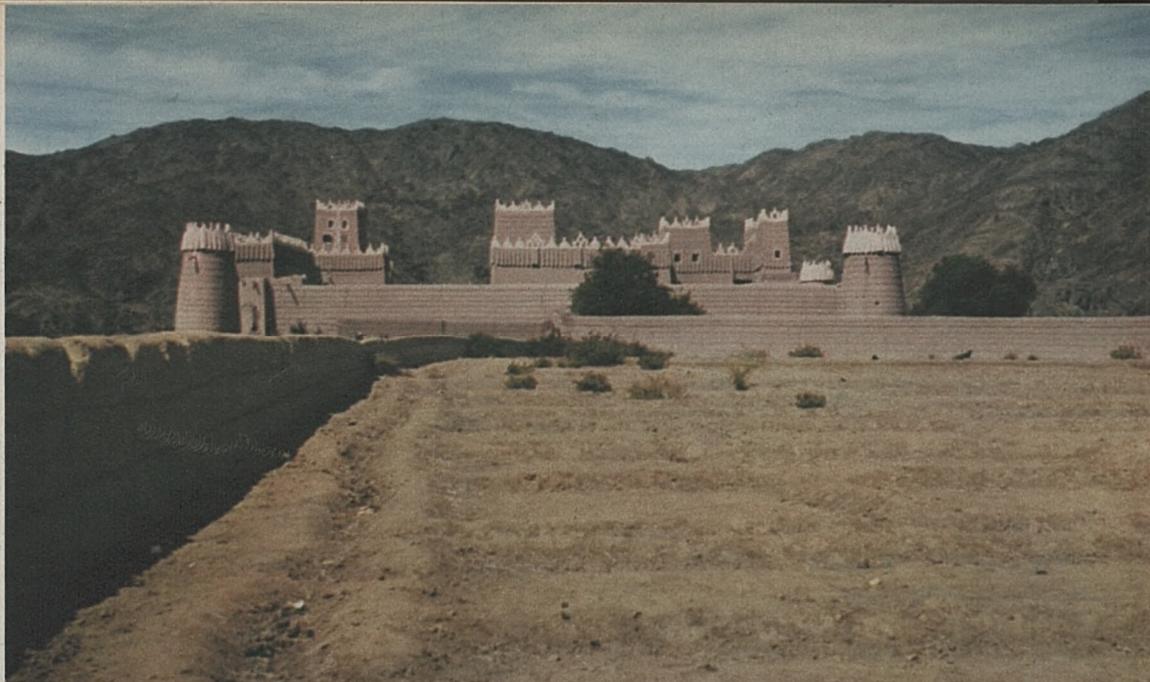
PAR G. RYCKMANS

Les Arabes appellent leurs ancêtres païens ahl al djahi-lia, « la communauté de l'ignorance ». Pour la plupart d'entre eux, les origines de leur histoire se confondent avec les débuts de l'Islam.

Ce passé remonte en Arabie du Sud, à près de quinze siècles avant l'hégire. Des peuples riches et prospères, dont la civilisation était au niveau de celles de l'Égypte et de l'Assyrie, trafiquaient avec toutes les régions de l'Orient antique. Au cours des derniers siècles de leur histoire, leur zone d'expansion débordait largement du Yémen et de la côte de l'océan Indien, pour atteindre les territoires des tribus bédouines jusqu'au centre de la péninsule. Ils furent emportés par le raz de marée de l'Islam.



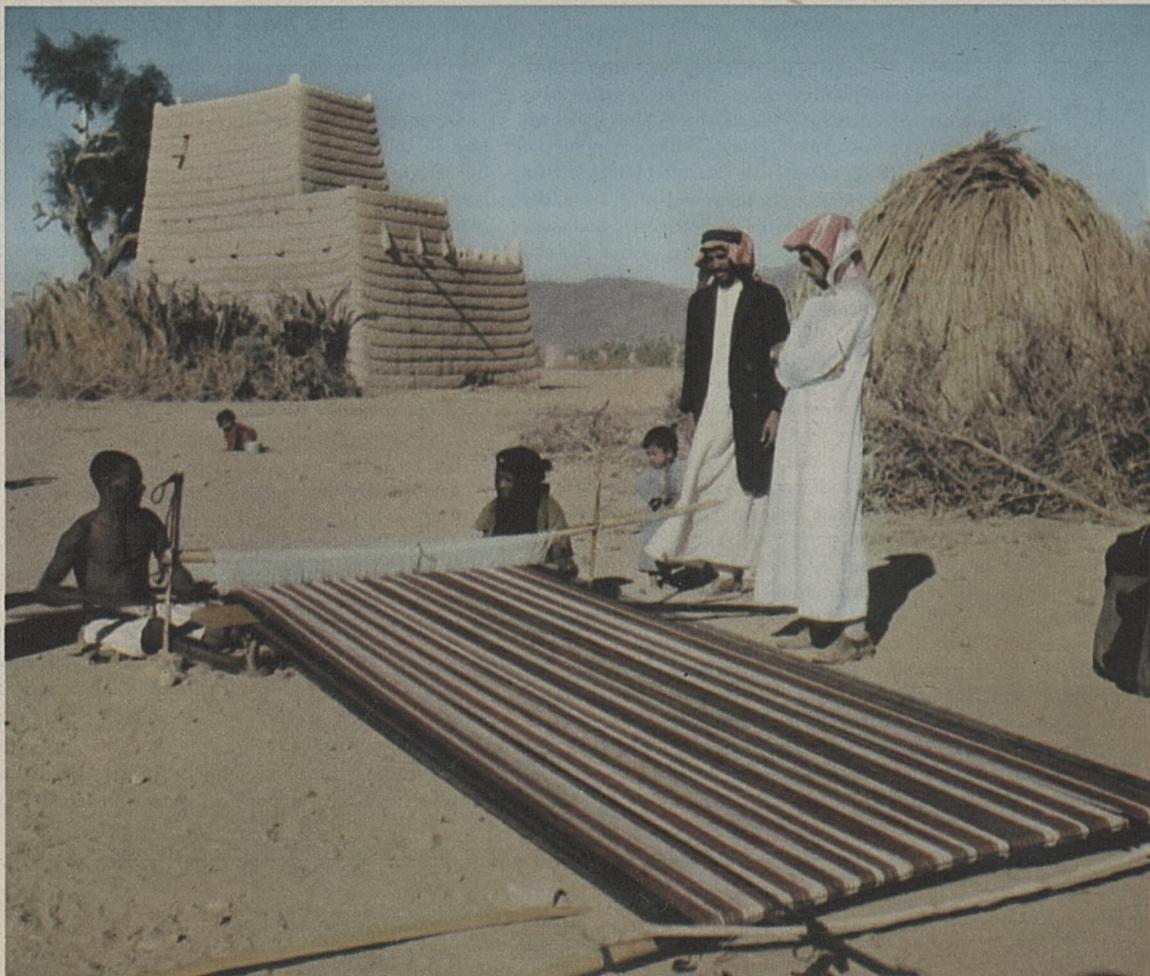
Un des nombreux rochers érodés au sommet desquels d'intéressantes inscriptions furent découvertes, laissées par les caravanes qui s'arrêtèrent en ce lieu situé en plein désert.



Le palais royal de Riyadh, où les explorateurs furent accueillis après avoir vécu pendant plus de 3 mois sous la tente. Ce palais est une ville dans la ville, et les richesses qu'il contient sont incalculables.



Les explorateurs habillés à la mode du pays. De gauche à droite : Jacques Ryckmans, docteur en philologie et histoire orientales ; le grand explorateur Philby ; G. Ryckmans, auteur de cet article, et Philippe Lippens, ancien observateur de l'ONU en Palestine. C'est ce dernier qui découvrit la grotte contenant les fameux documents du désert de Juda. Ci-dessous : Tissage de tapis dans le Nedjran, oasis de l'extrême sud.



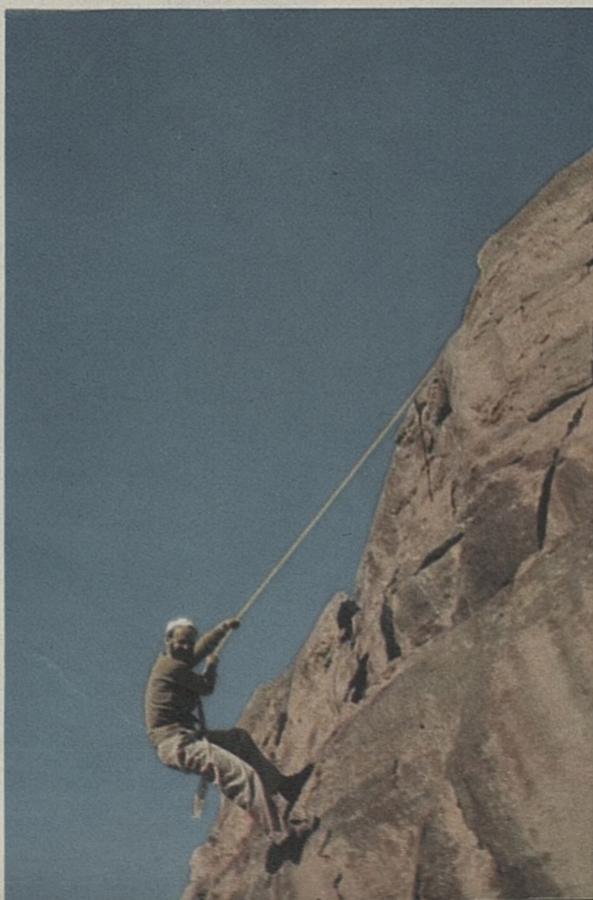


▲
Dessins rupestres découverts dans le massif de Qabra, dans un abri sous roches. De telles découvertes sont très fréquentes dans le pays.

Le nom de Saba, le pays de l'encens et de l'aromate, revient à diverses reprises dans l'Ancien Testament. Le Livre des Rois rapporte que la reine de Saba se rendit en somptueux équipage à Jérusalem, attirée par la réputation de sagesse de Salomon. Les annales de Sennachérib, roi d'Assyrie, font mention des relations amicales que ce roi entretenait avec deux souverains. Les historiens et les géographes classiques connaissent, eux aussi, l'Arabie Heureuse. Strabon raconte comment le général romain Aelius Gallus, envoyé par Auguste à la conquête du pays des aromates en 24 avant J.-C., traversa l'Arabie du nord au sud jusqu'à Mârib, capitale de Saba, dont il dut lever le siège pour opérer une retraite qui faillit tourner en désastre.

Les renseignements tirés des documents de l'antiquité ne fournissaient toutefois que des notions incomplètes et imprécises sur les civilisations préislamiques de l'Arabie Méridionale. L'exploration du pays entreprise à partir de la seconde moitié du XIXe siècle allait ouvrir sur le passé du royaume de Saba et de ses voisins des perspectives insoupçonnées. Les vaillants explorateurs qui parcoururent — plusieurs d'entre eux au prix de leur vie — ces régions inhospitalières, ramenèrent de leurs voyages une abondante documentation épigraphique et archéologique. On connaît aujourd'hui environ 4500 inscriptions rédigées en dialectes arabes anciens, dont le déchiffrement a permis de reconstituer en grande partie, sur une période qui s'étend du VIIIe siècle avant J.-C. au VIe siècle de notre ère, l'histoire, la religion, la structure économique et politique des divers Etats de l'Arabie Heureuse.

Ces inscriptions gravées sur des tablettes de pierre ou de bronze, sur des autels, sur des stèles mesurant parfois



◀ Pour photographier une inscription rupestre, Philippe Lippens dut se livrer à de véritables acrobaties.
(Reportage Ryckmans-ropper)

plusieurs mètres de hauteur, ou encore sur les parois de rochers, sont tracées en une belle écriture monumentale apparentée aux caractères éthiopiens.

Au cours des derniers siècles qui précédèrent la conquête islamique, le royaume de Saba avait soumis les tribus arabes au nord du Yémen, berceau de l'Etat sabéen. L'aire de cette pénétration comprenant les provinces du sud de l'Arabie saoudite n'avait jamais fait l'objet d'une exploration archéologique et épigraphique. La fameuse « route de l'encens », suivie par les caravanes qui portaient les aromates en Egypte et dans les divers pays du Moyen-Orient, devait traverser ces régions. Des inscriptions des rois de Saba avaient été signalées sur des rochers, non loin de la piste automobile de La Mecque à Riyadh. La présence de ruines importantes au pied de la chaîne du Tuwaiq à l'entrée du grand désert Rub'al-Khali fournissait, elle aussi, la preuve de cette pénétration sabéenne. Il était permis d'espérer beaucoup de l'exploration de cette région.

Mr. H. St-J. B. Philby, le grand explorateur, avait copié et photographié au cours de ses voyages plusieurs des inscriptions dont je viens de parler. Il souhaitait entreprendre la prospection systématique de la zone tout entière. Il intéressa le roi à ce projet, et c'est ainsi que je fus convié à entreprendre avec Philby, sous les auspices du gouvernement, l'expédition dont nous ramenâmes une moisson dépassant nos espérances.

Le gouvernement arabe m'ayant laissé la latitude de former mon équipage, j'ai fait appel au concours de M. Philippe Lippens, ancien observateur de l'ONU en Palestine, et de M. J. Ryckmans, docteur en philologie et histoire orientales.

LA ROUTE DE L'ENCENS AU PAYS DE LA REINE DE SABA

PAR G. RYCKMANS

(Suite de la page précédente)

Le 2 novembre 1951, nous atterrissions alors à l'aérodrome de Djedda, la porte de La Mecque sur la mer Rouge. Notre colonne se mit en route le 8 novembre. Nous allions gagner les hauts plateaux que nous devions atteindre en quarante-huit heures. Après avoir contourné La Mecque dont l'accès est interdit aux non-musulmans, nous pousserons vers le sud, jusqu'à l'oasis de Nedjrân, à la frontière du Yemen, que nous atteindrons à la fin de décembre. De là, nous remonterons jusqu'à Riyadh. Nous amènerons avec nous 5000 gallons d'essence, le matériel de campement, notre équipement scientifique et personnel et le ravitaillement.

Notre itinéraire comptait environ 3000 km. Nous en parcourrâmes à peu près le double, soit 5400. Dans notre marche vers le sud, nous passâmes par les villes de Taïf et d'Abha, pour nous engager dans les vastes chaînes rocheuses Alam et Alem Gahra, où nous entrâmes dans le *no man's land* de l'exploration arabe. Non loin du Alem, nous découvriâmes, près du puits de Mureighân, une grande inscription rupestre du roi sabéen Abraha, d'origine éthiopienne, bien connu dans la tradition arabe pour avoir fait le siège de La Mecque. L'inscription est datée de 547 après J.-C. L'Alem, comme le Gohra, présente le long des parois rocheuses des vallées un véritable fouillis de graffiti dit thamoudéens.

A mesure que nous descendîmes vers le sud, nous relevâmes un nombre toujours plus considérable de graffiti sabéens. Nous en ramenons un total d'environ 3000.

L'extrême pointe sud de notre expédition est marquée par la frontière du Yemen, sur le plateau qui borde l'extrémité méridionale de l'oasis de Nedjrân. Nous étions là en terre sabéenne. La ville de Ukhdûd, l'ancienne Nagrân sabéenne, est bien connue dans la tradition chrétienne et islamique. La communauté chrétienne qui y était florissante au début du VI^e siècle, fut cruellement persécutée par le roi de Saba, appelé par les historiens arabes Dhû-Nuwâs, et qui avait embrassé le judaïsme. Un grand nombre de chrétiens furent brûlés vifs dans des tranchées, d'où le nom de al-Ukhdûd, « le sillon, le fossé ». Les ruines de Ukhdûd attestent l'importance de la ville. Des édifices importants, bâtis en belles pierres de granit, rappellent les temples des grandes villes sabéennes.

Du Nedjrân, nous poussâmes une pointe de 200 km dans le grand désert Rub'al-Khali, vaste succession de plaines coupées de dunes de sable, dont l'ocre scintille comme de l'or sous le ciel bleu. Les crêtes de ces dunes, dont certaines mesurent plus de 100 m de haut, sont effilées comme des lames de couteau. Les jeux d'ombre et de lumière y forment de saisissants contrastes.

Nous remontâmes ensuite par Hima, où Philby avait copié déjà en partie une importante inscription rupestre sabéenne datée de 518 après J.-C., sous le règne Dhû-Nuwâs, pour nous engager dans le massif de grès Qaran, véritable fouillis de graffiti où nous mîmes plusieurs jours à avancer de quelques kilomètres. A l'extrémité du massif, sur le rocher Kaukab, une grande inscription sabéenne datée, elle aussi, de 518, nous livra le véritable nom du roi judaïsant, persécuteur des chrétiens du Nedjrân, Yusuf As'ar, connu, nous l'avons dit, sous le sobriquet de Dhû-Nuwâs.

Les plans de la ville de Qariya, poste avancé de Saba à l'entrée du désert, au pied de la chaîne du Tuwaig, furent également relevés. La ville doit dater de la dernière période sabéenne.

Une dernière étape importante fut celle du Wadi Masil, à environ 80 km au sud de la route de La Mecque à Riyadh, où deux grandes inscriptions sabéennes marquent la limite de la poussée sabéenne vers le nord, en plein centre de la péninsule.

Nous arrivâmes à Riyadh le 10 février, après avoir vécu pendant plus de trois mois sous la tente. Nos véhicules — sans parler des personnes — furent soumis à rude épreuve: en dehors des pistes, ils firent la plus grande partie du trajet dans la rocaille ou dans le sable. Des journées entières se passaient sans qu'apparût un être humain. Puis, brusquement, les pistes se croisaient; quelques tentes de bédouins se blottissaient sous les abrisseaux, une végétation plus abondante annonçait un puits.

La corvée d'eau est, pour le bédouin, un travail harassant. Certains puits — on ne trouve pas de sources — ont jusqu'à 80 m de profondeur. Etayés de branchages, rarement empierrés, parfois forés dans le sable, ils se comblent au moindre éboulis. Il s'agit d'opérer, à proximité, un nouveau forage.

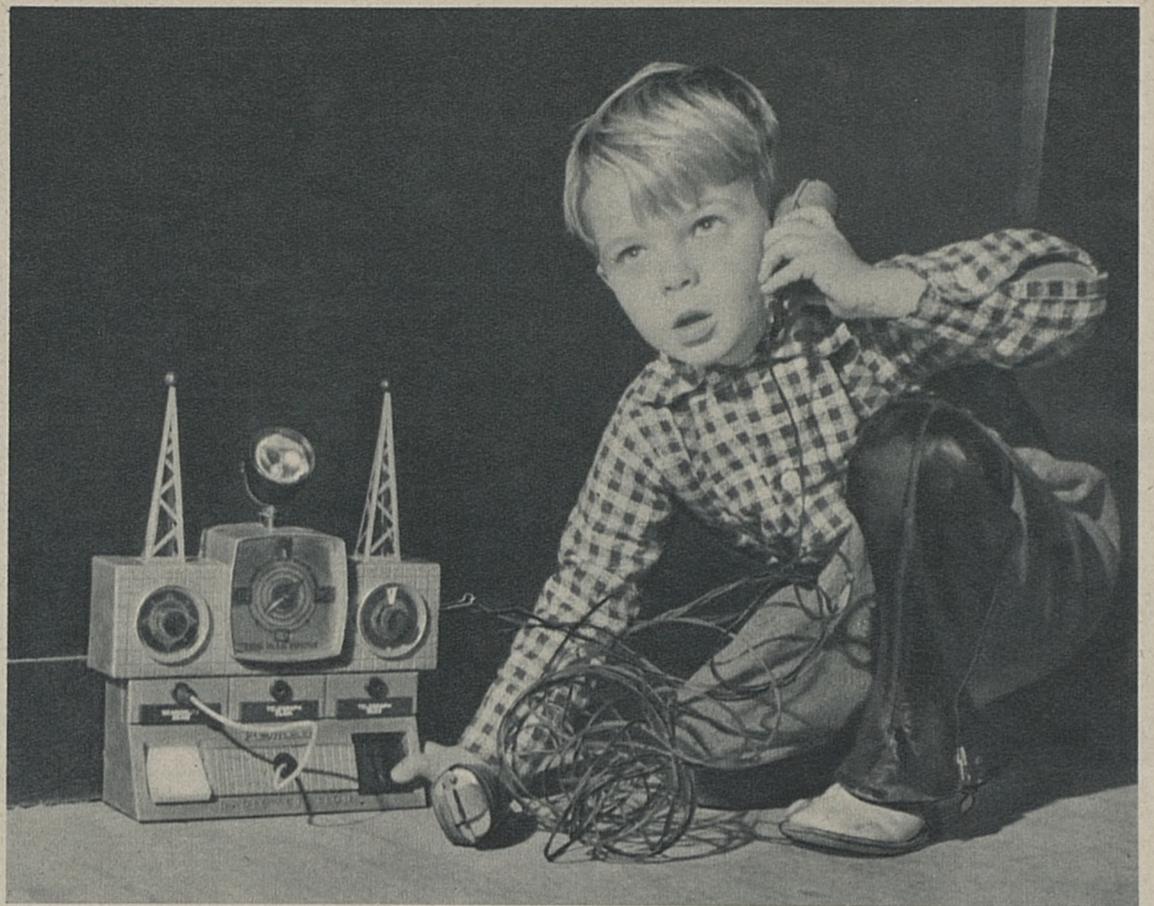
Là où l'homme peut amener l'eau, il transforme le désert en un paradis. Suivre le Wadi Hanifa pour gagner Riyadh est un enchantement: les deux rives sont une succession de splendides palmeraies, où les membres de la famille royale ont bâti leurs résidences.

Riyadh est une ville de 100 000 habitants. La moitié de sa superficie est occupée par les palais royaux. Les étrangers, admis à Riyadh, séjournent dans les palais des hôtes du roi, dont le confort offre une agréable diversion aux voyageurs qui ont mené la vie nomade du désert. La personnalité puissante du roi Ibn Séoud dominait tout ce monde bien qu'il portât son âge — soixante-treize ans — et fût à peu près impotent. Mais son prestige était immense. L'Arabie saoudite est son œuvre. Il y a vingt ans, son revenu — qui se confond avec le revenu de l'Etat — était de cent mille livres; le ministre des Finances serrait le trésor de l'Etat dans sa chambre à coucher. Aujourd'hui, les flots de pétrole qui jaillissent près de Dharan, représentent un bénéfice annuel de deux cent millions de dollars, que l'Aramco et le roi partagent de moitié.

Pas plus à Riyadh qu'à Taïf ou à Abha, il n'y a de monument — mosquée ou palais — présentant une valeur artistique. On est loin du Caire, de Jérusalem ou de Damas. L'Arabe n'a pas d'art original. Il est pasteur. Il fut jadis éleveur de chevaux. L'auto a supprimé le cheval; elle a aussi supprimé le gibier. On traque la gazelle à une vitesse de 60 km à l'heure; les pauvres bêtes qui, il y a vingt ans, se mêlaient aux moutons dans les pâturages, auront bientôt disparu.

Ainsi s'efface lentement l'image de la vieille Arabie. Elle s'en va comme s'effritent les rochers rongés par le soleil et le vent. Le désert poursuit sa conquête. Le « pays de la mer » a connu une époque où les fleuves descendaient des montagnes vers la côte; ce ne sont plus que des lits de torrents desséchés qui vont se perdre dans le désert. L'eau a fui dans les profondeurs du sol. Un jour, viendra-t-il, où il sera possible de la répandre abondamment sur la surface de la terre? Ce jour serait pour l'Arabie le jour du salut.

G. R.



Les créateurs de jouets s'efforcent d'éveiller au sein de leur jeune clientèle le goût des grandes conquêtes techniques. Cette station de radio — qui ne risque pas de troubler les émissions de la NBC! — coûte 30 francs.

JOUETS AMÉRICAINS 1954

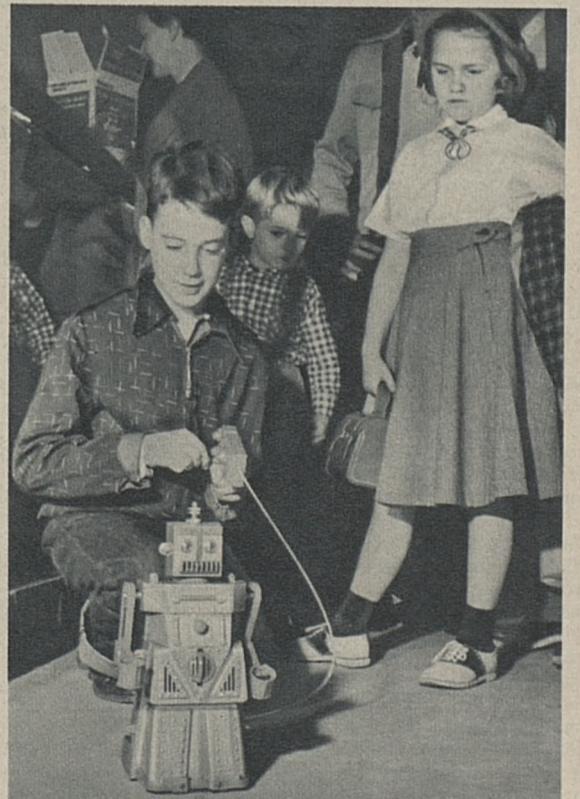


Le petit Sam n'est pas fils de millionnaire. Pourtant, il a reçu l'objet de son rêve: un « Jet », avion supersonique. Coût: environ 120 francs suisses!



Une poupée, quelle compagne idéale! Mais une poupée qui danse... Cela existe, et cette fillette n'en croit pas ses yeux: « Dis, papa, achète-la-moi... » Son prix n'atteint pas 50 francs.

(Copyright SIRMAN, Genève)



Et voici le robot presque parfait. Un petit tableau de commande permet de lui transmettre des ordres qu'il exécute sans jamais maugréer: il avance, recule, allume ses yeux, siffle, tourne sur place. Son prix: environ 25 francs.

La sainte Russie à Jérusalem



Fichu serré, manteau élimé, les femmes prient près des icônes. L'illusion est complète. On se croirait dans un vrai village russe. Photo de droite : Le pope étincelle dans les vapeurs d'encens, majestueux, annonçant le châtement suprême pour ceux qui ne se repentent pas. A droite, en bas : Sonia Fedorovna a économisé pour acheter son cierge de fin de semaine. Elle va le placer en tremblant, parce qu'elle est plus qu'octogénaire. Quand on lui demande son âge, elle hoche la tête et répond : « J'ai tant de souvenirs... »



A Jérusalem, sur territoire israélien, mais tout près du *no man's land*, l'église russe développe ses coupôles et ses bulbes. Elle répond de tout son or aux toits qu'on voit briller derrière les murailles de Soliman : le Saint-Sépulcre, la Grande Mosquée du Roc, le couvent arménien. C'est un des rares édifices religieux se trouvant en ville juive : le couvent de Notre-Dame de France, à demi détruit, est devenu une sorte d'hôtel garni ; l'église allemande de la Dormition, sur la colline de David, est entourée de mines et de barbelés. Par contre, intacte, à l'abri du périmètre stratégique, l'église russe conserve tout son rituel ancien, son charme suranné, ses services glorieux. Il faut, pour l'atteindre, quitter le vacarme des grands boulevards. On la trouve sur une terrasse herbeuse, déserte, qui tient plus du terrain vague que de la pelouse. Mais, quand on y entre, le dépaysement est total. Rien de l'église russe des villes d'eaux, qu'on ne dressait que pour la tournée des grands ducs touristes. C'est le sanctuaire en ville sainte. Mais c'est surtout l'abri où viennent se souvenir les innombrables Russes de Palestine, dont pas mal, juifs et chrétiens, ont quitté leur pays avant la révolution, et déjà sans espoir de retour.

La ferveur y est extraordinaire, dans des tourbillons de musique et d'encens. Sur le porche, on parle russe. Les femmes, en fichu, ont gardé l'air humble et résigné qu'on leur connaît. Le pope rutilant, barbe solennelle et épaules de lutteur ; et, quand il exhorte les fidèles, il a l'éloquence sauvage, enflammée, qui s'achève en élan mystique — cette fougue qu'on retrouve toujours dans la foi slave, et qui, portée à ses dernières extrémités, finit dans la crise de Ras-

poutine, les yeux roulant presque hors des orbites. Le service, sonnante de toutes ses clochettes, flamboyant de tous ses cierges, ne rassemble jamais la foule.

En effet, l'immigration russe en Palestine fut d'abord juive. Si des chrétiens se joignirent aux intellectuels exaltés, qui abandonnaient leur situation de médecins ou d'avocats pour aller casser les cailloux de la Terre sainte, ils furent toujours la minorité. Athées d'ailleurs, le plus souvent, ils partaient parce qu'ils étaient las d'attendre une révolution qui ne se faisait pas, ou indignés par les cruautés des Cosaques tzaristes dans les grands pogroms. Mais Jérusalem a toujours compté ses Russes barbus et ses vieilles femmes aux yeux usés. Le russe est une des langues les plus parlées, et le baise-main pétersbourgeois reste toujours bien porté. Tous les leaders politiques israéliens sont d'origine russe, du président du Conseil au président de la République. Jérusalem a d'ailleurs reconnu ses droits au gouvernement soviétique. L'église russe relève de l'autorité du patriarche de Moscou. Tout près se trouve la vieille académie tzariste, aujourd'hui ornée de la faucille et du marteau. A tel point qu'en flânant, suivant les femmes qui s'en vont à petits pas pressés, le cabas et le cierge en main, on se prend à rêver dans ces rues étroites, où le soir allume les lampes à pétrole. Près des fenêtres à petits carreaux, les fourreurs tirent l'aiguille : boas, palatines, passementeries s'accumulent ; et sur le fourneau, le thé bout perpétuellement dans le samovar, dégageant une buée épaisse. On se croirait en Galicie. D'autant plus que l'église, carillonnant de toutes ses cloches orthodoxes, vient compléter l'illusion. CH. H. FAVROD

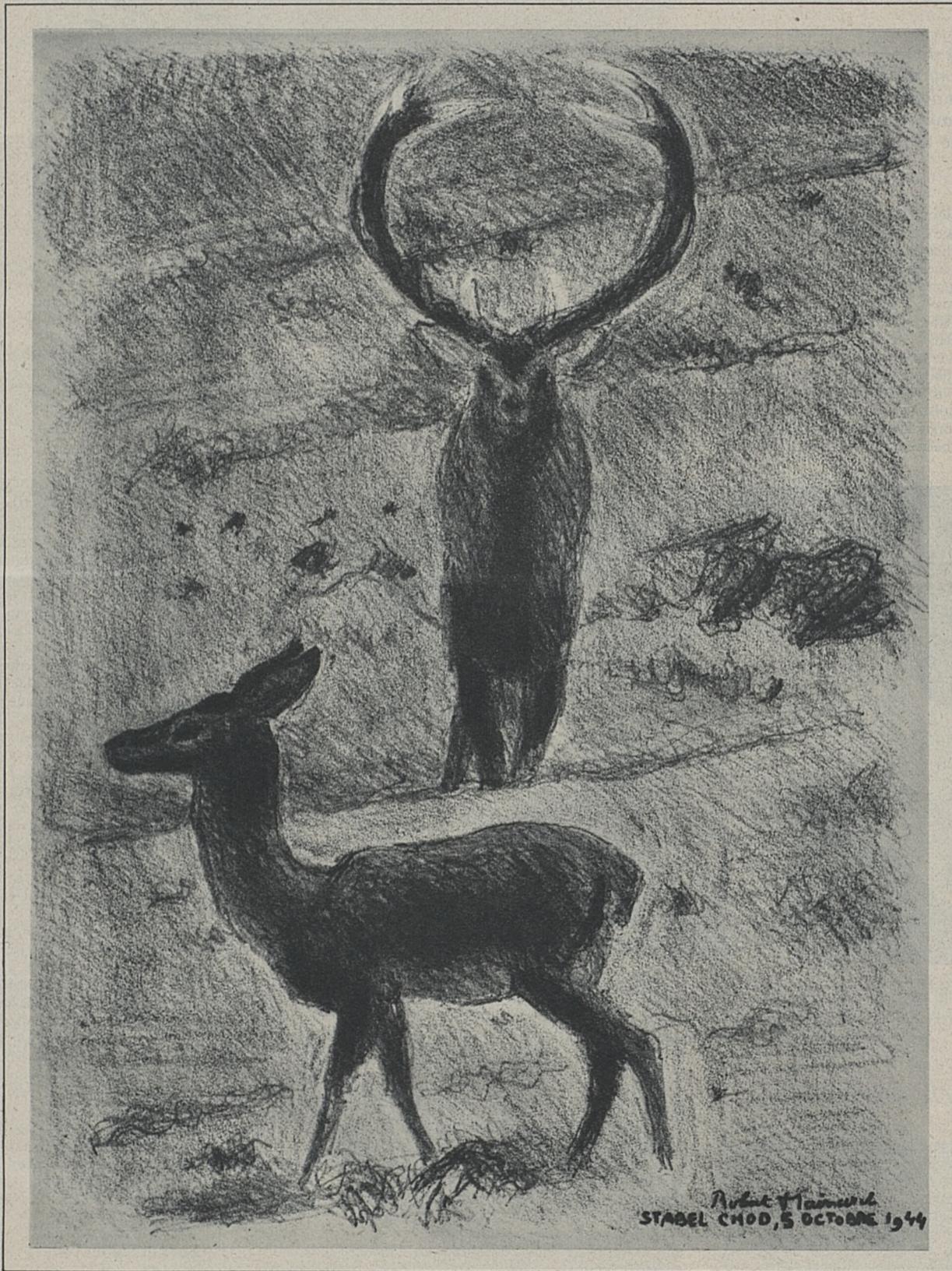
AMOURS HIVERNALES DANS LA FORÊT



Cerv bramant, observé au Parc National. Bois gravé de Robert Hainard.

L'hiver est là, les êtres vivants se replient sur eux-mêmes, la sève se retire des arbres. Et pourtant... Les poètes ont chanté le printemps, saison de l'amour. C'est vrai pour les oiseaux, les plantes qui mûrissent leur fruit en une saison. Les animaux plus gros, pour mettre bas en temps favorable, s'unissent pendant les froidures. Dans le calme automnal, entre la forêt déjà sombre et froide

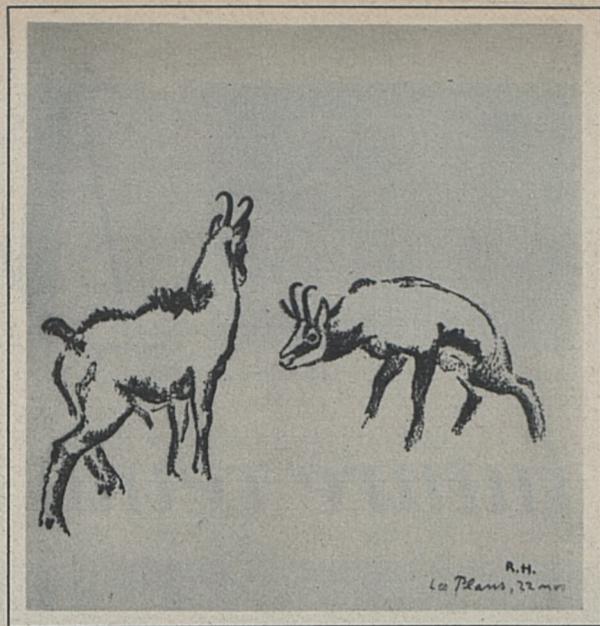
de combat, mais seulement des poursuites et une sorte de parade cérémonieuse de deux cerfs s'approchant, la tête basse, les bois couchés sur l'encolure, puis s'évitant avec une sorte d'entrechat. Une seule fois, entendant les chocs des endouillers, je me précipitai pour voir le vainqueur suivre une biche, tandis que le vaincu, tout près de moi dans le fourré, resta longtemps la gueule ouverte et les flancs soulevés par une respiration hale-



Dans la nuit, après une tombée de neige, le cerf surgit derrière la biche qui se dérobe.
(Lithographie de Robert Hainard, exécutée pour le Club des Arts de Genève)

et les pentes où le bref soleil d'octobre réchauffe l'herbe brune et les myrtilles rougies, roule le brâme du cerf, profond et rauque. Les grands dix-cors surveillent leur harde de biches, qu'ils tiennent rassemblés à la façon du chien de berger, non sans que l'une ou l'autre passe à une harde voisine... Les jeunes mâles profitent aussi, dit-on, des combats des grands cerfs pour faire la cour aux biches. Malgré des observations assidues, au val Ferret et au Parc National principalement, je n'ai jamais vu

tante. Les combats sont plus fréquents dans les grands parcs de chasse où la densité des animaux, confinés et nourris en hiver, est artificiellement élevée. Ils y font des morts chaque année. C'est une profonde impression d'entendre les voix des cerfs se répondre dans la nuit froide et d'approcher, avec précaution, à travers les troncs renversés tachés de clair de lune, la voix formidable. Dans nos montagnes, le rut débute dans la seconde moitié de septembre et dure un mois.



La fière attitude du chamois mâle et la soumission de la femelle.
(Tiré de « Mammifères sauvages d'Europe » par R. Hainard, paru chez Delachaux et Niestlé.)

En novembre, les gros boucs de chamois, pesants et plus enclins à se fier à leur prudence qu'à leur course, sortiront des couloirs garnis de vernes. Tout noirs, la crinière dressée ondulant sur leur dos, ils s'approchent des hardes, pourchassant tout intrus dans des courses folles qui font voler les premières neiges.

En décembre, sur les rochers verglacés, les pentes balayées par les avalanches, au-dessus des forêts, ce sera le tour des bouquetins. Puissants et râblés, cornes immenses, diabolique œil jaune, ils suivront des jours les chèvres beaucoup plus frêles, suppliants, la tête renversée, avançant de temps à autre la patte en un geste de prière, essayant en retour un rapide coup de cornes. Si un bouc plus puissant s'approche, le soupirant lui cède la place, et les grands coups de cornes qu'ils se donnent en se dressant sur les pattes de derrière et se laissant retomber cornes contre cornes, avec fracas, ne sont pas plus fréquents qu'à d'autres saisons et semblent plus d'amicales bourrades que l'expression de la jalousie.

Les sangliers, sur les noces desquels on ne sait à peu près rien, sinon qu'il naît des marcassins toute l'année mais surtout en mars, mènent, à la fin de l'automne, Dieu sait quel sabbat vagabond, dans l'épaisseur des fourrés. Dès janvier, c'est, dans les nuits glacées, les duos fantastiques des renards. D'une marche sinieuse, les ombres fourrées se suivent dans la nuit, laissant à travers les bois, le long des crêtes et jusqu'entour des villages de longs chapelets de traces, abandonnant sur les pierres et les souches, en guise de rendez-vous, leur violent parfum. Un bon froid sec stimule toutes ces amours, que ralentit le temps doux.

D'autres espèces, pourtant, se recherchent durant la belle saison. C'est que la nature emploie pour elles un curieux expédient. Après la fécondation, l'embryon reste des mois sans se développer, ce qui donne une gestation anormalement longue en apparence, et permet aux jeunes de naître tout de même au printemps. Des recherches récentes ont mis en évidence ces curieuses particularités, qui ont pu passer d'autant plus longtemps inaperçues qu'une seconde poussée hormonale, au moment où part réellement le développement de l'embryon, produit de nouvelles manifestations nuptiales dites faux rut. C'est ainsi que le rut du chevreuil a lieu principalement en juillet-août, avec mise bas vers avril (40 à 42 semaines de gestation, tandis que chez le cerf, de bien plus grande taille, la gestation n'est que de 33 ou 34 semaines). Une gestation prolongée a été découverte aussi chez l'ours, le blaireau, la martre et la fouine, l'hermine, ainsi que, par un mécanisme un peu différent, chez les chauve-souris.

Ces poursuites nocturnes, ces cris rauques ou aigres n'ont peut-être pas le charme des chants d'oiseaux et des fraîches corolles. Mais n'est-ce pas beau aussi, cette chaleur du sang dans le repos de la nature et le froid hostile des nuits ? R. H.

▼ La curieuse pose suppliante du bouquetin mâle.



A LA COUR
LA PLUS
DÉMOCRATIQUE
DU MONDE

Margrethe

future reine des Danois et des Esquimaux

EST UNE ÉCOLIÈRE COMME LES AUTRES

Un rapide voyage de la reine Ingrid de Danemark et de sa fille aînée, à Londres et à Paris, vient de révéler à l'Europe le visage émouvant d'une jeune fille qui règnera un jour sur le Danemark, les îles Féroé et le Groenland. Il y a une année, à la suite d'une votation populaire, le Danemark s'est donné une princesse héritière. C'était une petite fille. Ses parents, les souverains les plus démocratiques du monde, l'avaient toujours préservée avec soin de toute publicité. Le bref week-end de Londres et de Paris n'a pas échappé aux reporters qui ont répandu partout l'image de Margrethe.

PAR
KIRSTEN DALGAARD

1

« Papa, alors je serai reine? »

Le 5 juin 1953, vers midi, le roi de Danemark Frederik IX pénètre dans le parc de son château d'été, à Fredensborg, près de Copenhague. La nouvelle qu'il apporte le remplit d'émotion. En sortant de sa voiture, il reste un instant immobile et contemple ses trois filles qui jouent dans une allée. Le soleil accroche une joyeuse lumière sur leurs têtes blondes. Toutes trois sont vêtues de la même robe de coton à petits carreaux rouges et blancs : Anne-Marie, la cadette qui a 8 ans, Bénédicte, 10 ans, et Margrethe, 13 ans, l'aînée. L'aînée! La voilà qui se précipite vers le roi, tendant à bout de bras un bouquet de pensées.

— Alors, papa, je serai reine?

Le roi voudrait rester grave pour délivrer son message. Mais un grand sourire envahit son visage mâle et boucané de marin :

— Oui, mon enfant! Et pour tes 18 ans, tu auras ton siège au Conseil d'Etat!

Déjà entouré de Bénédicte, d'Anne-Marie et de la reine Ingrid, Frederik IX serre dans ses bras sa blonde Margrethe, celle qui, depuis quelques instants, est désignée pour lui succéder sur le trône du Danemark.

Ce matin-là, le roi, dans sa grande tenue d'amiral, avait réuni le Conseil d'Etat au Château de Christianborg, siège du Parlement. Entouré de ses ministres en frac, il avait validé de sa signature et de son sceau la nouvelle constitution du royaume. Puis il avait serré la main de son frère le prince Knud qui cessait à l'instant même d'être le prince héritier et qui perdait de ce fait son siège au Conseil d'Etat.

Au Château de Fredensborg, aucune cérémonie officielle ne trouble la journée de Margrethe. Si ce jour est différent des autres, c'est seulement parce que l'école est fermée, comme toutes les années le 5 juin, en commémoration de la Constitution de 1849 désormais caduque. Pourtant, le soir, le roi et la reine réunissent, autour d'une grande table pour un somptueux souper, les membres du gouvernement et les présidents parlementaires. L'orchestre de la Garde joue dans le grand salon, tandis que l'on porte des toasts à la vedette de la journée, la princesse Margrethe. Mais la vedette est absente de la fête. Elle est allée se coucher de bonne heure, comme d'habitude, après le dîner, en même temps que ses petites sœurs. Ses parents ont toujours eu soin de l'écartier, elle et ses sœurs, de toutes les cérémonies officielles ou mondaines. Et ils estiment qu'il n'est pas encore temps de déroger à cette règle. Ils tiennent à ce que Margrethe reste enfant, leur enfant, aussi longtemps que le permettra son âge. Elle a encore devant elle cinq ans de vie privée, d'existence normale à vivre.

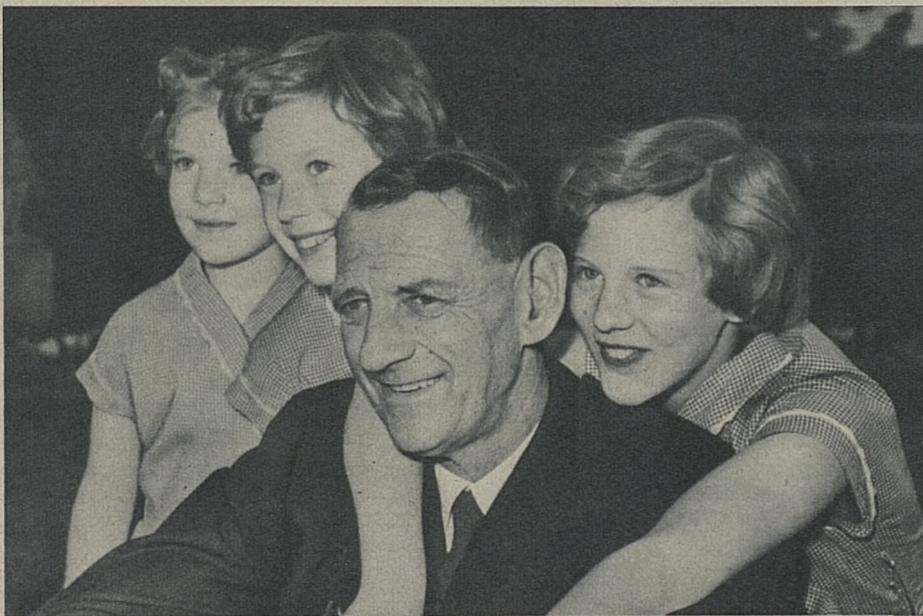
Pendant qu'on festoie, à l'étage au-dessous, Margrethe se retourne dans son lit. Comment trouverait-elle le sommeil au soir de cette journée qui décide de son destin? Comment ne se souviendrait-elle pas des discussions, des polémiques, des études historiques et juridiques,

des innombrables articles de presse qui ont précédé la naissance de cette nouvelle Constitution et dont les échos parvenaient jour après jour au palais? L'ancienne Constitution que l'on commémore aujourd'hui pour la dernière fois dans tout le pays, était plus que centenaire. La seule modification importante qui lui avait été apportée datait de 1915. C'était, déjà, en faveur des femmes : celles-ci reçurent alors leur émancipation politique. La discrimination des sexes dans la vie civile avait été abolie pour toutes les Danoises, sauf une : la fille du roi. Le trône demeurait réservé à la succession mâle. Cette ultime barrière tombe aujourd'hui.

La Couronne resterait sur une tête mâle. C'est à cette condition que le prince de Glücksbourg devint, sous le nom de Christian IX, le chef de la dynastie actuelle.

Les vicissitudes de l'histoire font qu'aujourd'hui le sort du Slesvig-Holstein ne dépend plus de subtilités dynastiques. Plus rien ne s'opposait au rétablissement de la loi de succession qui avait cours sous la monarchie absolue et qui, plus libérale, n'excluait pas les femmes.

Le fait que le premier à remettre la question du droit de succession sur le tapis fut le parti *Venstre* (parti de gauche), ne manque



Cette photo a été prise au château de Fredensborg, près de Copenhague, en juin 1953. Le roi Frederik IX vient d'annoncer à sa fille aînée Margrethe (à droite) que la nouvelle constitution fait d'elle l'héritière de la couronne. A gauche sur la photo : les princesses Anne-Marie (sept ans) et Bénédicte (neuf ans).

Par la volonté du tsar

Les règles de succession sur le trône du Danemark ont une longue histoire que la petite Margrethe peut faire dérouler dans sa mémoire comme une leçon bien apprise.

Jusqu'en juillet 1853, l'héritage de la Couronne n'était pas refusé aux femmes ; il n'était restreint que par une priorité au frère cadet. Si aucune fille n'avait bénéficié de ce droit, c'était uniquement parce que tous les rois avaient réussi à s'assurer une succession mâle. Mais ce droit fut aboli il y a cent ans, par la volonté du tsar Nicolas Ier de Russie. Frederik VII, le dernier autocrate du Danemark, était mort sans laisser d'enfants. Son règne s'étendait à la fois sur le Danemark et sur le duché de Slesvig-Holstein où la loi de succession excluait les femmes. Faute d'héritier mâle, le Danemark risquait de perdre ce beau duché au sud du Jutland. C'est alors qu'intervint le tsar Nicolas Ier qui avait quelque droit d'héritage en sa qualité de chef de la famille Holstein-Gottorp. Il proposa comme successeur à la Couronne danoise, avec souveraineté sur le duché, le prince de Glücksbourg. Et il renonça, pour lui et ses descendants, à tous ses droits sur le Holstein aussi longtemps que

pas de piquant. Un membre de ce parti, Mlle Helga Petersen, alors ministre de la Justice — c'était en 1948 — déclara que la loi restrictive en matière de succession ne concordait plus avec la situation de la femme dans la vie publique. La consultation populaire vint largement confirmer ce point de vue. Mais dans cette votation, le charme de la petite princesse Margrethe, son immense popularité, ont eu autant d'influence que l'évolution de l'histoire et du féminisme.

Un précédent rassurant : Margrethe Valdemarsdatter

Néanmoins, Margrethe, au soir de cette journée qu'elle pourrait considérer comme une victoire personnelle, ne peut s'empêcher d'évoquer les objections qui avaient été soulevées. La coutume veut, au Danemark, que le souverain soit effectivement le chef suprême des forces armées. Aurons-nous — disait-on quelquefois dans le pays — un amiral en jupons? Et quel sera le statut du prince consort? Quelle pourrait être son influence sur les affaires du royaume si c'est un étranger? Bien sûr, l'histoire ne manquait pas d'exemples édifiants par lesquels on avait répondu à ces objections. Il



Toute la famille royale du Danemark a revêtu le costume esquimaux que les Groenlandais ont offert aux souverains lors d'une visite des territoires polaires. Devant la reine Ingrid et le roi Frederik, les princesses (g. à d.) Anne-Marie, Bénédicte, Margrethe.

y avait ces grandes reines d'Angleterre, Elisabeth, l'énergique fille d'Henri VIII, et Victoria qui avaient profondément marqué leurs règnes. L'Espagne avait eu son Isabelle de Castille et l'Autriche sa Marie-Thérèse. Cléopâtre elle-même avait été sollicitée par les polémistes.

Mais la petite fille blonde qui va s'endormir ce soir, pour la première fois princesse héritière, songe de préférence à celle dont elle porte le nom, à cette seule femme qui ait jamais gouverné le Danemark, la reine Margrethe qui régna de 1387 à 1412. Margrethe Valdemarsdatter avait été élue régente du royaume et gouvernait au nom de son petit-neveu Oluf. A la majorité du roi, elle ne continua pas moins à régner et demeura en fait toute sa vie la seule souveraine. Sous son autorité, le Danemark connut l'une des plus prestigieuses époques de son histoire, associant sous sa couronne les deux autres pays scandinaves : la Suède et la Norvège. Cette grande dame douce, bonne, habile en politique, aujourd'hui encore chère au cœur de tous les Danois, il semble à la future reine Margrethe qu'elle lui sourie et l'encourage par-delà les siècles.

Pour l'immédiat, la petite princesse n'a guère de préoccupations. Elle ne siégera pas au Conseil d'Etat avant l'âge de 18 ans. Il lui reste cinq ans pour s'imprégner de sciences économiques et politiques. Pour autant qu'on ne lui demande pas d'apprendre la langue de ses futurs sujets esquimaux qui chassent le phoque dans les fjords lointains où naissent les icebergs, l'étude ne l'effraie pas. La tendresse de ses parents pourvoira à tout le reste. Sa mère n'a-t-elle pas, justement, décidé qu'elle n'irait pas à l'école ces trois prochains jours afin de lui éviter d'être l'objet de manifestations spontanées dans la rue? Demain pas d'école! N'est-ce point là, après tout, la pensée la plus souriante, pour une petite fille de 13 ans sur le point de s'endormir?

Sa naissance dans un pays frappé de stupeur

La vie de la princesse Margrethe a commencé avec le chapitre le plus dramatique de l'histoire du Danemark.

Le 9 avril 1940, les troupes d'Hitler envahissent par terre, par mer et par air le territoire danois. Quelques combats ici et là ne retardent en rien le mécanisme prévu. La bataille était perdue d'avance. Le Danemark avait compté sur sa déclaration de neutralité et sa politique avait depuis longtemps conduit au désarmement effectif. L'armée était réduite à un embryon (recrutement annuel : 6000 hommes). En outre, au mois de mai 1939, un pacte de non-agression avait été signé entre le Danemark et le Reich pour une durée de dix ans.

La nouvelle de l'invasion provoque dans le



Margrethe, 14 ans, princesse héritière du Danemark, a visité récemment Londres et Paris, au cours d'un bref voyage incognito en compagnie de la reine Ingrid. A la Gare du Nord, à Paris, la princesse dit au revoir à sa mère qui va directement à Rome rejoindre le roi Frederik. Margrethe doit réintégrer son école de Copenhague. Les vacances d'automne sont finies.

pays, au gouvernement, à la Cour la plus profonde stupeur. La veille encore, le gouvernement a reçu des assurances formelles de l'ambassadeur allemand Renthe-Fink. Quelques heures plus tard, exactement à 3 heures du matin le 9 avril, le même diplomate fait réveiller le ministre des Affaires étrangères du Danemark, Munck, pour lui signifier l'ultimatum d'Hitler. Au Palais royal d'Amalienborg, alertés par Munck, le général en chef Prior, le vice-amiral Rechnitzer et les membres du gouvernement danois se réunissent en hâte autour du roi Christian X qui vient de passer la soirée au théâtre.

A l'aube de cette journée dramatique, les escadrilles de bombardiers allemands volent très bas sur la ville, jetant des tracts pour inviter la population au calme.

Au Palais royal, on discute pour définir l'attitude du Danemark face à cette situation sans précédent. Le général Prior, écoutant son instinct de soldat, veut donner l'ordre à ses troupes d'engager le combat partout où elles le peuvent. Déjà, en province et à Copenhague, quelques commandants ont commandé le feu, sans plus attendre. Le vieux roi Christian X écoute le général, écoute ses ministres désespérés et fait appel au sang-froid. Les bombardiers de Goering couvrent la ville de leurs vrombissements, de leurs tracts et de leur lourde menace. Les navires de la *Kriegsmarine* s'avancent dans le port. Le pays ouvert de toutes parts est pris à la gorge. Le vieux roi songe à ses maigres bataillons dispersés, à la population encore ignorante, en majorité, de ce qui se passe. Il montre la vanité d'une résistance héroïque dans un pays qui depuis vingt ans a joué la carte du désarmement. La sagesse commande d'en tirer maintenant les conséquences. Le général Prior est invité à transmettre l'ordre de cessez-le-feu. Le roi descend ensuite personnellement dans la cour du palais pour ordonner à sa garde de ne pas tirer sur les Allemands. Ceux-ci bientôt parcourent les rues de la capitale où les passants stupéfaits les regardent sans rien comprendre.

Le Danemark, comme plus tard tant d'autres pays du continent, est tombé sous la patte d'Hitler. Il va prendre peu à peu conscience de son désastre et organiser une résistance dans la clandestinité.

A Copenhague, les regards se tournent, jour après jour, vers le Palais d'Amalienborg. Le drapeau qui y flotte atteste de la présence du roi et rassure la population. Le vieux souverain, le fier Christian X a accepté son destin. Au milieu de cette tristesse, on attend, cependant, au palais, un heureux événement. Enfin, le matin du 16 avril, à 10 h. 10, les couleurs danoises montent au-dessus du palais du prince héritier Frederik, à Amalienborg. Elles annoncent la naissance d'une petite fille de 3 kg 300. Celle qui sera un jour la souveraine du Danemark vient au monde une semaine après l'entrée des Allemands dans sa capitale.

Instantanément, la ville se pare, avec ostentation, des couleurs nationales, le rouge et le blanc. Des vitrines se vident pour faire place à des copies du berceau des princes royaux ; de grandes photos du prince héritier et de la princesse Ingrid apparaissent un peu partout, encadrées de tulipes rouges et blanches. Des montagnes de fleurs arrivent au palais.

Quant au roi Christian, c'est en descendant de cheval au retour de sa randonnée quotidienne, qu'il apprend qu'il est devenu grand-père. Depuis l'invasion, chaque jour il traverse sa capitale lentement, sans escorte, très droit sur son cheval, le célèbre « Rolf », sans un regard pour les officiers et les soldats allemands qu'il rencontre. Il a 70 ans. Pendant plus de deux ans, jusqu'au jour de l'automne 1942 où une chute de cheval le blessa gravement, il passera ainsi dans les rues, avec une telle régularité dans l'itinéraire et l'horaire que les gens prétendront pouvoir régler leurs montres sur son passage. Et cette cavalcade restera à jamais

dans l'esprit des Danois comme l'image même du défi silencieux de la nation violente.

En rentrant à Amalienborg, ce matin du 16 avril 1940, le roi se rend aussitôt chez son fils aîné qui réside dans l'un des quatre palais qui encadrent la place. Tout le monde soupire de soulagement. L'accouchement, malgré l'assistance du professeur Rydberg, avait été long et difficile. Le vieux roi, penché sur le berceau, contemple le premier enfant du prince héritier. Une fille ! Pour l'heure, la succession n'est pas encore assurée de ce côté. Mais les parents, heureux, sourient avec tendresse à cette vie qui commence.

Margrethe-Alexandrina-Thorhildur-Ingrid

Le mariage du prince Frederik et de la princesse Ingrid, cinq ans auparavant, avait été un grand événement en Suède et au Danemark. Ingrid, fille du prince héritier de Suède Gustave-Adolphe, actuel roi de Suède, et petite-fille de Gustave V, n'était guère connue jusque-là au Danemark. Par sa mère, première épouse de Gustave-Adolphe et petite-fille de la reine Victoria, Ingrid avait reçu une éducation de style anglo-saxon, ce qui n'était pas pour déplaire aux Danois toujours anglophiles. Le mariage avait eu lieu à Stockholm. Quand le prince Frederik et sa jeune femme accostèrent au port de Copenhague, une foule immense les attendait pour leur souhaiter la bienvenue. Le roi se pencha sur sa belle-fille et l'accueillit par un baiser. Son émotion fut aussitôt partagée par toute l'assistance. La princesse était si belle sous ce soleil de mai ! Son charme, la simplicité et la grâce de son sourire, avaient conquis immédiatement le cœur des Danois. Un nouveau lien d'amitié se nouait entre deux pays scandinaves. Frederik avait 36 ans. Tous ceux qui avaient le souci de la dynastie étaient rassurés.

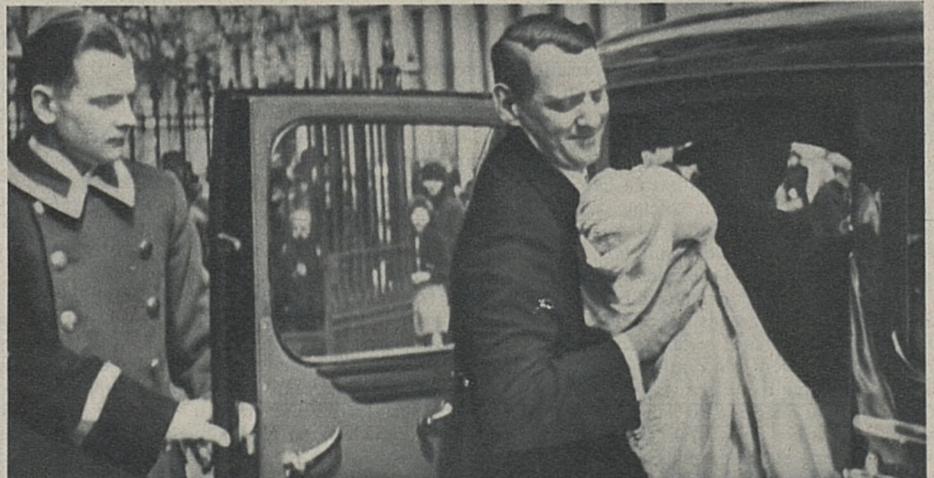
Au Château de Graasten, cadeau du Jutland, où s'installa le jeune couple, la princesse Ingrid réussit à établir un contact très intime avec la population. Toute la province fut séduite par sa bonté et son dévouement. Les enfants, partout, l'adoraient. On la surnomma très vite « la princesse des enfants ». On admira particulièrement la rapidité avec laquelle cette Suédoise apprit à parler, sans le moindre accent, la langue danoise. Elle qui avait grandi dans une cour majestueuse, à l'étiquette sévère, sut s'accommoder avec bonne grâce à la vie simple et un peu débonnaire de la Cour danoise. Maintenant qu'elle a donné le jour à une princesse danoise, elle est, plus que jamais, intégrée à sa nouvelle patrie.

Le 14 mai, près d'un mois après sa naissance, la petite princesse est baptisée dans l'intimité, les circonstances interdisant toute réjouissance publique. Le prince Frederik porte lui-même sa fille de la voiture à l'église de Holmen, l'église des marins. Il a choisi cette église parce que c'est la sienne ; il a passé une grande partie de sa vie à naviguer ; il appartient à la famille des marins ; son torse et ses bras en sont à jamais marqués par les traditionnels tatouages.

Tenue sur les fonts baptismaux par sa grand-mère et marraine la reine Alexandrine, la petite princesse reçoit le nom de Margrethe-Alexandrina-Thorhildur-Ingrid. Mais on ne l'appellera plus, heureusement, que Margrethe.

La semaine prochaine :

Le poney de Tivoli * Les Allemands s'emparent du roi son grand-père * La maison de poupée.



Le 14 mai 1940, cinq semaines après l'invasion du Danemark par les Allemands, la première fille du prince héritier Frederik est baptisée à Holmen (Copenhague) dans l'église des marins. Le futur roi du Danemark porte lui-même à l'église la petite princesse qui va recevoir les noms de Margrethe-Alexandrina-Thorhildur-Ingrid.

LE STUPÉFIANT MONSIEUR CHURCHILL

PAR ROBERT LEWIS TAYLOR

Résumé des chapitres précédents : *Descendant direct du duc de Marlborough, Winston Churchill a vécu l'existence la plus aventureuse qui se puisse imaginer. Elève médiocre, il se vacheta à Sandhurst où il devint un excellent cavalier. Révivant d'action, il se rendit, en qualité de correspondant de guerre, sur les champs de bataille de Cuba, des Indes et d'Afrique du Sud. Pendant la guerre des Boers, il fut fait prisonnier, mais il réussit à s'échapper, bravant toute sorte de périls. La politique l'attirait, et elle lui offrit, elle aussi, bon nombre d'aventures. Il fut bientôt placé à la tête de l'Amirauté qu'il s'empressa de chambarder. Nommé colonel, il fut envoyé sur le front où il fut le plus étonnant des commandants. De retour au pays, il devint successivement ministre des Munitions, de la Guerre, de l'Air, et en 1921, des Colonies. Blackboulé en 1922, il allait bientôt prendre sa revanche en fondant un nouveau parti, le parti constitutionnaliste. Le gouvernement MacDonald tomba ; Stanley Baldwin accéda au pouvoir et nomma Churchill chancelier de l'Échiquier. En 1929, lors de la montée en flèche du Labour, Churchill dut renoncer à ses hautes fonctions. Pendant dix ans, il voua son temps à la peinture et à la rédaction d'ouvrages. La Seconde Guerre mondiale approchant, Churchill fut le premier à dénoncer le péril nazi. Le 3 septembre 1939, il reprit enfin ses fonctions à la tête de l'Amirauté.*

6 Staline est conquis par l'appétit de Churchill

La scène était grandiose : tandis que le colossal *Prince of Wales* s'engageait dans le chenal, la baie de Placentia était parsemée de navires de guerre américains qui formaient un cercle autour du croiseur *Augusta*, qui transportait le président Roosevelt.

Après qu'ils eurent fait connaissance, Churchill et Roosevelt éprouvèrent de l'affection et du respect l'un pour l'autre. Il paraît qu'après leur première rencontre, chacun demanda à ses adjoints respectifs : « Qu'a-t-il bien pu penser de moi ? » Au cours des réunions qu'ils eurent à bord de l'*Augusta*, ils furent d'accord sur les questions militaires, mais discutèrent à perte de vue sur les principes politiques. Pendant toute la guerre, Roosevelt ne cessa de harceler Churchill : il voulait lui arracher la promesse que la Grande-Bretagne accorderait l'indépendance à l'Inde et modifierait en général le système impérial. Il lui posa une fois carrément la question : « Renoncerez-vous à Hong-kong ? » Le Premier ministre était outré. M. Roosevelt croyait aussi que Churchill se montrait exagérément soupçonneux à l'égard de l'URSS.

Jusqu'à l'armistice, Churchill et Roosevelt se rencontrèrent une douzaine de fois. Après l'attaque japonaise sur Pearl-Harbour, Churchill fit sa première visite à la Maison-Blanche. Il vint y passer Noël 1941, surtout parce qu'il craignait que l'Amérique ne consacrait l'essentiel de ses efforts à la guerre contre le Japon. Les discussions d'alors se déroulèrent sur le ton de la meilleure camaraderie. Churchill ne trouva à redire qu'au sujet des histoires drôles que Roosevelt aimait à raconter, et qui n'étaient pas toujours très fines. Churchill a toujours très mal toléré les histoires lourdes, sinon grossières. Il lui est arrivé de s'énerver à un point tel qu'il quittait la pièce sans attendre la fin de l'anecdote.

« Mon copain Joe »

Churchill s'accorda beaucoup plus vite avec Roosevelt qu'avec Staline. On ne l'entendit parler de « son copain Joe » qu'après le 22 juin 1941, c'est-à-dire après que l'alliance entre nazis et communistes eut été réduite à néant par l'invasion hitlérienne de la Russie. Cette amitié subite pour « Joe » constituait une jolie volte-face de la part du Premier britannique. Il n'avait en effet jamais dissimulé jusque-là ses sentiments sur « l'ignoble singerie du bolchévisme » et « les appétits bestiaux du léninisme ».

En essayant d'expliquer sa nouvelle attitude, Churchill insista, dans un discours radiodiffusé, sur le fait qu'il ne retirait rien de ce qu'il avait dit sur le communisme en tant que philosophe, mais qu'il tendait la main aux « glorieux guerriers » et aux « puissants héros » de la Russie et les considérait comme des camarades de combat dans la lutte contre Hitler.

Dès le début, Staline et Churchill s'entendirent... à merveille sur le terrain... du boire et du manger. Les deux hommes d'Etat avaient plusieurs points communs : l'opiniâtreté, la clairvoyance, la méfiance et la gourmandise.

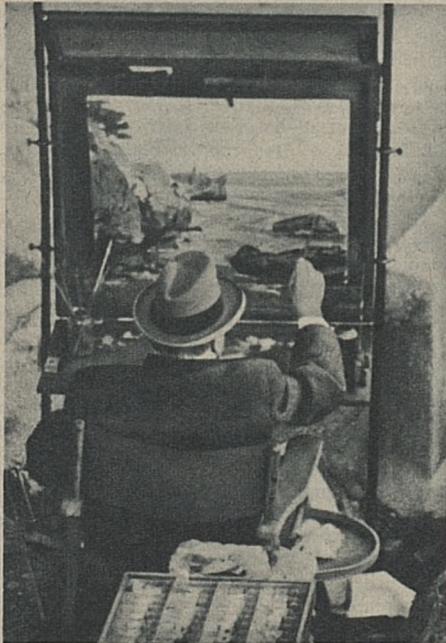
Pour leur première rencontre à Moscou, en août 1942, Churchill avait mis son « costume-sirène ». Il était arrivé dans la capitale russe dans un bombardier de la RAF. Quand il avisa son hôte, Staline eut une moue en considérant l'étrange vêtement. Les deux hommes parlèrent assez vite « affaires ». Par le truchement d'un interprète, Staline exprima l'opinion que la campagne nord-africaine de Churchill n'avait aucun intérêt et il lui demanda si l'Angleterre avait vraiment l'intention de se battre. Churchill bondit sur ses pieds pour prendre

la parole et il tapa si violemment du poing sur la lourde table de chêne qu'il fit tinter les verres placés à l'autre bout. Staline se leva alors à son tour et déclara : « Je ne sais pas ce que vous dites, mais les sentiments qui vous animent me plaisent beaucoup. »

La séance fut suspendue sur ces entrefaites et tout le monde but de la vodka. Le lendemain, Churchill n'avait rien perdu de son allant et il réitéra, avec la même énergie, que l'Angleterre faisait tout son possible pour battre Hitler. Le troisième jour, Staline insistant pour que ses alliés de l'Ouest débarquent en Europe, Churchill se montra déprimé.

Une colère terrible

Une fois rentré dans ses appartements, il piqua une colère terrible. Un de ses adjoints essaya de le calmer en lui laissant supposer que des microphones étaient probablement dissimulés dans la pièce. En guise de réponse, Churchill s'approcha de tous les objets suspects — lam-



peinture est le passe-temps favori du Premier ministre britannique qui s'y adonne avec bonheur. Inutile d'insister sur le fait que ses toiles sont très recherchées.

pes, tableaux, bibelots, etc. — et hurla des insultes à tout ce qui pouvait toucher de près ou de loin à la Russie. Pour terminer, il dit : « Avec ça, ils passeront au moins quelques moments agréables. »

En novembre 1943, à la Conférence de Téhéran à laquelle assistait Roosevelt, il en alla tout autrement. Il était évident que les points de vue s'étaient rapprochés et que l'on était prêt à célébrer dignement les succès de l'année. La première séance eut lieu à l'ambassade soviétique dans une atmosphère de grande cordialité.

Il fut convenu à Téhéran que le 30 novembre serait un jour de réjouissances, car c'était le 69^e anniversaire de Churchill. La fête fut remarquable, non seulement à cause de son caractère historique, mais parce qu'elle marqua sans doute un sommet dans les annales de la soulographie. Staline fut vraiment très en train dès l'heure des cocktails, après qu'il eut bu un bon litre d'alcools divers. Son interprète Pavlov était à ses côtés et tous deux marchaient de long en large dans la grande salle de l'ambassade britannique. Le dictateur parlait avec tant d'animation que Pavlov n'arrivait plus à traduire ce qu'il disait. Son discours était ponctué d'éclats de rire.

Churchill entra dans la salle à manger, suivi de ses 34 invités. Au centre de la table avait été posé un gâteau d'anniversaire avec 69 bougies. Au moment où le dîner commença, à peu près tout le monde était plongé dans une douce euphorie et le banquet se poursuivait dans une atmosphère d'affection et de confiance mutuelles sans précédent — et sans suite. Churchill leva son verre à la santé de Staline en déclarant : « Je vous appelle parfois Joe et vous pouvez m'appeler Winston si le cœur vous en dit. Je tiens à proclamer que je vous considère comme un très bon ami. » La réponse de Staline, telle qu'elle fut traduite par Pavlov, était typiquement russe : « Nous voulons être les amis de la Grande-Bretagne et de l'Amérique, et si elles veulent être nos amis, elles peuvent nous le montrer par leurs actes. » Il fit le tour de la table, choqua son verre contre celui de Churchill et s'écria : « A un ami combatif. »

Staline commença alors un discours qu'il interrompit lorsqu'un garçon, que l'on vit venir en titubant de la cuisine, renversa sur lui un bol de pudding. Le dictateur essuya avec ses doigts le pudding qui lui maculait le visage et reprit le fil de son discours avec une parfaite dignité. Il n'adressa même pas un regard de reproche au garçon qui était resté sur place comme frappé de paralysie.

Plusieurs hommes politiques anglais sont persuadés que Churchill s'est attiré les sympathies du dictateur russe par son comportement gastronomique.

« Je prévois des ennuis avec la Russie... »

Les soucis du gouvernement ont certainement accablé Churchill pendant les longues années de la dernière guerre. Jamais cependant il n'a donné en public le moindre signe de lassitude. Mais au printemps de 1945, il avait les nerfs à bout. Le pire moment fut celui où il apprit la mort de Roosevelt. Il était minuit quand il sonna son garde du corps, Thompson. Celui-ci entra dans le bureau du Premier ministre qui était en larmes et qui répétait : « C'est terrible, c'est terrible. »

Le 8 mai 1945, jour de la victoire en Europe, fut son jour de gloire et celui de toute l'Angleterre. La défaite du Japon fut très loin de susciter le même enthousiasme. La foule s'était massée devant le 10, Downing Street et fit une folle ovation au Premier ministre lorsqu'il se mit en route pour la Chambre des Communes. Il se tenait debout dans une voiture découverte ; il arborait un large sourire et faisait son fameux signe de la victoire.

La Chambre était pleine à craquer. Lorsque le Premier ministre y pénétra, les parlementaires, faisant fi d'usages séculaires, montèrent sur leurs bancs en poussant des cris et en agitant leurs papiers. Churchill se tenait au banc des ministres, à sa place habituelle. Des larmes coulaient le long de ses joues et il hochait la tête en attendant de pouvoir annoncer officiellement à ses collègues la capitulation de l'Allemagne.

Chassé du pouvoir

Deux mois plus tard, le 28 juillet, les Anglais allaient aux urnes et chassaient leur héros du pouvoir. Les élections générales de 1945, à mi-chemin de la reddition des nazis et de celles des Japonais, donnaient au parti travailliste une majorité de 148 sièges sur tous les autres partis. Clément Attlee devenait le chef du gouvernement.

Aux yeux de la gauche, Churchill fut écarté des affaires publiques parce que ni son hérédité, ni ses inclinations ne le qualifiaient pour réparer les injustices sociales dont souffrait la classe ouvrière. Selon les partisans de la droite, Churchill a été battu parce que les anticapitalistes anglais ont passé les années de la guerre

à saper, par leur propagande collectiviste, les bases de la société en Grande-Bretagne. D'autres explications ont été données : on a parlé entre autres de la crainte des soldats redoutant qu'un gouvernement de guerre ne les démobilisât pas assez rapidement, et aussi du désir inconscient de faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler les six années précédentes.

Quels qu'aient été les sentiments des Anglais en 1945, ils rappellèrent Churchill en 1951 en faisant les plus sérieuses réserves sur le socialisme et ses représentants.

Après sa défaite de 1945, Churchill ne perdit pas de temps en de vaines lamentations. Sa principale ambition avait été satisfaite : ayant été premier ministre, sa place dans l'histoire était assurée. Le titre de duc lui fut proposé. Il le refusa. On racontait dans les clubs de Londres que lorsque l'Ordre de la Jarretière lui fut offert, il déclina la décoration en disant : « Pourquoi accepterais-je la Jarretière de Sa Majesté alors que son peuple vient de me flanquer son pied quelque part ? »

Aussitôt après les élections de 1945, Churchill et sa femme partirent se reposer dans le Midi de la France. L'homme d'Etat alla ensuite aux Etats-Unis où il accepta d'être nommé docteur *honoris causa* de plusieurs universités. Le discours qu'il prononça au Collège de Westminster, à Fulton, dans le Missouri, eut un retentissement énorme. Le moment est venu, proclamait Churchill, de forger une nouvelle alliance entre l'Angleterre et l'Amérique ; l'hostilité grandissante de l'Union soviétique devait inciter ces deux puissances à faire bloc.

Poursuivant ses voyages, Churchill alla en Suisse où un banquier mit à sa disposition une villa au bord du lac Léman.

Chapeau mou, cigare éteint, champagne

L'hôtel particulier que possède Churchill à Londres est bien agréable. L'endroit qu'il préfère cependant le plus au monde est sa propriété de Chartwell, domaine magnifique. A côté de 80 hectares de terres agricoles, il y a là plus de 30 hectares de jardins. Le corps de bâtiment principal compte cinq salles de réception, un grand hall, 19 chambres à coucher et 8 salles de bain. Dans le parc se trouvent 3 garages, 3 pavillons, des étables, 2 lacs et la piscine chauffée et éclairée par des projecteurs que Churchill a construite lui-même. Après la mort de Churchill, la propriété appartiendra au Fonds national qui en fera un mémorial en reconnaissance des services rendus par Churchill au Commonwealth.

Le capitaine Christopher Soames, gendre de Churchill (il a épousé sa fille Mary), gère les terres de Chartwell. « La propriété ne rapporte pas tout à fait autant qu'elle coûte, a expliqué un de ses amis, mais il se débrouille assez bien étant donné que son beau-père est souvent sur place pour donner des conseils. »

Les filles de Churchill et son fils Randolph sont tous mariés ou ils l'ont été. Sa fille aînée, Diana, épousa en 1932 John Milner Bailey, fils aîné de sir Abe Bailey ; ils divorcèrent trois ans plus tard. Peu après, Diana épousait Duncan Sandys, jeune député conservateur auquel Churchill trouve, de ce fait, certaines qualités. Ce n'était pas le cas pour un autre gendre, l'ex-mari de Sarah. Dès sa plus tendre enfance, Sarah manifestait le plus vif intérêt pour le théâtre. Il n'y avait donc rien d'extraordinaire à ce qu'elle épousât, en 1936, un acteur fort connu en Angleterre, Vic Oliver.

Tous les amis de Churchill savent que le grand homme s'était opposé à ce mariage. Il n'y avait rien à reprocher à Oliver, mais il est possible qu'en posant les yeux sur ce comédien, Churchill se rappelait comment son illustre ancêtre, le duc de Marlborough, faisait venir chez lui des troupes de baladins et leur mar-



Sir Winston Churchill est un grand orateur, dont les discours — même ceux où il se livre à certaines révélations jugées « inopportunes » — sont très appréciés. Cette photographie a été prise lors du dernier banquet donné par le lord-maire de Londres. De gauche à droite : le lord-maire, M. W. Churchill, la lord-mairesse, l'archevêque de Canterbury et lady Churchill.

quait sa satisfaction en leur jetant quelques pièces de menue monnaie et des biscuits. Sarah a divorcé en 1945.

Nul n'ignore en Angleterre que Churchill entretient encore des espoirs à propos de son fils qui, à 41 ans, ne s'est pas autant distingué que son père. Randolph est une personne affable, aux cheveux prématurément gris, qui aime bien la vie de club et est capable de travailler sans arrêt. Elu au Parlement en 1940, il perdit son siège en 1951. Churchill reprocha à son fils d'avoir prononcé un discours d'intronisation dépourvu de vigueur et lui dit : « Tu n'a donc pas encore appris que je mets autre chose que du whisky dans mes discours ? »

L'épouse parfaite

En Mme Churchill, l'homme d'État a eu le bonheur de rencontrer l'épouse parfaite qui convenait à un personnage doué d'un caractère comme le sien. Mme Churchill est une femme intelligente et belle, dont les tendances politiques ne sont pas forcément identiques à celles de son seigneur et maître. Le retour de celui-ci au sein du parti conservateur ne suscita chez elle qu'un enthousiasme assez médiocre. Elle est plutôt libérale. Mme Churchill parle le français à la perfection et lorsque son mari insiste pour converser dans cette langue, elle l'encourage, imperturbable. Sa règle principale est que rien ne doit gêner la progression de cet homme d'État qui s'appelle Winston Churchill. Elle est toujours dans la tribune des dames lorsqu'il doit prononcer un discours de quelque importance. Il lui jette un rapide coup d'œil avant de commencer, et elle lui sourit en lui faisant de la main un petit signe d'encouragement.

Churchill est incontestablement le grand homme le moins coureur de l'histoire et l'horreur dans laquelle il tient toute légèreté morale, est bien connue. A l'époque où il était chancelier de l'Echiquier, raconte-t-on, lady Houston alla le trouver avec un chèque d'un million et demi de livres. Elle avait tenu à régler elle-même les droits de succession sur les biens que lui avait laissés son mari. Lorsqu'elle eut reçu sa quittance, elle tendit la joue et dit au ministre : « Maintenant que j'ai fait mon devoir, ne croyez-vous pas que je mérite un... ? » « Une tape amicale sur l'épaule ? » enchaîna Churchill. Et après avoir donné un grand coup dans le dos de la lady, comme à un copain de toujours, il battit hâtivement en retraite.

Un parleur infatigable

Les Churchill rendent rarement visite à leurs amis. Exceptionnellement, il leur arrivait, avant la mort de George VI, d'aller passer quelques jours avec le roi et la reine. Depuis la guerre, les invités qui ont passé la nuit à Chartwell sont rares. A table, le Premier ministre est un parleur infatigable. Comme il est un peu dur d'oreille, il profite de son infirmité pour décourager ceux qui prétendraient alimenter la conversation. Il écoute ainsi certains de ses jeunes invités encore pleins d'illusions, après quoi il leur demande : « Qu'est-ce que c'est ? Parlez donc plus haut ! » La personne ainsi interpellée est d'ordinaire si vexée qu'elle n'ouvre plus la bouche.

De loin en loin, on voit Churchill affalé sur sa chaise, l'air terriblement malheureux : il ne

prononce pas un mot, il ne répond à personne. Le grand homme est alors plongé dans quelque méditation à la Hamlet, sans doute parce qu'il a eu de ses visions intuitives sur l'avenir et qu'il se lamente sur les folies que commettront les hommes de demain.

Le passe-temps favori de Churchill reste la peinture. Il est devenu si habile que ses tableaux valent ceux de bien des professionnels. A l'exposition de ses premières œuvres, à Paris, pendant la guerre 1914-1918 (il signait du pseudonyme de Charles Morin), une de ses toiles fut vendue l'équivalent de mille francs d'aujourd'hui. Un critique français écrivit que « cet homme a de la fugue ». Churchill n'a pas encore découvert ce qu'il entendait par là.

Les meilleures indications sur la valeur commerciale des chefs-d'œuvre churchilliens ont été données par le directeur de la plus célèbre galerie d'art de Londres. « Si ces tableaux étaient dus à un inconnu, a-t-il expliqué, ils vaudraient dans les 150 guinées pièce (environ 1500 francs). Mais s'ils étaient signés par Churchill, il pourrait les vendre au prix de son choix. »

Quand Churchill se prépare à peindre, un cérémonial important accompagne l'événement. Son outillage comprend un chapeau mou à larges bords, un tablier blanc qui lui descend jusqu'aux chaussures, un cigare éteint qu'il garde entre les lèvres, des lunettes qu'il porte sur la pointe du nez, un gigantesque cheval et, très souvent, une bouteille de champagne qu'il garde à ses pieds dans un seau plein de glace.

Le dernier des grands hommes d'État de l'Angleterre

La peinture est certainement demeurée le premier violon d'Ingres de Churchill. Il en a d'autres. Ainsi, en 1949, il a acheté son premier cheval de course, *Colonist II*, et il a choisi les couleurs de son jockey : veste rose aux manches chocolat et casquette chocolat. M. W. Churchill a revendu *Colonist II*. Ce cheval lui avait rapporté un bon million, ce qui l'a encouragé à agrandir son écurie. En 1950, Churchill avait neuf chevaux et son capital hippique était de l'ordre de 4 millions.

Les jockeys et les entraîneurs s'émerveillent devant sa chance. Il se pourrait, à leur avis, que la petite cérémonie à laquelle il se livre avant chaque course explique qu'il soit si souvent béni des dieux sur les hippodromes. Avec solennité, il entre dans le box de sa conquête la plus noble et lui donne des conseils qui lui permettront d'être à la hauteur de la situation.

Travaux, cigares, whiskies

Pour écrire ses discours ou ses livres, Churchill commence à travailler vers dix heures du matin. Il prend son petit déjeuner au lit ; c'est un repas en règle, qui comprend par exemple un demi-perdreau froid, du bacon et un œuf à la coque, des toasts, de la marmelade, des biscottes beurrées et du thé, le tout arrosé d'une bouteille de vin blanc léger. Après quoi, il installe sur son lit un pupitre et prend des notes. Le pupitre qu'il a construit lui-même, est garni à ses deux extrémités de briques recouvertes de feutre qui lui servent d'accoudoir. Dès qu'il s'est mis au travail, il allume un grand cigare qu'il laisse s'éteindre très vite. Il utilise seize cigares par jour en moyenne,

mais il n'en fume en réalité qu'une très petite fraction. Quand il a tiré quelques bouffées de son premier cigare, il se fait servir son premier whisky-soda de la journée. Il en prend une gorgée de loin en loin ; à midi, il n'a pas encore vidé son verre.

Le matin, il prend des notes ; l'après-midi, il commence à dicter. Il lui arrive d'installer un secrétaire devant la porte de sa salle de bain, après quoi il entre dans la baignoire et tout en barbotant, il dicte ses phrases ronflantes. Certains jours, il ne résiste pas à l'envie de prendre plusieurs bains de suite ; il ne sort alors de sa baignoire que pour s'essuyer, passer une robe de chambre... et recommencer.

C'est après le dîner qu'il entreprend ses travaux les plus importants. C'est aussi dans la soirée qu'il boit le plus sérieusement. Avant de passer à table, il avale plusieurs whiskies-soda et au dessert, il a déjà absorbé quelques coupes de champagne au moment où arrivent les cigares et la fine. C'est l'heure à laquelle les dames se retirent. Il témoigne alors librement de son goût pour les vieilles liqueurs françaises. Pendant le reste de la soirée, c'est-à-dire alors qu'il travaille avec ses secrétaires jusqu'à une, deux ou trois heures du matin, il a un verre de fine à l'eau à portée de sa main. Il est en pleine forme. Autour de lui, des hommes qui n'ont pas son tempérament, s'efforcent, et pas toujours avec succès, de lutter contre le sommeil.

Courtoisie d'abord

Il arrive — souvent — à Churchill de se mettre en colère. Mais la courtoisie, chez lui, ne perd jamais ses droits. Il y avait pendant la guerre, à l'ambassade de Grande-Bretagne à Washington, un attaché du nom d'Isaiah Berlin. Les rapports qu'il adressait à Londres étaient rédigés avec tant d'esprit que Churchill tenait à les voir. Quand il lut un matin dans un journal que M. I. Berlin venait de rentrer d'Amérique, il appela ses adjoints et leur signifia : « Il faut que j'aie aujourd'hui ce type-là à déjeuner. »

Le personnage mentionné dans le journal était le célèbre compositeur Irving Berlin. Ravi et étonné, il arriva à l'heure qui lui avait été indiquée. Dès les hors-d'œuvre, Churchill félicita son invité : « Vous avez écrit des choses merveilleuses que j'ai beaucoup admirées. Dites-moi, M. Berlin, de tout ce que vous avez écrit, qu'est-ce qui vous plaît le plus ? »

Berlin réfléchit un moment, puis répondit : « C'est difficile à dire, monsieur le Premier ministre, mais je crois bien que c'est *Alexander's Ragtime Band* (c'est le titre d'un air de jazz célèbre). »

Churchill rit à gorge déployée. Sans doute pensait-il que c'était là le summum de l'esprit en matière politique. L'Amérique était alors en pleine campagne présidentielle. Churchill voulut donner un coup de sonde dans cette direction : « Que va-t-il se passer aux élections ? »

Berlin ne voulut pas se prononcer à la légère. Après avoir longuement pesé sa réponse, il se hasarda à déclarer que « beaucoup de gens croient que Roosevelt sera battu ». « Ah ! Et comment le savent-ils ? » fit Churchill, intéressé. Mais déjà Berlin reprenait : « D'autre part, beaucoup de gens croient qu'il gagnera. »

Churchill demanda à son invité de l'excuser un moment. Il sortit, trouva un secrétaire et lui demanda : « Voulez-vous me dire, s'il vous

plaît, qui est à table avec moi ? » « Mais c'est M. Irving Berlin, le compositeur... »

On craignit un moment que le Premier ministre n'explosât. Il regagna cependant la salle à manger, calme, souriant, et jusqu'au bout du déjeuner, il se montra charmant envers Irving Berlin.

L'autocrate

On a reproché à Churchill d'avoir parfois gêné le parti conservateur par ses façons autocratiques. Cette opinion n'est plus soutenable depuis les dernières élections dont tout le monde s'accorde à reconnaître qu'elles ont été un triomphe personnel pour lui. Mais il est assez autocrate pour amuser les sous-ordres du parti. Ses relations avec lord Woolton, président du parti, en témoignent. C'est Churchill qui confia la présidence des *Tories* à Woolton, un brillant homme d'affaires, sec et autoritaire — ce qui n'empêche pas Churchill d'agir à son égard avec une fermeté paternelle. Beaucoup de *Tories* sont si impressionnés par Woolton qu'ils sont à moitié paralysés par sa présence. Mais Churchill l'appelle « oncle Fred » et le traite par-dessus la jambe. Une fois qu'ils se rendaient ensemble à un meeting en province, un de leurs compagnons demanda à Woolton quelles questions il comptait aborder. Woolton, qui était assis sur le siège avant, près du chauffeur, se retourna et répondit humblement : « Oh ! ce que je vais dire n'a aucune importance du moment que Wiston va prendre la parole. »



80 ans, et toujours Premier ministre ! Souriant, détendu, M. Churchill regagne son domicile après une séance du Parlement. Une journée de travail prend fin. Une journée qui s'additionne à tant d'autres...

Churchill, confortablement installé dans son coin, sur le siège arrière, approuva avec sa modestie habituelle : « C'est juste, oncle Fred, c'est tout à fait juste. »

A la Chambre des Communes, Churchill est l'objet de cette déférence que l'on accordait aux monarques du XVIIIe siècle. Il arrive d'ordinaire un peu en retard en mâchonnant un cigare et va au fumeur. Un fauteuil de cuir noir lui est réservé. Les garçons, dès lors, ne le perdent pas de vue, car dès qu'il a levé le doigt d'un geste d'une nonchalance toute royale, il faut que son *drink* soit là.

Un géant parmi les pygmées

Sa popularité ne peut être mieux mesurée que les jours de fête, au cours de séances dénuées de tout caractère partisan. Son anniversaire est une de ces occasions. C'est alors qu'il se sent vraiment dans son élément. La Chambre est pleine d'alliés, de camarades, et aussi d'hommes qui, la veille, l'attaquaient sans merci. Avant de pénétrer au Parlement, il a l'habitude de faire un crochet par l'Abbaye de Westminster, le Panthéon de l'Angleterre. Au-dessous des étendards des ducs et des princes, près du tombeau du Soldat Inconnu, près aussi de la crypte où est inhumé Pitt, il dit une courte prière.

Son entrée dans la salle des séances est le signal de vifs applaudissements et d'ovations enthousiastes.

Churchill essaie de prendre son expression la plus farouche, celle du jeune lieutenant qui s'était distingué à Malakand et Omdurman, celle de l'homme qui a mené un combat à outrance pendant un demi-siècle. Mais il n'arrive pas à dominer son émotion et des larmes coulent le long de ses joues, silencieuses.

L'Angleterre, tout entière, a rendu hommage à son héros, le jour de ses 80 ans ; ce héros qui est le dernier de ses grands hommes d'État, un géant parmi les pygmées...

FIN

(Copyright Opera Mundi et Cosmopress)



L'arbre de Noël ravit la fillette, et aussi les deux charmantes robes de la vitrine, l'une en velours rouge et l'autre en taffetas pékiné. La petite fille, elle, porte un manteau de sbeiland gris et un béret de laine rouge ; sa maman est sobrement élégante dans un manteau violet à collet de lynx. Modèles de Virginie.

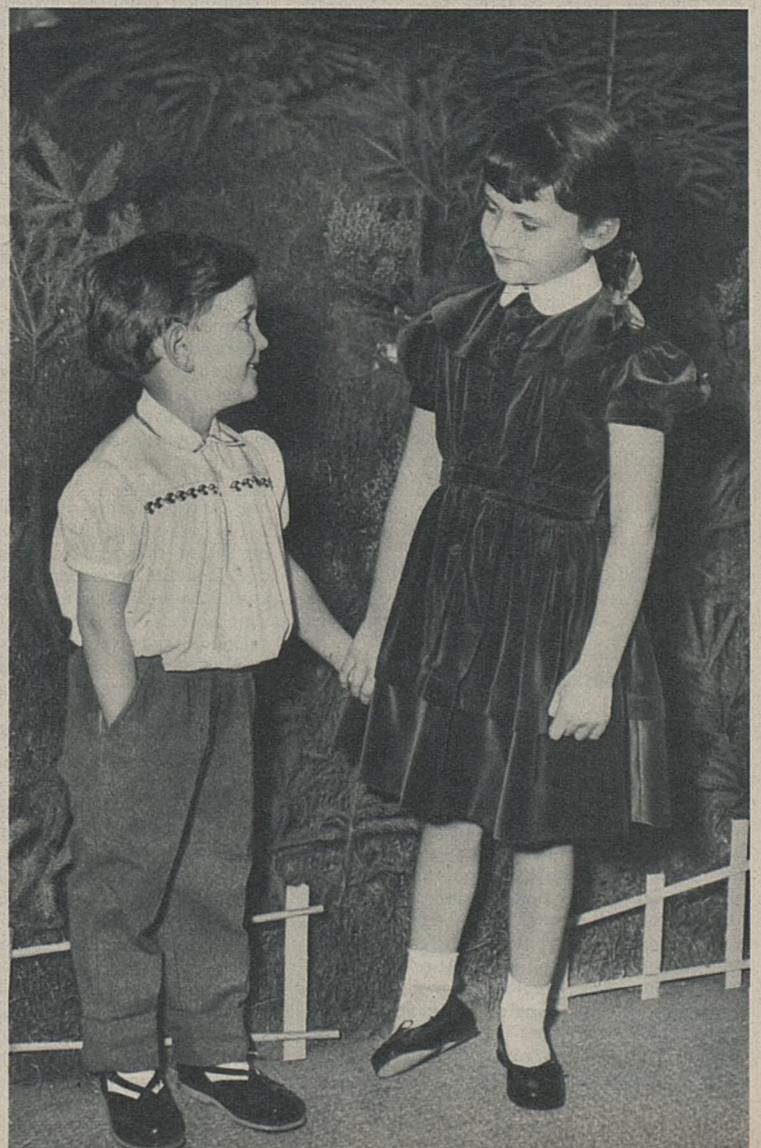


Le Père Noël a passé par là : Marietta est toute fière de son cheval et aussi de son confortable et douillet Laponie, en popeline blanche doublée de coton molletonné. Modèle de Dominique.

DÉCORS DE NOËL

nêtres et glaces avec des guirlandes de feuillage ou de sapin faites au moyen de laiton à chapeau. Avec ce même laiton, écrivez en grandes lettres d'un seul tenant la phrase : Joyeux Noël, et enroulez autour du laiton une mince bande de coton zig-zag ; quelques punaises ou épingles fixeront ce message au mur ou sur les doubles rideaux. Camouflez les lustres et les appliques avec du gui et du houx ou avec de grands nœuds de ruban si vous n'avez pas assez de feuillage. Décorez des chandeliers à plusieurs branches de sapin et de bougies rouges, vous les allumerez dans l'entrée. Posez dans les guirlandes et garnitures de feuillage des étoiles découpées dans du carton doré, des pives de pin et quelques angelots à tête en bouchon de champagne, robe et ailes en papier de soie blanc. Ingéniez-vous à multiplier les lumières des bougies. Vous réaliserez rapidement une couronne de lumière dans un coin du salon en remplissant un moule à savarin de terre humide après avoir camouflé l'extérieur avec du papier d'argent ; piquez alors de grosses bougies et dissimulez la terre et les bords du moule par de la mousse et des brindilles vertes. **Décor de la table de Réveillon :** Si vous faites un long buffet et que vos nappes ne soient pas assez grandes, mettez un drap qui retombe jusqu'à terre ; vous décorerez le volant en appliquant des bandes étroites de papier gaufré de couleur, retenues çà et là par des nœuds ou des cocardes. Pour un souper autour de

la table, il vous faut garnir joliment le centre de celle-ci ; une simple nappe blanche suffit pour les trois décorations suivantes : **Décor aux bougies :** Vous mettez au centre de la table un napperon de dentelle posé sur une feuille de papier or ; dans des rondelles de pommes de terre recouvertes de papier or, vous plantez de petites bougies de toutes couleurs, cela fait un ravissant surtout. **Décor au sapin :** Une grande branche de sapin couchée le long de la table servira de support à des boules, étoiles et bougies ; ceci peut parfaitement remplacer l'arbre de Noël quand il n'y a pas d'enfants. **Décor aux mandarines :** Vous fendez la peau des mandarines horizontalement, vous tournez doucement les deux moitiés en sens contraire ; la moitié supérieure se détache, vous pratiquez une ouverture ronde à son sommet ; puis délicatement, vous enlevez les tranches de la moitié inférieure en ayant soin de respecter la petite mèche. Vous disposez les mandarines mêlées de gui et de houx en guirlande et, avant de faire passer vos invités à table, vous versez quelques gouttes d'huile d'éclairage au fond de chaque mandarine, vous allumez les mèches et remettez la moitié supérieure sur l'autre. Ce ravissant éclairage, s'il est bien réussi, aura le plus grand succès. Des verres de couleur ou des verres blancs décorés d'étoiles découpées dans du papier adhésif de couleurs différentes contribueront à la décoration de la table. JANNIK



La main dans la main, les deux enfants sourient des joies de Noël. Catherine a mis pour l'occasion une jolie robe de velours vert à col empesé et manches bouffantes sous un empêtement rond ; François porte crânement le pantalon de flanelle grise et une blouse de popeline brodée au col et à l'empêtement. Modèles de Dominique. (Photos Almay)

Le couple qui vivait dans la lune

Une grande nouvelle de Pearl Buck

Résumé du numéro précédent : Isabelle et Lew, son fiancé, forment un couple idéal. Ils se connaissent depuis leur enfance, leurs parents sont très liés et l'avenir s'annonce, pour eux, sous les couleurs les plus roses. Et pourtant, en essayant sa robe de mariée, Isabelle ressent à nouveau le sentiment angoissant qui, depuis quelques jours, ne la quitte plus : Aime-t-elle réellement Lew et a-t-elle eu raison d'accepter sa demande en mariage ? Ne se sont-ils pas trop hâtés, l'un et l'autre ? De son côté, Lew fait part à son vieil oncle, Philip, de cette inquiétante constatation : plus le jour de la cérémonie approche, plus il éprouve le sentiment étrange qu'il ne devrait pas se marier.

— Ce chevreuil n'a pas de goût, il faut l'arroser d'un bon vin.

Le steak de Lew, grillé, bien saignant à l'intérieur, venait d'être posé devant lui, ce qui le ravit. Il s'en tailla une large bouchée qu'il mastiqua avec volupté.

— Tu disais tout à l'heure que le chevreuil était excellent.

— Il l'est. Il a perdu tout son goût pendant que tu parlais. S'il n'y avait que toi et Isabelle.

— Tu dis qu'elle est d'accord que ce mariage s'accomplisse ?

— Rien ne me laisse supposer le contraire.

Impossible de décrire à son oncle l'éclat dont brillaient les yeux d'Isabelle au moment où elle lui présentait sa robe de mariée. Ce souvenir le remplissait de compassion. S'il cédait à la cruauté de dire à sa fiancée ce qu'il ressentait, il serait toujours hanté par ce regard radieux.

Le vin, un liquide doré importé d'une vigne de France, fut servi. Le garçon le versa dans les verres avec onction, lentement. L'oncle en dégusta quelques gorgées.

— Je pense que je ferais aussi bien de te le dire, car j'imagine que tes parents ne t'ont pas mis au courant de l'affaire qui fit grand scandale, à l'époque. J'ai planté là ma fiancée devant l'autel. Elle s'appelait Agnès van Pelter.

— Non ! s'écria Lew.

Tout le monde connaissait miss van Pelter, la sœur du grand magnat de Wall Street, mort peu d'années auparavant en lui laissant toute sa fortune. Elle ne s'était jamais mariée et avait fondé deux des plus grandes œuvres de charité de la ville et fait construire, durant la Première Guerre mondiale, des orphelinats et des hôpitaux en Europe. Aujourd'hui, c'était une espèce d'aigle, une femme très imposante, grande et belle avec de magnifiques yeux noirs sous sa chevelure de neige.

— J'ai essayé de lui faire comprendre que mon cœur avait changé, poursuivit l'oncle d'une voix posée et calme en sirotant le vin.

— Est-ce que tu éprouvais de l'aversion à son égard ? Ce qu'il y a d'incompréhensible dans mon cas, c'est que je n'ai absolument pas d'aversion pour Isabelle. Mes sentiments sont simplement redevenus ceux de notre grande amitié d'autrefois.

— Ah ! soupira l'oncle, Isabelle est tout autre qu'Agnès. J'ai vite compris qu'Agnès me dévorait vivant. Je suis parti pour sauver ma peau. Il secoua la tête. J'ai fui, mais je peux te garantir que je ne me suis jamais bien remis de cette affaire. En tout cas, je n'ai jamais eu envie d'épouser une autre femme.

— Elle non plus ne s'est pas mariée.

— C'est vrai.

Ils se remirent à manger. Lew demeurait très perplexe. Avant de reprendre la conversation, l'oncle choisit un plat-doux d'origine française.

— Si j'ai un conseil à te donner, dit-il en attaquant une pêche garnie de crème fouettée, c'est de ne pas suivre mon exemple. Tiens tes engagements, si tu t'en sens capable. J'ai reçu pas mal de confidences de jeunes gens et je dois te dire que beaucoup d'entre eux m'ont avoué avoir eu leurs heures de doute, avant le mariage. Mais, une fois cette période d'hésitation surmontée, les événements se sont déroulés normalement et tout a bien marché, paraît-il. Je ne sais pas. Quant à moi, je crois que j'ai eu raison, malgré tout, de me sauver, bien que dans le monde on m'ait fait froide mine un bon bout de temps, en raison de ma triste conduite. Mais de nos jours, je crois que ces choses-là ont beaucoup moins d'importance.

— D'où tu conclus ?

— N'attends pas pour rompre de te trouver devant l'autel, décréta l'oncle avec force. Fais-le maintenant, ou accepte et tiens-toi tranquille.

Dans l'après-midi, ces conseils ne parurent pas aussi concluants au jeune homme. Il travailla avec son père, examinant un cas qui l'intéressait : celui d'un homme qui accusait un autre de lui avoir ravi l'affection de sa femme. Son père ne voulait pas se charger de

ce cas ; il trouvait détestable et peu délicat d'étaler au grand jour ces affaires privées et humiliantes.

— D'autant plus, ajouta-t-il, que le bonhomme avait déjà perdu sa femme avant l'entrée en scène de l'autre. Une femme qui aime son mari ne s'amourache pas d'un autre homme.

Lew consulta le dossier.

— Elle prétend qu'elle n'a jamais aimé son mari, que ses parents l'ont plus ou moins forcée de l'épouser à cause de son argent, de sa situation et en raison de circonstances familiales.

— Sottises ! On ne force pas une femme, de nos jours et en notre siècle, à se marier contre son gré — un homme non plus, d'ailleurs, conclut le père de Lew avec la rigueur d'un juge.

Le jour déclinait, le soleil couchant dardait ses rayons obliques sur le bureau d'acajou placé entre les deux hommes et caressait la joue ridée et bienveillante de son père.

« Et si je lui disais maintenant », songea Lew. C'est vrai que les temps ont changé ; on ne tient plus compte des anciennes conventions et coutumes. Ses amis oublieraient rapidement et Isabelle, avec son charme irrésistible, le remplacerait bien vite.

Mais il ne s'agissait pas ici d'une affaire purement conventionnelle. Sous les anciennes conventions humaines se cachent les fruits sains de l'expérience. Bien souvent, un seul individu se sacrifie pour plusieurs ; un seul est malheureux afin que d'autres puissent jouir de leur bonheur et qu'ainsi soient maintenues les institutions sociales. Non, décidément, il ne pouvait rien dire à son père.

Quelques jours plus tard, la robe de mariée fut livrée et lorsque Isabelle ouvrit le grand carton qui la contenait, un parfum très subtil s'échappa du corsage boursé de mince papier de soie. Miss Barclay avait introduit dans les plis du satin souple un sachet de dentelle bleue parfumé à la rose. Connaissant l'aimable femme, Isabelle ne s'étonna point de cette attention délicate. C'était peu de chose, si l'on veut, mais elle trouvait là le témoignage d'amitié constamment renouvelé de ceux qui l'aimaient. Ces sentiments de tendre sollicitude la mettaient toujours dans l'embarras. Pourquoi cette insistance à vouloir tout partager avec elle ?

La porte s'ouvrit et sa mère entra, le visage tout rose et animé d'une joyeuse exaltation.

— Ma chérie, il vient d'arriver un beau cadeau de la grand-mère de Lew. Il me semble que c'est un magnifique service à thé en argent. Service d'origine anglaise, comme ses ancêtres. Oh ! ta robe ! Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Nous l'aurions débarrassée ensemble.

— Je n'y ai pas pensé, mère.

Sa mère retira la masse odorante de son carton.

— Je me demande si tu te rends compte... mais non, tu ne peux pas, c'est trop tôt.

— Me rendre compte de quoi ?

— De ce que j'éprouve en me disant que je ne saurais douter un seul instant du bonheur qui t'attend. Je n'ai pas cessé de me tracasser à ton sujet depuis le jour de ta naissance. C'est tellement triste d'épouser un homme qui vous décevra et si merveilleux d'épouser celui qui vous donnera un bonheur absolu.

« Voilà, le moment est venu, se dit Isabelle. Il faut que je le lui dise maintenant. Il faut qu'elle sache tout de suite que j'ai découvert que Lew n'est pas l'homme en qui j'espère trouver le bonheur, malgré toutes les apparences. »

— Chérie, sussurait sa mère, je suis si profondément heureuse.

Comment pouvait-elle lui avouer sa décision alors qu'elle voyait des larmes monter à ses paupières ?

La vérité, à la fois incompréhensible et détestable, c'est qu'elle commençait réellement à prendre Lew en grippe du fait qu'elle ne pouvait dire à personne qu'elle ne l'aimait pas. « Quelle injustice, songait-elle, car enfin, je

l'ai aimé, il n'a pas changé ; il n'y a pas si longtemps que je ressentais un bonheur enivrante quand il me serrait dans ses bras. Maintenant, ses baisers m'inspirent un peu de répulsion, du moins ils m'en inspireraient s'il n'était pas toujours si propre ! »

Elle descendit un soir à sa rencontre, la dernière soirée qu'ils passeraient seuls avant la date qu'ils appréhendaient tous deux. Les dîners et les invitations se succédaient à un rythme affolant. Elle acceptait tout ce qui se présentait pour échapper à ses sombres pensées. Il était plus facile de jouer à la fiancée quand ils sortaient ensemble. Ses amies les admiraient et les enviaient. Elle était consciente du beau couple qu'ils formaient, deux beaux corps qui devaient s'attirer irrésistiblement.

Hélas ! son corps se câbrait. Incroyable, mais vrai : le corps de Lew ne l'attirait plus. Leurs esprits et leurs cœurs battaient à l'unisson, mais sa chair se révoltait. Pourtant, ils s'étaient toujours bien compris dans tous les domaines, aussi bien en religion qu'en politique. Ils aimaient les mêmes choses, les mêmes vêtements, les mêmes couleurs, ne se disputaient pas pour des bagatelles. Elle désirait sincèrement l'aimer, alors pourquoi ses sens se révoltaient-ils ? La porte s'ouvrit, livrant passage à Lew toujours aussi plaisant à voir, rasé de frais, baigné, bien habillé.

— Suis-je en retard ?

— Non, c'est moi qui suis en avance, je crois.

— Lew, allons faire un tour, veux-tu ? Je suis énervée ce soir.

— Tu as peur ?

— Pas de toi, nigaud !

— Alors, qu'y a-t-il ?

Il la dévisageait d'étrange façon, pensa-t-elle, comme s'il devinait.

— Je ne sais pas... rien, et tout. Je suis peut-être fatiguée, je passe mon temps à des essayages, debout toute la journée.

Il se leva comme mué par un ressort.

— Bon, alors sortons.

Elle fut persuadée qu'il avait deviné. Il ne l'avait pas même embrassée. Aurait-elle dû l'y inviter ? Non, elle ne pouvait pas ; elle s'en tira en prétextant un vêtement à aller chercher, bien que la soirée fût chaude.

Elle monta, prit son manteau de laine rouge et s'arrêta devant un miroir pour se dévisager. « Livide, constata-t-elle, un vrai fantôme ! »

Debout devant la porte d'entrée, Lew attendait, l'air grave. Elle sut qu'il avait compris. Tout ensemble désolée et satisfaite, elle se dit que les explications en seraient simplifiées, mais cela la peinait horriblement de penser qu'il ressentait déjà l'horrible douleur du coup qu'elle allait lui porter. Elle attendrait qu'ils fussent quelque part sur une route tranquille, sous un ciel sans lune. Elle lui dirait alors qu'elle ne pouvait comprendre pourquoi son amour pour lui l'avait désertée.

Elle frissonna. Sans amour, elle se sentait malheureuse. Si seulement il était en son pouvoir de faire renaître cet amour, elle le désirerait ardemment car pour tant d'autres raisons, elle tenait à être sa femme. Lorsqu'elle lui aurait tout avoué, elle pourrait enfin l'aimer comme avant ; elle s'en réjouissait d'avance. L'aimer de cette bonne amitié qu'ils avaient toujours éprouvée l'un pour l'autre.

— Cela t'est égal où nous allons ? demanda Lew en mettant le moteur en marche.

— Cela m'est égal. Sortons de la ville.

Il prit la direction de la route du nord, sous un ciel constellé d'étoiles ; une brise chaude et légère effleurait leurs visages, soulevant les vagues des cheveux d'Isabelle et faisant voltiger la soie mince de sa robe blanche. Cela les occupait suffisamment, dans la voiture ouverte, pour rendre plausible l'absence de conversation. Mais cela suffisait-il pour qu'il n'eût pas envie de tendre le bras pour l'attirer à lui ?

Il savait donc ; il ne lui restait plus qu'à lui parler franchement. La bouche sèche et son cœur battant la chamade, elle retardait encore le moment de lui dire : « Lew, arrête-toi un instant, j'ai quelque chose à te dire. »

Et tandis qu'elle tardait à prendre cette décision, elle fut surprise de l'entendre lui dire dans les termes mêmes qu'elle avait choisis : « Isabelle, je m'arrête un instant ici, je dois te faire un aveu avant qu'il soit trop tard. »

Il rangea l'auto au bord de la route sous un immense arbre et coupa le contact.

Au-dessus de leurs têtes, les étoiles scintillaient et autour d'eux les lumières de la banlieue et des petites villes proches de la cité, brillaient gaîment dans la nuit.

— Eh bien ! Lew.

Elle se sentait tout étourdie.

— Je ne sais vraiment pas par où commencer.

Il fouilla dans sa poche pour prendre ses cigarettes, les trouva et lui tendit le paquet.

— Tu en veux une ?

— Non merci.

— Oui, prends-en une Isabelle, ce sera plus facile.

Elle la prit, il l'alluma et elle vit, à la lueur de la flamme, que sa grande main tremblait.

— Il y a des semaines que j'aurais dû te le dire, reprit-il d'une voix subitement enrouée. Mais puisque je ne l'ai pas fait, il faut que je me décide une bonne fois, aussi bien pour toi que pour moi. Isabelle, je voudrais rompre nos fiançailles, je ne me sens pas le courage de continuer.

Ça alors ! Ainsi, c'est lui qui attaquait, non elle. C'est lui qui portait le premier coup ! Elle en ressentit un choc violent et s'étonna que cela lui fasse aussi mal. Absolument abasourdie, elle ne bougea pas, ne dit rien. Pourquoi ne s'écria-t-elle pas immédiatement : « Comment, Lew, toi aussi ? Moi qui allais justement prendre mon courage à deux mains pour te le proposer... »

Mais elle ne pouvait parler. Une rage indescriptible la dressait contre lui. Qu'il souffre donc puisqu'elle souffrait aussi !

— Je suis absolument hors de moi, poursuivait-il d'une voix brisée par l'émotion. Je me fais horreur. Je sais que tu es toujours la même fille adorable, celle dont je voudrais faire ma femme ; tu possèdes toutes les qualités que j'aime, je suis fier de toi. Ce serait magnifique d'avoir une femme qui te ressemble, intelligente et intéressante par surcroît. Mais, Isabelle, je pense que l'enthousiasme m'a abandonné. Je ne sais vraiment plus où j'en suis.

Elle parla enfin.

— C'est horriblement cruel de ta part de ne pas me l'avoir dit plus tôt, dès l'instant où tu t'en es aperçu.

— Immonde, je le reconnais. Mais je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite. Je croyais que cela passerait. Il paraît que beaucoup de types sont sujets à des crises de ce genre à la veille de leur mariage. Je crois que c'est seulement cette dernière semaine, ou...

— Le jour où tu as vu ma robe de mariée ? Il hésita.

— Eh oui ! parbleu, tu as raison. Je crois que c'est à ce moment-là que j'ai compris.

— En me voyant en mariée, suggéra-t-elle.

— Je me hais, dit-il humblement. Je prends tout le blâme à mon compte. Je le dirai à tout le monde.

— Ah ! non, par exemple, tu ne vas pas faire ça !

Non, bien sûr, il ne pouvait pas faire cela. Il vit clairement qu'il devait lui laisser prendre l'initiative de la rupture aux yeux du monde. Mais le voudrait-elle ?

— Je ferai ce que tu veux.

— Ramène-moi à la maison.

Il tourna la voiture et refit la route silencieuse en sens inverse, à toute vitesse.

Assis côte à côte, ils ne disaient rien. Lui, très chagriné, elle, ruminant sa colère. Pourquoi, oh ! pourquoi n'avait-elle pas parlé plus tôt afin de parer à cet horrible affront ? Elle n'oublierait jamais cette humiliation. Pourquoi n'avait-elle pas su garder l'amour de Lew ? Quand un nouvel amour lui serait offert, elle se méfierait toujours, craindrait, douterait d'elle-même puisque Lew lui retirait son amour. Elle ne l'aimait pas, c'est vrai, mais ce n'était pas la même chose. Il est admissible, normal même, qu'une femme se refuse, cela ne fait aucun tort à l'homme, en tout cas pas longtemps. La femme, en revanche, ne peut pardonner l'injure d'être abandonnée. Ainsi, c'en est fait de leur douce amitié et chaque fois qu'elle le verra elle se rappellera l'offense, sa blessure se rouvrira et saignera... non d'amour, mais d'orgueil, d'amour-propre.

« Je ne me le pardonnerai jamais », murmura Lew dans l'obscurité.

Elle ne lui répondit pas. Qu'il ne se le pardonne pas, tant mieux. Qu'il se rappelle jusqu'à la fin de ses jours la vilaine action commise. Oh ! sans doute, il avait le droit d'agir de la sorte, on ne vivait plus dans le bon vieux temps, mais c'est étrange que les anciennes conventions soient à ce point tenaces.

Ces conventions sont justes et miséricordieuses. L'homme ne doit pas être celui qui rompt les fiançailles. C'est le devoir d'un gentleman d'inventer un prétexte qui laisse à la fiancée le beau rôle, le soin de se dédire. Il lui doit des ménagements ; elle a si peu d'avantages sur lui, mis à part son amour et son orgueil. Tout le reste du monde est à lui, sera toujours à lui, songeait-elle avec amertume, en dépit de l'année heureuse qu'elle laissait derrière elle.

Le nombre des kilomètres diminuait rapidement ; ils arrivaient. Lew freina devant la maison. Les fenêtres de l'étage supérieur, encore obscures, attestaient que les parents d'Isabelle n'étaient pas encore rentrés du théâtre. Elle pourrait monter se coucher et remettre au lendemain la pénible explication.

— Je t'accompagne, Isabelle ? demanda Lew, triste et humilié.

— Non merci, Lew.

— Je ne peux pas me décider à te quitter.

— Mais tu m'as déjà quittée, non ? Bonne nuit, Lew.

— Isabelle !

— Lew, j'essaierai de comprendre. Ouvre la portière.

Il maintenait la portière fermée, ne voulant pas la laisser rentrer seule.

— Je voudrais tellement faire quelque chose, Isabelle. J'ai plus d'affection pour toi que pour qui que ce soit au monde. Je ne veux pas que tu me haïsses, je ne le supporterai pas.

Et subitement, elle comprit qu'il n'existait qu'un moyen, lui dire la vérité. Elle n'avait pas le droit de le punir pour ménager son propre orgueil. Un orgueil stupide, d'ailleurs, et démodé, celui de femmes mortes depuis longtemps, un héritage dont elle ne voulait pas.

— Lew, dit-elle soudain, j'ai été odieuse. J'allais te dire, moi aussi, exactement, la même chose. Je voulais renoncer...

— Bon Dieu! s'écria-t-il enfin. Pourquoi ne l'as-tu pas annoncé la première? J'ai sué sang et eau.

— Je sais que c'est mal de ma part, mais tu m'as prise par surprise. Je n'avais pas la moindre idée que toi aussi...

— N'en dis pas davantage, et son ton se fit péremptoire. Ne viens pas me parler d'amour. Je t'aime d'une immense amitié, tu le sais et je ne veux pas perdre quelqu'un que j'aime d'une affection aussi profonde.

— Mais moi non plus, Lew, je ne veux pas te perdre. Nous leur dirons que nous avons pris cette décision d'un commun accord. Lew...

— Oui?

— Et nous continuerons à nous voir comme autrefois. Et il faut que nos familles restent unies, en tout cas pour un temps. Et si un jour nous nous marions, chacun de son côté, toi avec une autre jeune fille...

— Je sens que ce ne sera pas de si tôt, déclara-t-il en s'épongeant le front.

— Tu es bête!

Et pour la première fois depuis longtemps, elle rit de bon cœur.

— Et si j'épouse un autre homme, nous serons tous amis durant une longue génération. Oh! Lew, je t'aime tellement, moi aussi.

Elle se pencha vers lui et leurs lèvres s'unirent dans un baiser qui ne fut pas déplaisant.

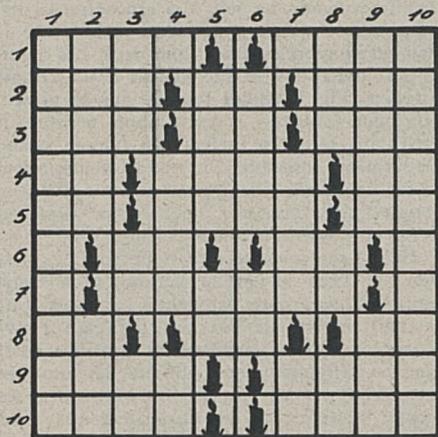
Un agent s'approcha de la voiture :

— Vous ne pouvez pas parquer ici. Circulez!

— C'est bien ce que nous comptons faire, répondit Lew.

Il se rangea un peu plus loin, puis ouvrit la portière de l'auto; ils sortirent et gravirent les marches du perron. Il sonna et la lourde porte s'ouvrit aussitôt pour leur livrer passage, comme elle l'avait fait de tout temps. C'est ainsi qu'il attendait, sur le seuil, quand il se

MOTS CROISÉS



Horizontal : 1. Plânaient sur la Crèche (singul.) - Réchauffait l'Enfant (plur.). 2. Trois viendront bientôt à la Crèche (singul.) - Comme Jésus naissant - Employé. 3. Dans l'octave - Présent d'un Roi Mage - Dans émoi. 4. (Phon.) Chéri - Prénom cartésien - (Phon.) Patrie. 5. Re-

rendait aux invitations d'Isabelle, le jour de son anniversaire.

— Entre, conseilla Isabelle, tu n'as pas besoin de te sauver pour la seule raison que nous ne nous marions plus.

— Doucement, on pourrait t'entendre.

— Qui?

— Ta famille.

— Et alors? Il faudra bien qu'ils l'appren-

nent, non?

— Tu crois? fit-il indécis.

Il restait planté sous le lustre de cristal et elle le dévisageait avec ahurissement.

— Qu'est-ce qui te prend, Lew?

— Je ne sais pas. Je suis mal à l'aise.

— Comment?

Il faisait, en effet, une drôle de tête. Soudain, il devint d'une pâleur effrayante.

— De quoi avo-nous parlé, Isabelle, du-

rant cette dernière heure?

cordman - Celles du Pacifique sont fameuses - (Phon.) Une des quatre saisons. 6. Nombre fameux en esthétique - (Phon.) A possédé. 7. La chrétienté en connut plus d'un. 8. En quatre - Débute après Noël - Possessif inversé. 9. Vase funéraire - Christ l'est. 10. Flanc inversé - La chrétienne a près de vingt siècles (pluriel). Vertical : 1. La myrrhe l'était. 2. Jésus daigna y paraître - Sur le plan sacré, tente de se renouveler. 3. Repose - Un des présents des Mages - (Phon.) Province belge. 4. Le propre de l'homme, dit Rabelais - (Phon.) Expérience. 5. Jadis, cri d'allégresse - (Phon.) A chéri. 6. Vaisseau funéraire - Pronom à responsabilité limitée. 7. Végétarien biblique - Pronom. 8. La Crèche l'était - En Jésus - Cité biblique. 9. Père des Fables - Celui des cathédrales fut plus chrétien que le nôtre. 10. Caractères de ce qui est hébreux, arabe, etc.

Solutions des « Mots croisés » du No 51
Horizontal : 1. Agamemnon. 2. Troie - Uni. 3. Reine - Io. 4. Echo. 5. Ee - Thésée. 6. Laërte. 7. Europe. 8. Androm - Es. 9. Phae - Enée.
Vertical : 1. Afrée - Cap. 2. Grâce - NH (Némée, Hercule). 3. Aoih (Aphrodite) - Léda. 4. Minotaure. 5. eee (Nérée - Héro (dote). 6. Jérôme. 7. Nu - 5. i. p. 8. Oni (Ino) - eeee. 9. Niobé - SE (Essai).

— De ne plus nous marier, répliqua-t-elle vivement.

— Oui, je sais, mais en somme, pourquoi avo-nous décidé de nous marier, de toute façon...

— Tu dois le savoir, c'est toi qui m'as demandé de t'épouser.

Il garda un instant le silence, puis, avec une énergie farouche :

— Ecoute, Isabelle, il y avait de bonnes raisons pour cela et ces raisons existent toujours. Sacrebleu, Isabelle, je n'ai pas du tout envie de me marier avec une étrangère, une femme que je ne connais pas. Je veux épouser une femme que je connais bien. Toi, je te connais mieux que n'importe qui sur cette terre.

— Elle détourna la tête.

— Des inconnus, murmura-t-il, dans des maisons étrangères... Je sens que je n'aimerais pas du tout ça!

— Si tu crois que ça m'amuserait, moi, d'épouser un inconnu!

— Il faut bien réfléchir à tout cela, dit Lew prêt à reprendre la discussion. Nous avons des avantages. Quand un homme épouse une femme qu'il ne connaît pas, il faut qu'il fasse sa connaissance après l'avoir épousée. Peut-on appeler ça un mariage? Oui ou non?

— Tu dois le savoir, répéta-t-elle obstinée.

— Je le sais, fit-il violent. Quand je me trouve devant cette porte et que je la vois s'ouvrir toute grande pour moi — c'est quelque chose, je t'assure. Ce hall, ce vieux lustre, toi qui es là. Remarque que nous avons eu les mêmes hésitations, au même instant, sans nous consulter. Nous avons des années d'avance sur les autres couples, tu n'es pas de mon avis?

Elle le trouvait touchant, du moins, elle l'aurait trouvé tel s'il n'était pas si grand, si sérieux, peinant pour exprimer ses pensées profondes, les sourcils froncés comme un gros ogre. Elle le regarda d'abord à la dérobée, puis en face avec un petit sourire furtif qui s'agrandit et alluma une lueur dans son regard.

— Oh! Lew, est-ce moi qui suis idiote, ou est-ce toi?

— Tous les deux, j'imagine, et il sourit.

Ayant dit, il sentit qu'il fallait qu'il la prit dans ses bras non pour lui donner un baiser banal comme celui de tout à l'heure, mais un vrai baiser, le baiser qui scelle indissolublement l'homme et la femme quand ils découvrent que leur univers est le même. Qu'est-ce que l'amour, après tout, si ce n'est le désir qu'on éprouve de partager le même destin?

— Et puis, écoute, Isabelle... Mais à quoi bon parler. Un long baiser lui expliqua tout le reste.

Ils reprirent pied sur terre en entendant des pas dans l'escalier.

— Que vous êtes beaux tous deux, sous l'éclairage de ce lustre, leur dit la mère d'Isabelle, vêtue d'une cascade de dentelles garnissant sa robe de chambre. Je ne veux pas vous déranger, mes enfants, mais ne croyez-vous pas...

— Certainement, Mrs. Starr, dit Lew. Je prends congé d'Isabelle.

— Mais oui, sans doute, et il y aura tant d'autres nuits pareilles à celle-là, mille et une autres nuits.

— Alors, bonne nuit, Isabelle. A demain matin, comme d'habitude?

— Oui, Lew, à demain, comme d'habitude.

(Traduction d'Hélène Breuleux) F I N

Santé!

«Salute! Zum Wohl! Good health!»



Pour ceux qui boivent du jus de raisin, ces vœux amicaux ne sont pas vains, car le jus de raisin n'est pas seulement riche en substances nutritives et énergétiques, mais il purifie le corps et constitue une source d'équilibre pour l'organisme humain; - aussi les femmes l'apprécient-elles parce qu'il rend leur teint plus éclatant! De plus, le jus de raisin naturel est un véritable régal pour le palais et donc une boisson idéale pour les fêtes.



Buvez chaque jour un verre de jus de raisin pendant la saison froide — cela fait tant de bien.

Jus de raisin

source de force et de santé

DE DERNIÈRE HEURE

Méfiance envers l'Allemagne
(orientale)

BERLIN

A la récente conférence de Moscou, les démocraties populaires ont décidé de renforcer leur potentiel militaire, pour faire face aux accords de Paris. Or, la Tchécoslovaquie et la Pologne voient avec appréhension le réarmement de l'Allemagne orientale. A ce propos, le compte rendu de pourparlers secrets qui ont eu lieu à Varsovie entre diplomates polonais et tchèques est parvenu aux services de renseignements alliés. Ils ont proposé les clauses suivantes : le commandant en chef de l'armée de l'Allemagne orientale ne devra pas être un Allemand ; chaque unité de 5000 hommes aura à sa tête un commissaire qui ne sera pas allemand ; la République démocratique allemande n'aura pas le droit de fabriquer des armes lourdes ; un service de renseignements sera créé pour empêcher les anciens officiers de la Wehrmacht de prendre contact avec l'Office Blank, à Bonn.

Allemagne n'est pas Bavière

MUNICH

Le fédéralisme bavarois a subi une défaite. Aux postes-frontière entre la Bavière d'une part, la Suisse et l'Autriche d'autre part, on aperçoit les couleurs bavaroises (bleu et blanc) ainsi que l'inscription « Etat libre de Bavière » ou « Royaume de Bavière ». Des députés s'en sont émus et ont porté le problème devant le « Bundestag ». Le gouvernement de Bonn va donner l'ordre à celui de Munich de mettre les couleurs allemandes (rouge, noir et or) et l'inscription « République d'Allemagne » aux postes-frontière. Les Bavarois n'ont pas le droit de se proclamer indépendants.

Quartier général à Wiesbaden

BONN

On prévoit que l'état-major de la future armée allemande installera son quartier général à Wiesbaden, près de Francfort. Cette ville est, en effet, particulièrement favorable, pour les raisons suivantes : elle se trouve au centre du pays ; le quartier général américain de Heidelberg n'est pas loin ; les installations techniques pour les transmissions sont prêtes ; il sera possible de construire des abris dans les collines du Taunus toutes proches.

Préparatifs atomiques en
Baltique

STOCKHOLM

La côte sud et est de la Baltique se trouve actuellement armée d'au moins 20 bases de lancement de projectiles télégués à charge atomique. Ces bases décrivent un vaste demi-cercle depuis la zone sous contrôle soviétique de Porkhala, en Finlande, jusqu'aux installations de l'île de Ruegen, et de Peenemunde sur le littoral allemand de la Poméranie.

BERLIN

Que devient
Otto John ?

O. John, l'ancien directeur de la Sûreté fédérale de l'Ouest allemand qui a passé à l'Est le 20 juillet dernier, travaille actuellement pour le gouvernement de l'Allemagne communiste : il est chargé de la création d'une aviation civile. John était parfaitement qualifié pour occuper l'important poste non politique que lui ont confié les dirigeants de Pankow : de 1937 à 1944, il avait été secrétaire exécutif de la « Lufthansa ». Quant à Karl-Franz Schlidt-Wittmack, le député chrétien-démocrate passé à l'Est en août dernier, il est devenu vice-président de la Chambre du commerce d'Allemagne Orientale. Pankow reconnaît les siens.

NEW DELHI

Nehru
va céder la place

Le 1er janvier prochain, Jawaharlal Nehru, premier ministre, ministre des Affaires étrangères et ministre de la Défense de l'Inde, quittera la présidence du Parti du Congrès pour laisser la place aux jeunes. Le nouveau président du plus grand parti de l'Inde sera Uchrangrai Navalshanker Dhebar, âgé de 49 ans, premier ministre de l'Etat de Shaurashtra (4 millions d'habitants) et disciple de Gandhi. Dhebar se nourrit de galettes de maïs et de petit-lait ; il vit dans le plus grand dénuement, Dhebar a été choisi par Nehru pour donner une nouvelle impulsion et une orientation plus sociale au Parti du Congrès en perte de vitesse.

ROME

Bonn au secours
de l'Italie

L'Allemagne va promettre à l'Italie son plein appui pour un plan relatif à l'expansion de l'économie italienne. L'Allemagne fournira des machines et des matières premières — charbon, acier —, elle passera des commandes d'armements aux industries italiennes, réduira ses tarifs douaniers en faveur des produits de la péninsule et acceptera l'émigration en Allemagne d'ouvriers italiens. Avantages pour les Italiens : allègement sensible de la situation économique de l'Italie. Avantages pour les Allemands : montée en flèche du prestige économique et politique de l'Allemagne dans le Sud européen.

NUREMBERG

Pas de liberté pour les
réfugiés

L'Allemagne Occidentale ferme ses portes aux réfugiés venant de l'Est. Tous ceux qui, de manière nécessairement illégale, passent encore la frontière pour fuir le régime communiste, sont appréhendés et internés près de Nuremberg dans un champ entouré de barbelés et surveillé par des gardes. Même les Allemands de l'Est qui, il y a 18 mois encore, passaient à l'Ouest à raison de mille par jour, restent parqués dans le camp de Nuremberg sans espoir de libération. Motif : la République de Bonn se juge incapable d'héberger les immigrants illégaux politiquement suspects. Les réfugiés de l'Est ne peuvent en effet émigrer plus loin : le Brésil et les Etats-Unis viennent de se joindre aux pays qui refusent de recevoir les apatrides. Résultat : l'émigration clandestine de l'Est a presque cessé ; des réfugiés qui, espérant trouver la liberté, se voient menacés de détention à perpétuité, traversent de nouveau en sens inverse le rideau de fer.

DIGNE



Gaston Dominici

Coups de théâtre
en vue ?

On ne sait encore si les révélations de Gaston Dominici aux enquêteurs parisiens permettront de voir plus clair dans la terrible affaire de Lurs. A en croire certains témoignages paraissant sérieux, recueillis sur place par les envoyés spéciaux de « L'Illustré », il serait du plus haut intérêt : a) de déterminer le montant des sommes déposées en banque par les principaux intéressés, les Dominici en tête ; b) de déterminer la date de ces dépôts, et leur provenance ; c) d'établir le rôle de certain « maquis » régional dans l'immédiat après-guerre ; d) de fixer avec certitude le point suivant : qui se trouvait à la « Grand-Terre » le soir du drame, le 5 août 1952 ? La réponse à ces diverses questions permettrait, estime-t-on en général, de placer l'affaire Drummond sous son véritable jour.

PÉKIN

Moscou interdit !

L'ancien premier ministre du Siam, Nao Pridi Phanomyong, actuellement chef du mouvement procommuniste thaïlandais placé sous la protection des autorités chinoises, a été invité par Molotov à se rendre à Moscou. Mao Tsé-toung, méfiant, a demandé à Pridi de refuser l'invitation russe.

SAN JOSÉ

La guerre n'aura pas
lieu

Washington a empêché en dernière minute une nouvelle « guerre du Guatemala » : les exilés et mercenaires, massés au Nicaragua, s'apprêtaient à envahir le Costa Rica, sous la conduite de « Tachito » Somoza, fils du président nicaraguayen. « Tachito » avait déjà organisé l'invasion du Guatemala en juin dernier ; il passe pour l'agent d'exécution de la « United Fruit » qui s'était sentie lésée par les expropriations de 100 000 hectares au Guatemala, et par la taxe de 42 % dont le Costa Rica vient de frapper ses bénéfices d'exportation. Massés à la frontière costaricaine, les conjurés avaient déjà ouvert des escarmouches d'avant-garde lorsque le Département d'Etat à Washington décida d'intervenir. Raison de cette intervention : l'opinion latino-américaine aurait mal supporté un nouveau « coup du Guatemala ». Les syndicats nord-américains AFL et CIO menaçaient, en outre, d'organiser des piquets permanents devant les consulats nicaraguayens aux Etats-Unis si le Costa Rica était attaqué.

SARREBRUCK

Un commissaire
anglais en Sarre

Lorsque le chancelier Adenauer, à l'ouverture du débat en première lecture sur les accords de Paris, a annoncé de nouveaux pourparlers avec M. Mendès-France à propos du problème sarrois, le Quai d'Orsay a immédiatement fait savoir qu'il n'en était pas question. A Londres, on s'est empressé d'accepter. Cette attitude indiquerait que les Anglais s'intéresseraient de plus en plus à la Sarre. Le gouvernement anglais aurait fait savoir à M. H. Blankenhorn, très confidentiellement, que la Grande-Bretagne serait disposée à envoyer un commissaire à Sarrebruck, lorsque l'accord aura été ratifié par les parlements intéressés. On nomme même un candidat probable : sir William Strang, ancien secrétaire d'Etat au Foreign Office.

VIENNE

Les deux Europe

Branle-bas en Europe Orientale : pour neutraliser dès avant leur mise sur pied les *Streitkräfte* de l'Ouest allemand, les armées européennes de l'Est commencent à s'aligner selon un dispositif nouveau. Le poids de leurs forces ne sera plus dirigé contre la Yougoslavie, mais contre l'Allemagne. Deux groupes d'armées, ayant chacun son haut commandement unifié, sont en voie de création : le groupe des armées du centre comprendra les

forces allemandes de l'Est, polonaises, tchécoslovaques ; il doit pouvoir accomplir des missions offensives. Le groupe des armées du sud, d'autre part, n'aura qu'un caractère purement défensif ; il comprendra les forces hongroises, roumaines, bulgares et albanaises. Cette réorganisation du dispositif militaire oriental a été décidée à la récente Conférence de Moscou des pays communistes.

LONDRES

Sir Anthony va nu-tête

Surprise au Foreign Office : pourquoi une grande maison de chapellerie américaine a-t-elle nommé pour 1954 sir Anthony Eden « l'homme le plus élégamment couvert du monde ? » Depuis 1951,

en effet, sir Anthony a renoncé à porter un chapeau aux occasions officielles. Motif : le secrétaire au Foreign Office perdait en moyenne deux chapeaux par mois.



Assis face à ses juges, à la Cour d'Assises du Seeland, l'inculpé Paul Hoffmann, à demi caché par la tête d'un gendarme. Derrière lui, debout, son avocat Me Lafranchi, de Berne. (Photos Y. Debraine)

LES COMPTES D'HOFFMANN A LA COUR D'ASSISES

Paul Hoffmann est-il un génial inventeur ou un mystificateur génial?

C'est devant ce dilemme que le jury de la Cour d'Assises du Seeland s'est trouvé. Il s'agit, en effet, pour le tribunal de décider si Paul Hoffmann, à la disposition duquel des millions ont été mis depuis des années par de gros industriels et autres gens d'argent, est un génie méconnu ou un génial mystificateur. Sa découverte sensationnelle de l'adaptation à notre époque agitée du «perpetuum mobile» appliqué en électricité, n'est-elle que du vent? Est-elle au contraire une invention révolutionnaire encore mal mise au point, mais dont la perfection est destinée à bouleverser l'économie mondiale?

L'aristocratie paie...

Barons et ducs, l'aristocratie ne cessa de mettre des fonds à la disposition d'Hoffmann. Dans quel espoir insensé? Jusqu'au frère du chancelier d'Etat Bethmann-Hollweg qui investit dans cette affaire, au cours des années 1928-1929, plus de 250 000 marks-or (aujourd'hui trois millions de francs-or). Goering aussi bien que Todt prêtèrent l'oreille aux promesses mirifiques de l'inventeur qui assurait pouvoir placer sur une base absolument nouvelle la puissance économique du Reich millénaire. Comment peut-il donc se faire qu'un homme de cette trempe, sur lequel Arthur Koestler s'est enthousiasmé, qui avait ses entrées auprès des «grands» de ce monde, qu'ils soient princes tout court ou princes de la finance, échoue devant un simple tribunal bernois?

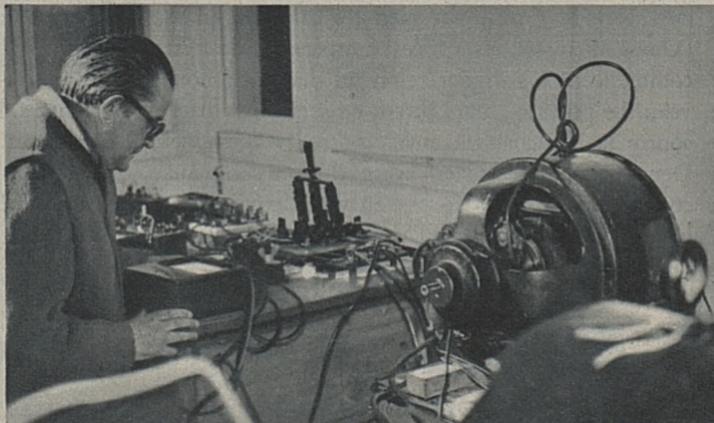
Hoffmann n'est qu'un «fieffé menteur»...

Ces mots constituent le fond de la plainte que M. E. Z., ancien fabricant de fromages à pâte molle, déposa au début de 1951 devant le président du Tribunal de district de Laupen, contre l'ingénieur P. Hoffmann, né à Berlin en 1893. Comme preuves à l'appui, un volumineux

dossier réunissant des pièces allemandes, autrichiennes, hongroises, tchèques et suisses. Plus encore: E. Z. rendait Hoffmann responsable indirectement du suicide de cinq prêteurs ruinés. L'enquête fut longue et difficile. Toujours de nouvelles personnalités du monde de la finance, des avocats, des industriels intervenaient en faveur de l'inculpé. Les gens de confiance d'Hoffmann, qui l'avaient aidé à quitter l'Allemagne pour s'établir à Neuenegg, dans des laboratoires officiellement reconnus où il poursuivait ses recherches, écrivaient de belles lettres plaidant pour lui. Tous mettaient l'accent sur l'extraordinaire découverte destinée à bouleverser l'économie mondiale. Les enquêteurs cherchèrent en vain à se documenter sur les antécédents de cet extraordinaire inventeur dont, à l'en croire, le «perpetuum mobile» menaçait dans soixante Etats d'anéantir la théorie électromagnétique de Maxwell.

Victime des ignorants

Enfin, les registres des prisons allemandes livrèrent un secret: en



Paul Hoffmann dans son laboratoire de Neuenegg, près de Berne, qui fut longtemps un lieu de pèlerinage pour de nombreux financiers alléchés par les promesses sensationnelles de l'inventeur. La machine de l'expérimentateur ne se distingue guère, à première vue, de l'appareillage électrique classique. Les différences essentielles sont un mystère dont il a seul la clé. (Photo Walter Studer)



Paul Hoffmann apporte à l'audience une grosse serviette bourrée de documents dont il entend se servir pour sa défense.

1935, Hoffmann avait été condamné à un an de prison pour abus de confiance et contravention à la loi concernant le détournement de courant électrique. En 1942, des délits du même ordre lui avaient rapporté sept ans de pénitencier et dix ans de privation de ses droits civiques. Alors, la bouteille à encre sembla moins noire. Le 20 août 1952, le professeur E. Dünner donnait un rapport circonstancié sur la «machine à courant continu, système Hoffmann». Il en arrivait à la conclusion que l'invention sensationnelle n'était en réalité que dans le cerveau de son inventeur et, en fait, une machine un peu inférieure en rendement à toutes les autres. Il tombait ainsi d'accord avec le professeur Kloss, ingénieur, qui avait découvert la chose en 1942 déjà. Malgré tout, P. Hoffmann ne s'avoua pas battu. Il ne serait que la victime d'un monde ignorant. P. W. B.



Jacques Deschamps, 29 ans, offre sa jeunesse.

Le descendant du chirurgien de Napoléon I^{er} va soigner les Noirs du Cameroun

Cette extraordinaire histoire commença en 1950. Jacques Deschamps avait 25 ans et, comme beaucoup de jeunes rongés par le mal du siècle, voulut rompre avec une civilisation qui ne répondait pas aux aspirations de son cœur. Sur le chemin de la solitude, il rencontra le Sahara. Ce désert, il le traversa à pied, d'oasis en oasis. Arrivé au Cameroun, il découvrit que les tourments du sable et de la soif n'étaient rien auprès de la misère des Noirs rongés par la famine et la maladie. Il partagea leur sort, se nourrissant de lézards et de sauterelles. Rentré à Lyon, une pensée le tourmentait: «Il faut que j'y retourne. On ne peut abandonner ainsi des hommes, des femmes, des enfants... Sans médicaments, on ne peut rien.» Tout ce qu'il connaissait en fait de médecine, c'étaient les bistouris de son ancêtre, le chirurgien Deschamps, qui suivait Napoléon I^{er} sur les champs de bataille. C'est pour mener le bon combat que Jacques se fit infirmier. Son exemple fut suivi par son ami Louis Comte, 21 ans, qui abandonna ses études de chimiste pour la médecine. Et bientôt, deux autres Lyonnais se joignirent à eux, André Ranchet, 31 ans, et Jean Benoist, 26 ans, tous deux médecins. En remuant ciel et terre, les musquetaires du désert purent réunir deux tonnes de médicaments, don des laboratoires français. La chance leur sourit; un télégramme officiel: deux ministres avaient décidé de faciliter leur départ. Un avion militaire prendra à son bord leur matériel, et les conduira en Afrique noire. Les quatre jeunes gens sont prêts. Dans quelques jours, ils quitteront le continent... Leur tente, ils la dresseront dans le désert. Ce sera, au cœur du continent noir, un hôpital étrange et fragile. Albert Schweitzer lui-même n'avait-il pas commencé de la sorte? A. V.



Jacques Deschamps et Louis Comte emportent en Afrique deux tonnes de médicaments. Deschamps n'a pas voulu revenir les mains vides parmi les Noirs. (Photos François Martin, Genève)

POUR CEUX DU VOYAGE TOUS LES CHEMINS DU CIRQUE MENAIENT A LYON

«Nos cirques font les morts», nous ont dit, avec leur sourire éternellement maquillé, les gens du voyage. Mais ils nous ont délégué néanmoins à Lyon, pour quinze jours. Nous venons de partout, de nulle part, et d'ailleurs. C'est dans le décor le plus inattendu et le plus singulier qu'ils se présentent, celui du Palais de la Mécanique. Dans des conditions qui tiennent de la gageure, un nouveau cirque est né, pour quinze jours, agglomérat de plusieurs cirques. Autour des fauves qui grognent et bondissent sous l'insulte du fouet, avec pour toile de fond le blanc visage torturé du clown de service, une tendresse nouvelle lie un peu plus les éternels errants, que leur contrat a envoyés dans un palais de belle-au-bois-dormant, sur les bords du Rhône. «Un chapiteau de pierre, cela nous change de la tente, cela nous déconcerte un peu, quand nous rentrons nous coucher, de gravir un escalier et d'ouvrir une porte et de nous trouver dans une chambre. Mais le hasard envoie les Russes à l'hôtel d'Angleterre et les Anglais à l'hôtel de Russie... La véritable Internationale, n'est-ce pas nous qui la formons?» Le plus heureux de tous, le plus singulièrement favorisé, c'est Gilbert Houcke, ce dompteur suédois dont la mère fut Lyonnaise. La ville ne l'a pas intéressé. Il loge sur la piste, dans sa roulotte. «Il faut que je reste avec mes enfants.» Ses enfants? Les six tigres qui ne le quittent jamais. Il y avait aussi, au festival international du cirque, beaucoup de cinéma. Ou, plutôt, de réminiscences. Les Sisters Rogge, nous les avions vues dans le film de Cecil B. de Mille, *Sous le plus grand Chapiteau du monde*, marchant sur des boules avec la légèreté des astres, jonglant avec l'anneau de la planète Saturne. Ainsi, venus de Pékin, d'Espagne, d'Allemagne, des Etats-Unis, de Moscou, prêts par leurs cirques pour s'intégrer dans un programme qui ne les avait jamais réunis auparavant, ceux du voyage ont démontré qu'ils ne venaient, en fait, que d'un pays unique: celui de partout et de nulle part.



Arrivé à bord du navire-école yougoslave *Galeb*, le maréchal Tito vient de débarquer sur le sol indien à Bombay. Il passe en revue un détachement d'honneur de fusiliers marins, tandis qu'une escadrille de *Liberators* de l'Indian Air Force survole la monumentale « Porte de l'Inde ».

Tito dans les fameuses grottes d'Elephanta, photographié sous la gigantesque *Trimurti* aux trois visages datant de plus de 1500 ans.

L'Inde sourit au maréchal Tito

(De notre envoyé spécial Guido Tonella)

New-Delhi, décembre.

Que le peuple de l'Inde, ainsi que tous les peuples de l'Orient, ait un sentiment très développé de l'hospitalité, c'est une chose connue. Les manifestations auxquelles nous avons assisté à Bombay et à New-Delhi, à l'occasion de la visite du maréchal Tito, ont toutefois été marquées par un caractère chaleureux dépassant de beaucoup les simples lois de la courtoisie.

Dans les milieux politiques de Delhi, on souligne que cet enthousiasme se justifie à un double titre : 1. le maréchal Tito est le premier chef d'Etat européen en visite officielle à Delhi depuis l'émancipation de l'Inde ; 2. le gouvernement de Belgrade comme celui de Delhi occupent, dans la politique internationale, la même position intermédiaire.

Des bruits assez fantaisistes avaient précédé le voyage de Tito : on prétendait que le but de cette visite était la création d'une *troisième force mondiale*.

Quoi qu'il en soit, Tito a réussi d'emblée à gagner la sympathie des gens d'ici. Il a imaginé son voyage en Inde presque en termes touristiques, avec un séjour assez long pour pouvoir visiter minutieusement les localités les plus célèbres. Dès son débarquement à Bombay, il s'est rendu à Elephanta, aux fameuses grottes aux parois sculptées. Faisant, avant de chasser le tigre, une part équitable aux multiples aspects religieux de ce pays si profondément mystique, il s'est intéressé — lui, qui est notoirement athée — à certaines manifestations du bouddhisme : il a tenu, en particulier, à visiter une *stupa*, tombeau bouddhique.

On a appris que son livre de chevet, pendant deux semaines de navigation du navire-école yougoslave *Galeb* de la côte de la Dalmatie jusqu'à Bombay, avait été « *La vie du Mahatma Gandhi* », écrite par Romain Rolland.



Le nain noir Marcel Coulu revêt son plus beau costume : une peau d'ours. (Photos François Martin, Genève)



Trois des nains allemands du cirque Althoff qui font oublier, sur les rives du Rhône, les silhouettes aryennes du passé.

◀ Gilbert Houcke simule un combat avec un des ses tigres.

La semaine prochaine :

Notre prochain numéro contiendra un grand reportage en couleurs sur le nouveau Conseil fédéral et une interview du magistrat-vigneron vaudois, Paul Chaudet. — C'est également dans ce numéro que se terminera notre documentaire à suites sur Aristote Onassis, l'abondance de nos actualités nous ayant empêché de publier ce dernier chapitre dans le présent numéro.

APRÈS LES TEMPÊTES MEURTRIÈRES DE DÉCEMBRE

LE PLUS TRISTE NOËL BRETON

Noël 1954 aura été le plus triste Noël vécu par Concarneau depuis un quart de siècle. Sur le petit port de pêche breton s'est abattu, en ce mois de décembre, l'épreuve la plus dramatique de son histoire.

Chaque hiver, on le sait bien, la mer châtie quelques-uns de ces hommes qui, obstinément, par tous les temps, vont lui arracher leur gagne-pain. Et chaque hiver, il faut graver d'autres noms au cimetière, sur la dalle des « péris en mer ».

Jamais, cependant, l'épreuve n'avait été aussi cruelle. Sept bateaux sont partis qui ne rentreront plus. Au-dessus de la porte d'entrée de 64 maisons, des mains pieuses ont accroché en signe de deuil un morceau de crêpe noir, parce que dans 64 familles, on pleure un père, un fils ou un époux. Soixante-quatre morts en quelques jours, c'est plus qu'on en avait compté depuis dix ans.

L'ampleur même du drame empêcha momentanément de croire au pire. On savait que depuis quelques jours, les radios de plusieurs bateaux s'étaient tués, mais une voix qui se tait, ce n'est pas toujours la mort.

Tout au bout de la presqu'île bretonne, la station du Conquet lançait ses appels : « *Pierre-Nelly*, m'entendez-vous ?... *Alain-Yvon*, donnez de vos nouvelles. »

Mais *Pierre-Nelly* ne répondait pas. *Alain-Yvon* non plus. Même silence lorsqu'on appelait le *Berceau de Moïse*, la *Perle d'Armor*, la *Tendre Berceuse*, le *Tourville*, le *Lilas blanc*, tous de Concarneau ou de Douarnenez.

Le *Pierre-Nelly* était le plus beau bateau de cette petite flottille, le plus robuste et le plus récent. Le 10 octobre dernier, quand le recteur l'avait baptisé avant son premier voyage, les pêcheurs l'avaient admiré avec un peu d'envie, un peu de fierté chauvine aussi. « Celui-là, on peut être sûr qu'il tiendra le coup. C'est du solide. »

Mais la mer s'était déchaînée. Elle commença par envelopper de brume tous les bâtiments qui pêchaient sur les bancs de la Grande-Sole. Puis, le vent se mit à hurler. La tempête allait faire rage. Des vagues monstrueuses accoururent du bout de l'Océan. Les hommes, surpris par cet assaut, ramassèrent promptement leurs filets et se préparèrent à résister. Au large, le transatlantique *Queen Mary* lui-même vécut de mauvais moments.

Un jour, deux jours, trois jours passèrent. Chaque fois que l'administrateur maritime, M. Boerzernec,



Jour après jour, ils ont attendu leur fils au port de Concarneau. Il ne reviendra plus. Désormais, l'Océan sera à leurs yeux l'image du cimetière.

décrochait son téléphone pour appeler Radio-Conquet, la même voix morne lui répondait :

— Non, *Perle d'Armor* ne répond pas.

— Et l'*Alain-Yvon*.

— L'*Alain-Yvon* non plus.

Les autres, pas davantage. L'angoisse succédait à l'inquiétude. Tous les canots de sauvetage du littoral avaient pris la mer. Tant qu'on n'a pas retrouvé une épave, tant que l'Océan n'a pas rendu le corps d'une de ses victimes, un frêle espoir subsiste. La marine nationale prêta son concours aux recherches. Les appareils de l'aéronavale décollèrent dans le crachin pour explorer l'Océan. Au bout de douze jours, il fallut admettre l'affreuse réalité.

Alors, l'administrateur revêtit son uniforme et coiffa sa casquette galonnée. Pâle comme la mort dont il était le messager, il s'en fut de foyer en foyer annoncer que tout espoir

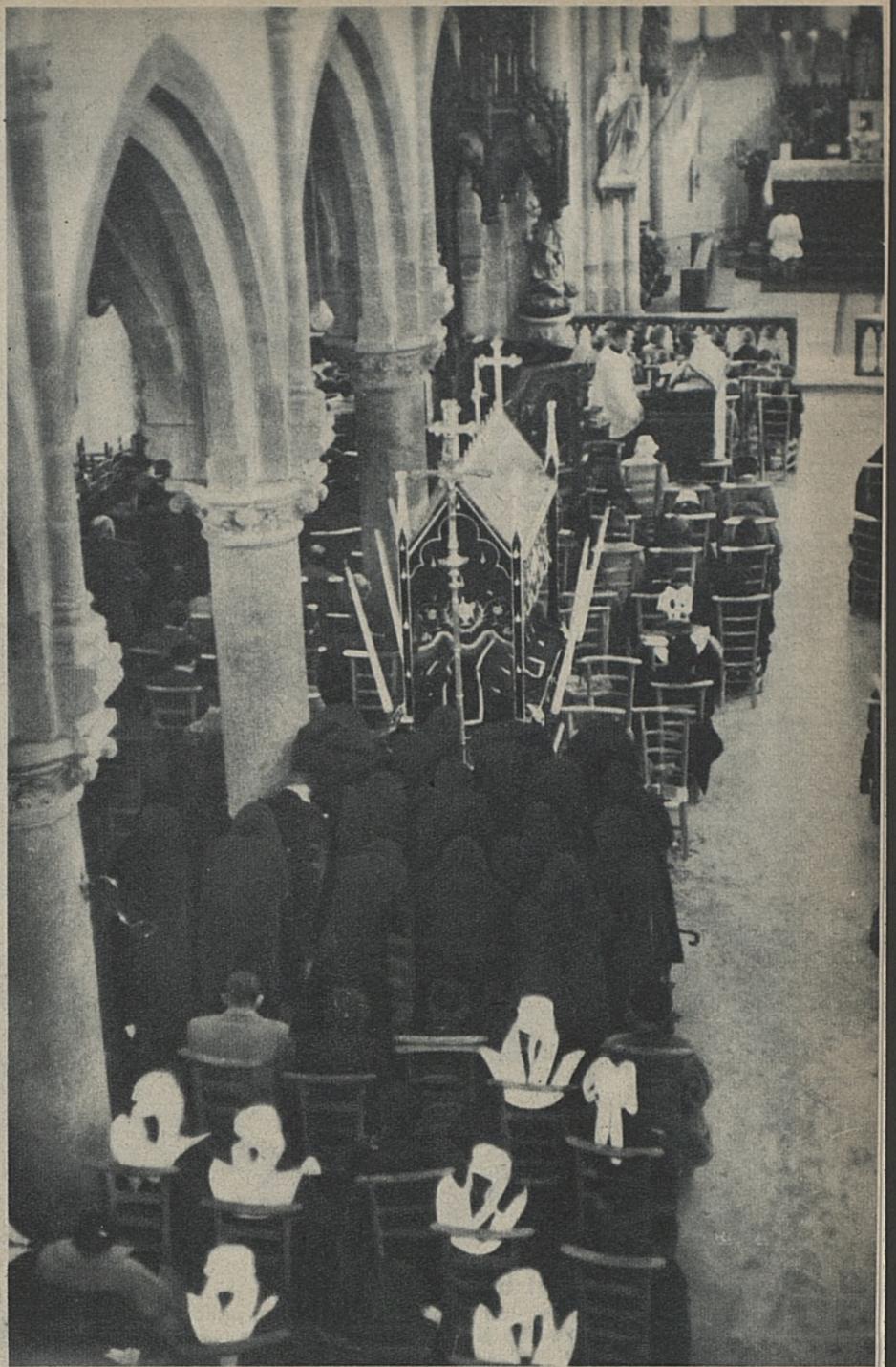
de revoir les absents était vain désormais. Quand il rentra de sa terrible mission, le glas de l'église annonça la nouvelle au reste du pays. Dans les bistros du port, les hommes se levèrent, bouleversés. Les femmes, dans la rue, se signaient. Spontanément, sans attendre d'y être invité par l'administrateur maritime, les patrons des barques de pêche alignées en face de l'Océan meurtrier mirent leur drapeau en berne.

Le lendemain, le visage dissimulé sous leurs voiles de deuil, les veuves et les orphelins rassemblés dans l'église entendaient l'Office des morts. Presque toutes les femmes du pays étaient là, elles aussi, pour exprimer leur sympathie aux affligés.

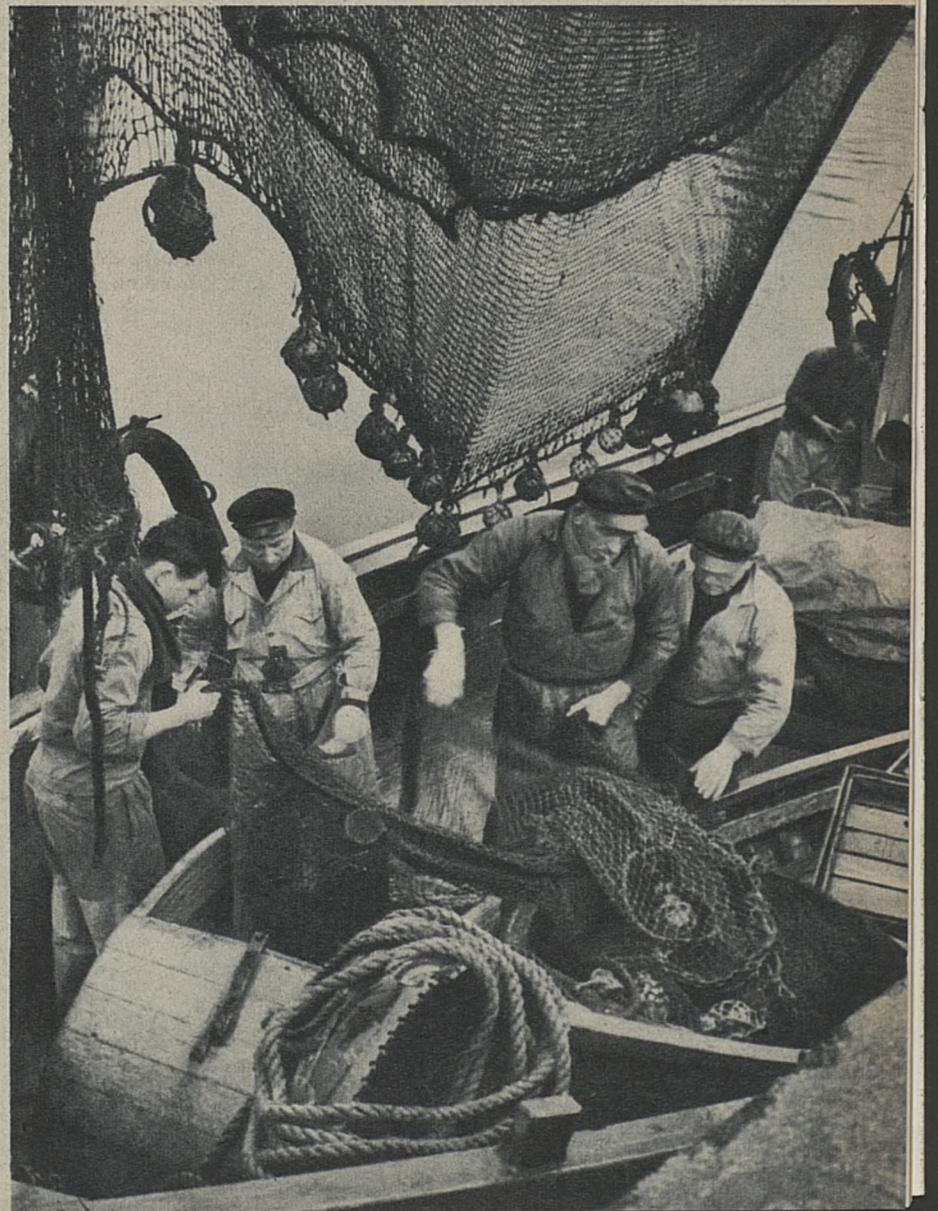
Les hommes, eux, se trouvaient au port. Rien, pas même la mort, ne pouvait les empêcher de se rendre au rendez-vous qu'ils avaient, ce jour-là comme chaque jour avec l'Océan.

Soixante-quatre pêcheurs ont péri dans la tempête. Cette vieille Bretonne sonne le glas. La mer lui a ravi trois hommes aimés. Autrefois, son père et son mari. Un de ses fils, aujourd'hui, n'est pas rentré. ▶

(Photos Dorka-Tops)



Dans la vieille église bretonne, les coiffes en deuil s'inclinent devant le catafalque, tandis que dans les ports du Morbihan et du Finistère, les marins se signent furtivement. En rangeant leurs filets (photo ci-dessous), ils préparent leur prochaine campagne. Leur destin continue de se jouer sur mer.



TROIS CONSEILLER

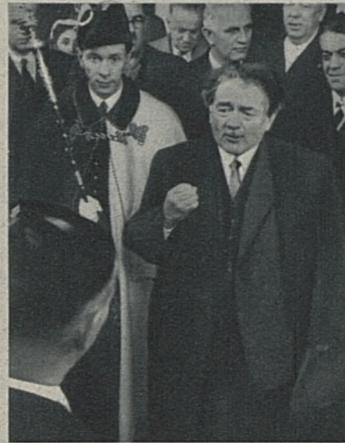


M. Hostenstein à St-Gall Le Dr Hostenstein, de retour dans son canton, a été solennellement et chaleureusement fêté par toute la population saint-galloise. Le nouveau conseiller fédéral est ici photographié à son domicile en compagnie de sa femme et de sa fille Brigitte (20 ans). (Photo ATP)

M. Lepori rentre au Tessin Le reporter a saisi cette touchante image du conseiller fédéral Giuseppe Lepori avec son fils cadet Claudio entre deux gares tessinoises dans le train spécial qui ramène de Berne le nouvel élu. Ce retour triomphal sur terre tessinoise est ponctué à chaque station par de frénétiques ovations. La fatigue se lit sur ces deux visages, mais aussi, et surtout, la fierté et l'émotion bien compréhensibles. (Photo Comet)



LA ROMANDIE ACCLAME LE VAUDOIS PAUL CHAUDET



A Fribourg, première halte en terre romande du train spécial venant de Berne, le nouveau conseiller fédéral Paul Chaudet est accueilli et félicité par M. Maxime Quartenoud, président du Conseil d'Etat fribourgeois.



Devant l'accueil triomphal fait à son mari par le canton de Vaud, Mme Chaudet ne peut contenir quelques larmes émues. D'autant plus qu'elle est partout associée aux hommages rendus au nouveau conseiller fédéral.



A la gare de Lausanne, M. Paul Chaudet, à sa descente du train spécial, passe en revue un détachement d'honneur de gendarmes vaudois en grande tenue.



Devant la gare de Lausanne, une voiture découverte va emporter M. et Mme Chaudet, acclamés par la foule, vers la grande salle de Beaulieu où se déroulera la cérémonie officielle.



A Beaulieu, le président de la Confédération, M. Rodolphe Rubattel, écoute les impressions de son successeur au Conseil fédéral.

NOUVEAUX ERS FÉDÉRAUX

« Ich schwöre es »... « Je le jure »... « Lo giuro »...
Après leur élection, les trois nouveaux conseillers
fédéraux prêtent serment, chacun dans sa langue
nationale, devant l'Assemblée fédérale. Le len-
demain, les trois élus, M. Thomas Holenstein
(Saint-Gall), M. Paul Chaudet (Vaud) et M. Giu-
seppe Lepori (Tessin) — de gauche à droite sur
la photo ci-contre — allaient recevoir l'hommage
de leurs cantons respectifs. (Photo Comet) ▶



A son arrivée à Puidoux-Chexbres, au-dessus du vignoble de Lavaux, M. P. Chaudet, vigneron, se retrouve parmi les siens. Les démonstrations affectueuses qui l'y accueillent compteront, pour le nouveau conseiller fédéral, parmi les minutes les plus émouvantes de sa carrière (Photos Yves Debraine)

Sous réserve de modifications de dernière heure

LE CINÉMA

ALI BABA ET LES QUARANTE VOLEURS

Jacques Becker est allé tourner ce film dans le Sud marocain. A Taroudant, enfermée entre ses remparts de pisé rouge, au sein d'une palmeraie voisine, dans le lit desséché d'un oued, pendant quarante jours, les quarante voleurs, quatre mille figurants et Fernandel ont vécu les aventures du conte oriental auquel Becker, un des plus fins cinéastes français de l'heure, conserve son attrait en lui ajoutant un esprit bon



Ali Baba et les Quarante Voleurs a été tourné par Jacques Becker dans le Sud marocain. Fernandel et S. Gamal (ci-dessus), H. Vilbert, D. Borsche en sont les interprètes.

LES EXPOSITIONS

L'œuvre gravé de Picasso à Genève. Le Musée Rath abrite présentement une sélection de quelque 500 gravures, lithographies et livres illustrés portant la signature de Picasso. C'est là le plus grand ensemble de l'œuvre gravé de ce célèbre artiste qui ait été présenté à ce jour. C'est dire que cette exposition, qui comprend notamment la fameuse série des Picasso d'Ambroise Vollard, montre de façon très caractéristique l'évolution du peintre au cours de sa longue carrière. (Jusqu'au 30 janvier.)

Musique et peinture. Certains peintres ressentent intensément l'influence de la musique. Tel est le cas du Français P. H. Dumas qui expose à la Galerie Chédel, à Genève, des peintures inspirées par les œuvres d'Albeniz et de Debussy. (Jusqu'à fin décembre.)

Guilde de la Gravure. On peut admirer actuellement à la Galerie Bridel et Nane Cailler et à la Galerie du Capitole, à Lausanne, sous les auspices de la Guilde de la Gravure, une abondante sélection de gravures des maîtres de l'heure, Suisses et Français, ainsi que de plaisants bois sculptés de Noll, des céramiques de Picasso, Léger, Brice et H. Plisson. C'est ce dernier qui est le plus richement représenté. Son goût affiné de Parisien, servi par une culture qui ne dédaigne pas l'étude de l'histoire, confère à ses œuvres un style d'une grâce toute française: chevaux échevelés, calèches, cavaliers à fleurs de lis, couples de diverses époques, chasseurs, amoureux... Il y a aussi un jeu d'échecs, entièrement en céramique,

enfants. Le spectacle tient, disent les critiques, du film à grande mise en scène dans le style Cecil B. de Mille et de la fantaisie colorée, au propre et au figuré puisqu'il est en couleurs. S. Gamal, vedette égyptienne, H. Vilbert, D. Borsche entourent un Fernandel-Ali généreux et naïf.

PAPA, MAMAN, LA BONNE ET MOI

Ce film a été réalisé par J.-P. Le Chanois sur un scénario de P. Véry, M. Aymé et Le Chanois. Il est superflu de préciser que Robert Lamoureux en est le héros. Tous les films de Lamoureux n'ont pas été de très grands films, mais celui-ci est le meilleur, et de beaucoup. Le fantaisiste s'y montre véritable acteur, et l'acteur, d'un geste, d'une expression ou d'un mot bien placé, fait vivre le héros quasi légendaire des sketches que la radio, le disque et le music-hall ont popularisés. Papa est interprété par Ledoux, maman par Gaby Morlay; Nicole Courcel, étudiante, sert de bonne à tout faire et à bien plaisir à ces gens délicieux et Robert Lamoureux est un jeune avocat qui, entre un déménagement d'armoires et ses démêlés avec la platurieuse bouchère, attend sa première cause. C'est de Funès qui dirige l'opération armoire, tout un programme!

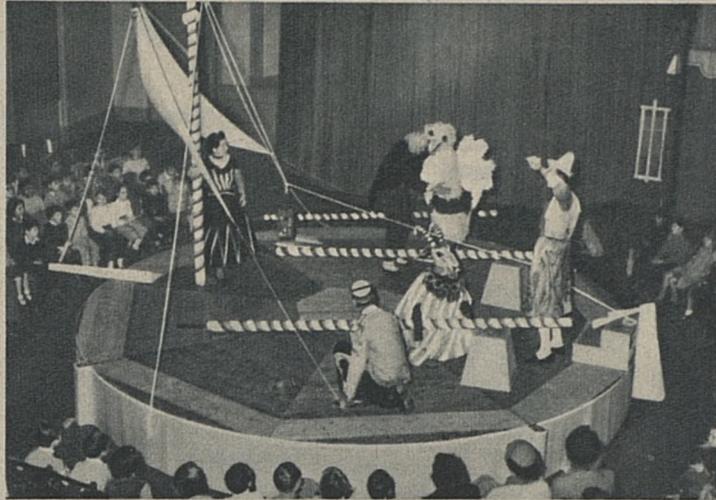
LES SPECTACLES

« La Cuisine des Anges » au Casino-Théâtre de Genève

Le lendemain de la générale de la Cuisine des Anges, à Paris, Max Favelli, critique à « Paris-Presse » écrivait: « ... Ne cherchez pas où l'on joue la comédie la plus fine, la plus ingénieuse et la plus gaie de la saison. Ne cherchez pas et rendez-vous tout droit au Théâtre du Vieux-Colombier. Je n'ai guère, de coutume, le goût de donner des conseils. Mais, cette fois, je n'hésite pas: Allez voir La Cuisine des Anges... » Nous n'hésitons pas non plus à donner le même conseil au public de Genève et des environs au sujet du Casino-Théâtre qui, par privilège spécial, donnera, dès le mercredi 29 décembre cette amusante comédie d'Albert Husson, qu'une tournée n'avait, dernièrement, jouée que trois fois à Genève. Il va sans dire que toute la sympathique et talentueuse troupe de « la maison » sera de la distribution: Henri Lauriac, Yvon Cazaneuve et Jo Johnny incarneront les trois bagnards; Rimert, comme de bien entendu, aura un rôle à sa mesure, qui est grande, et sera entouré de Rirrette Marnay, Jane Freymond, Madeleine Fradel et Gita Dorian. Alexandre Blanc et Michel Viala seront aussi de la fête, dans cette curieuse cuisine, dont Louis Molina a brossé un décor débordant d'exotisme et de pittoresque, et dont Claude Fradel animera la mise en scène.

A la Compagnie des Quatre Jedis

On se souvient sans doute de deux spectacles pour enfants qui furent créés à Genève ces dernières années par cette troupe: Jean Papier et Zig Zag Zong. Dans le même esprit, les Quatre Jedis présentent cet hiver Smeraldina, l'autruche d'Argentine. Il s'agit, comme précédemment, de faire du théâtre destiné uniquement aux enfants, en tenant compte de leur conception propre de l'aventure et du merveilleux. Le problème n'est pas simple... Robert Privat, l'animateur de la compagnie, considère que la participation des enfants à une pièce de théâtre qui leur est destinée doit être envisagée non pas au stade final de l'interprétation, pour éviter tout cabotinage enfantin, mais au stade de la création. Cette participation consiste à leur soumettre des idées de personnages, de récits ou de costumes en leur demandant d'y apporter les remarques que leur suggère la vision du monde à leur âge. Privat, qui connaît bien les enfants, sait par ailleurs ce que peut apporter à des idées enfantines la maturité technique des adultes. Le nouveau spectacle se joue sur une scène circulaire, ce qui est, sauf erreur, la première tentative suisse de théâtre en rond. Privat vise par ce moyen à la participation du public à



Le navire vogue vers l'Argentine avec l'autruche, la chèvre savante, le docteur, l'homme de la lune et l'écuyère. La scène circulaire permet au public, groupé tout autour, de mieux participer à l'action. (Photo G. Tanner, Genève)

l'action, au contact qui convient si bien à ce genre de spectacle et accentue son caractère de jeu auquel on veut convier les enfants. Mais ne pouvant recourir au décor vertical ou horizontal, il importait de définir une série de milieux totalement différents les uns des autres: les animaux et leurs comparses s'ébattant tout d'abord dans un cirque, puis s'embarquant sur l'océan, sautant dans un canot de sauvetage, échouant sur une île à cocotiers, s'envolant sur la lune ou en redescendant. On reste confondu devant l'ingéniosité du décor et du mécanisme qui l'anime, devant le goût aussi de celui qui les a dessinés: d'un podium surélevé surgissent quatre mâts figurant tour à tour ceux du cirque, puis ceux d'un navire, des palmiers dans le vent, les hélices d'un extraordinaire machine volante. Il a fallu, pour mettre au point un tel système et atteindre à la puissance de suggestion désirée, pour confectionner les costumes, équiper le matériel électrique et réunir une troupe stable, des trésors de bonne volonté et d'esprit d'invention. Trésors d'autant plus précieux que tous les « quatre jedistes » peignent, cousent, scient, jouent, manipulent les appareils du son et de la lumière en mangeant de la poussière sous le podium en dehors de leurs heures de travail et sans appui financier aucun. Cette initiative généreuse et si sympathique par l'état d'esprit qui l'anime mérite de trouver un écho dans le pays et même au-delà, car Privat et ses collaborateurs baladeront leur spectacle en Suisse romande et dans une partie de la France.

A. Tanner.

« Sixième Etage » à Genève

Pour les fêtes de fin d'année, la Comédie fera une reprise de Sixième Etage. On n'a plus joué à Genève, de-

puis 1939, la célèbre pièce d'Alfred Gehri, et il est hors de doute qu'un nombreux public voudra voir et même revoir les neuf tableaux de cette chronique montmartroise. On connaît peu de pièces contemporaines qui aient eu le succès de Sixième Etage. Traduite en 22 langues, jouée dans près de trente pays de quatre continents, la comédie dramatique d'Alfred Gehri ne cesse, depuis 1937, de faire et refaire le tour du monde. Il n'y a guère de mois où elle ne soit reprise çà et là. Et la reprise de Genève coïncidera avec la 5000e représentation. L'intérêt de cette reprise genevoise sera d'autant plus grand qu'elle sera accompagnée au foyer de la Comédie d'une exposition d'affiches, programmes, photos de scène, manuscrits dactylographiés en provenance de la plupart des pays où la pièce a été jouée. L'exposition sera complétée par les éditions diverses de Sixième Etage et par le manuscrit original, propriété de la Bibliothèque nationale suisse qui a bien voulu le prêter pour la circonstance. (Du 23 décembre au 2 janvier au Théâtre de la Comédie.)



Notre compatriote Alf. Gehri, l'auteur de 66 Etage.

En achetant les timbres et les cartes

Pro Juventute

vous contribuerez à soutenir les œuvres en faveur de l'adolescence.

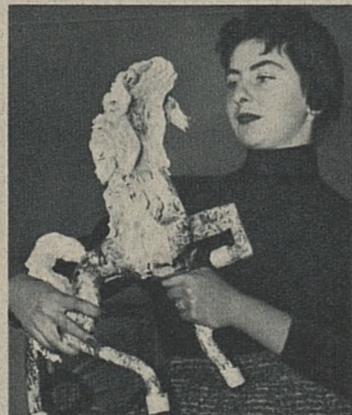
SERGE LIFAR ET LE BALLET CONTEMPORAIN

A l'occasion du 25e anniversaire de la mort de Diaghilev, Serge Lifar, maître de ballet et premier danseur-étoile du Théâtre national de l'Opéra de Paris, familier de Lausanne, où il vient périodiquement superviser une académie de danse, a fait récemment une conférence sur le Ballet contemporain. Il a choisi ce thème, d'une actualité brûlante, parce que vingt-cinq ans après la mort de Diaghilev, nous avons assisté cette année à la confrontation des plus grandes compagnies américaines et européennes de danse. En effet, le Ballet français vient de danser pour la première fois à Londres, tandis que le Sadler's Wells Ballet a paru à l'Opéra de Paris. De leur côté, le Ballet soviétique s'est déplacé en France et en Allemagne, et la troupe américaine de Martha Graham a effectué sa première tournée en Europe. Serge Lifar a rappelé l'essor pris par les principales troupes internationales, tout en mettant en lumière le style et le caractère de chacune d'elles. Il a parlé de l'évolution spirituelle et technique de la danse française dans ce temple de la chorégraphie qu'est l'Opéra de Paris. Il a analysé ensuite le caractère académique du ballet anglais, qui se nourrit de la tradition de Marius Petipa et de celle des « Ballets russes », suivant ainsi une voie pleine de promesses. Lifar a souligné également combien les Anglais ont bénéficié de la présence de la troupe française à Londres et la leçon qu'ils en ont tirée. Passant au ballet américain, Serge Lifar a cité les trois compagnies les plus représentatives: celle de Martha Graham, qui traite des sujets très philosophiques et dont la technique est basée sur l'apport d'Isadora Duncan, Mary Wigman et Jacques-Dalcroze; le Ballet Theater, troupe nationale qui mêle le classicisme aux tendances modernistes — très intéressantes — de Jérôme Robbins, Anthony Tudor et Agnès de Mille; enfin, le New York City Ballet qui, sous la direction de George Balanchine, marque un retour à l'académisme et produit les nouvelles ballerines américaines dont le style et l'esthétique corporelle ont beaucoup influencé la danse actuelle. Se tournant vers le ballet italien, berceau du nôtre, Lifar a relevé la disparition de toute tradition depuis la mort d'Enrico Cecchetti. De ce fait, le ballet italien passe par des

hauts et des bas et n'a pas encore retrouvé ses assises. Quant au ballet soviétique, qui vit en vase clos depuis tant d'années, Serge Lifar voit en lui « une grand-mère dans la napphaline » qui se nourrit encore de l'héritage de Petipa et ne possède aucune esthétique propre. Faisant le point de toutes ces tendances, Lifar conclut que le ballet d'aujourd'hui se fonde encore sur l'héritage de Serge de Diaghilev, qui alluma dans le monde entier des foyers nouveaux. Aussi est-ce bien à ce grand animateur que le ballet contemporain doit son essor et son épanouissement. L.



Serge Lifar et Nina Vyroubova dans Giselle. (Photo Serge Lido, Paris)



Mlle Nane Cailler, la jeune codirectrice de la Galerie lausannoise Bridel et Cailler, admire un cheval de Plisson.



Henri Plisson. — Ravissantes céramiques évoquant une époque révolue. (Photos P. Izard, Lausanne)

** Pour Les Fêtes*



BRYLCREEM

le cadeau parfait!

Importateur : BARBEZAT & CIE, FLEURIER/Neuchâtel

Entre Noël et Nouvel-An, ne manquez pas de visiter l'exposition d'ameublements complets de la maison PFISTER S.A.

Voici la meilleure occasion de visiter en toute tranquillité une de nos splendides expositions à Lausanne, Montchoisi 13, Genève, Servette 44, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall ou Bellinzona. Sans engagement de votre part, vous pouvez également visiter notre immense exposition permanente à la fabrique à Suhr près d'Aarau, comprenant plus de 600 chambres-modèles pour tous les goûts et pour toutes les bourses. En examinant nos modèles 1955,

vous serez enthousiasmés. Il s'agit de créations simplement insurpassables. Et n'oubliez pas que malgré une hausse constante de matière première, nos offres restent les plus avantageuses. Profitez de cette aubaine et rendez-nous visite. En cas d'empêchement, veuillez nous demander encore aujourd'hui, sans engagement aucun de votre part nos prospectus 1955, richement illustrés, en utilisant le bon de droite.

Veillez me faire parvenir gratuitement et sans engagement aucun de ma part vos prospectus en couleur, richement illustrés.

BON

Découper ce bon et l'envoyer à Pfister Ameublements SA à Lausanne, Montchoisi 13, ou à Genève, Servette 44, ou à Neuchâtel, Terreaux 7.

Nom :

Adresse :

Lieu :

(1616/307)

LE STIMULANT APERITIF AU VIN ET QUINQUINA



A mes amis

J'ai deux monopoles

ma stupidité proverbiale et mon incomparable laine mérinos. Quand on mélange celle-ci, avant de la filer, avec de longues fibres de coton, elle y gagne en résistance. Le

LANCOFIL

produit 100% naturel, absorbe la transpiration. Les bas, chaussettes et sous-vêtements de LANCOFIL offrent ainsi une protection idéale contre les refroidissements.

8

TRÜB & CO. S.A. USTER



Soyez à la page :

adoptez les dernières créations des



Patrons Ringier

en couleurs



Migraines: **Mélabon** le calmant bien toléré

Nous accordons des **PRÊTS**

Jusqu'à Fr. 5000.— à personnes ayant un revenu régulier. Pas de formalités compliquées.

Réponse rapide. Discretion complète assurée.

**BANQUE PROCREDIT
FRIBOURG**

5 docteurs approuvent ce moyen d'en finir avec l'abus des laxatifs

Si vous dépendez des laxatifs — voici comment vous en passer. Récemment, 5 docteurs spécialistes ont prouvé que vous pouvez couper la mauvaise habitude de prendre sans arrêt des laxatifs. 83 % des sujets étudiés l'ont fait. Vous aussi, vous le pouvez.

Voici le procédé : chaque jour buvez 8 verres d'eau (ou toute autre boisson) et fixez-vous une heure régulière pour aller à la selle. — 1^{re} semaine, prenez 2 Pilules Carters chaque soir, — 2^e semaine, une chaque soir, — 3^e semaine, une tous les deux soirs. Ensuite, plus rien, car les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE débloquent votre intestin et lui donnent la force de fonctionner régulièrement de lui-même, sans recours aux laxatifs. Lorsque les soucis, les excès de nourriture, le surmenage rendent votre intestin irrégulier, prenez temporairement des Pilules Carters qui vous remettent d'aplomb. Surmontez cette crise de constipation sans prendre l'habitude des laxatifs. Exigez les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE. Toutes Pharmacies : Fr. 2.35

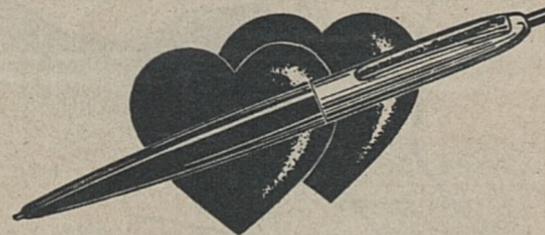
Brûlures d'ESTOMAC

soulagées en un instant

Brûlures, crampes, aigreurs, ballonnements : soulagez instantanément ces maux d'estomac en suçant au dessert, — comme des bonbons — 2 Pastilles Rennie : les douleurs cessent tout naturellement. Pharmacies et drogueries.

Pastilles RENNIE

PAPER-MATE



50 millions d'acheteurs satisfaits

FG 2



Voilà le cadeau que tout homme apprécie!

Cette merveilleuse petite machine de réputation mondiale donne aux lames de rasoirs de sûreté un tranchant parfait et les fait durer indéfiniment, donc, Confort et Epargne.

Prix: Fr. 15.60 et 18.70

Affiloirs pour rasoirs à mains, avec pierre et cuir. Fr. 7.80, 12.50 et 15.60

En vente dans toutes les maisons de la branche.



Prospectus gratuit par la Société Industrielle Allegro S. A. Emmenbrücke 21 (Lu)



Les amas exagérés de graisse sont non seulement gênants, désagréables et inesthétiques, mais ils peuvent également nuire à la santé. Chacun devrait par conséquent s'efforcer de maintenir son poids dans des limites raisonnables. Vous pouvez devenir

svelte

ou le rester, sans peine aucune grâce aux

Dragées amaigrissantes du Curé Kneipp

(Wocrisettes)

qui accélèrent les échanges de l'organisme et stimulent les fonctions intestinales. Prendre simplement 1-2 dragées par jour. 40 dragées Fr. 2.90, 100 dragées Fr. 5.90. En pharmacies et drogueries.

Ayez confiance au curé Kneipp et en ses remèdes naturels



et pour combattre la constipation

Les pilules Kneipp: action sûre et efficace. Fr. 1.85

Un fruit délicieux!

La pastille douce pour votre gorge. Vraiment quelque chose "d'à part".



Procédé breveté de fabrication à base de glycérine et de pur jus de cassis.

Pastilles „Allenburys“

En vente dans les pharmacies et drogueries

A L'ÉCOUTE DU MONDE

(De nos services à l'étranger)

La bande à Bonnot

* Vous vous souvenez du célèbre anarchiste? Bonnot et sa bande vont revivre sur scène grâce à Henri-François Rey qui a écrit une pièce pour Micle de Ré, du Quartier Latin. Boris Vian a fait la musique et les chansons. Il y aura de la dynamite sur scène!

Les réveillons

* Beaucoup de Parisiens fêteront les réveillons de Noël et du jour de l'An dans les neiges. Pour ceux qui restent, et les étrangers, l'Opéra donnera La Flûte enchantée et Les Indes galantes, à 2000 francs le fauteuil d'orchestre. Au Châtelet, une opérette: La Toison d'or. Dans les boîtes de nuit, cotillons et sapins avec bougies électriques. On pouvait louer ses places dès le 1er décembre.

**ALLO!
ICI
PARIS**

Le bigorne

* La mode est aux romans. On les adopte de plus en plus au théâtre. Georges Vitaly a ainsi mis en scène les *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue. Monde grouillant de filles, de bourgeois et de mauvais garçons. Les garçons de la rue chantent des couplets; le texte est en argot « bigorne ». Un petit dictionnaire inclus au programme permet aux spectateurs de comprendre cet argot.

SUR LA CORDE RAIDE ▶

Nouvelle acrobate-vedette, Tosca de Lao joue sur la corde lisse et se moque des lois de la pesanteur au cours d'exhibitions aussi périlleuses que difficiles.



TIMIDES?

Le Club des Timides vient d'élire le couple idéal des timides. M. et Mme Bernard se sont rencontrés aux réunions du club et se sont mariés il y a un mois. Le baiser qu'ils échangent maintenant sous l'œil du photographe est un défi à la raison d'être de leur club.



Le visage « colombe »

* Jacques Fath avait lancé le visage « chatte ». Cet hiver, la mode sera au visage « colombe ». La paupière aura évidemment la forme d'aile, le sourcil sera horizontal, et très mince. Pourvu que toutes ces ravissantes têtes ne s'envoient pas...



Le lait du soldat

* Le quart de vin du poilu était aussi célèbre dans la légende militaire que *La Madelon*. Or, le Conseil interministériel vient de prendre une mesure qui risque de transformer les coutumes militaires. Dès le 1er janvier, les soldats recevront un huitième de litre de lait dans leur café du matin. Vont-ils y prendre goût et abandonner le quart?

HUE!

Miss Tynnie ne manque pas d'audace. Dans un numéro de dressage qu'elle présente au Cirque Médrano, on peut la voir chevaucher ses lions, et sourire en dépit de la mauvaise grâce que montre le roi du désert. « Brutus » n'aime pas beaucoup qu'on le prenne pour un vulgaire poney.

Les jaloux

* Drôle de drame à la XIVe Correctionnelle. Jo Medina, garçon au cœur tendre, acheta un pistolet quand sa blonde amie l'abandonna. Il la retrouva à une terrasse de café, seule; la blonde s'évanouit, et Medina s'enfuit. Quelques jours plus tard, il suppliait les policiers de le mettre en prison, sinon, dit-il, il serait capable de tuer son amie. On l'emprisonna donc. La blonde en question lui écrivit qu'elle l'attendait à la sortie. Ils se sont retrouvés. « Tu m'as sauvé la vie! » lui dit-elle. Lui a écopé six mois avec sursis pour port d'armes.

Joséphine Baker

* Joséphine Baker est partie pour Israël, dans le but unique d'y trouver un enfant qu'elle veut adopter. La grande cantatrice noire renonce en effet au music-hall. Elle veut se consacrer à ses enfants adoptifs. Elle en a déjà six, dont l'aîné a 28 mois. Elle les élève dans sa propriété de Dordogne.

Un Suisse sur scène

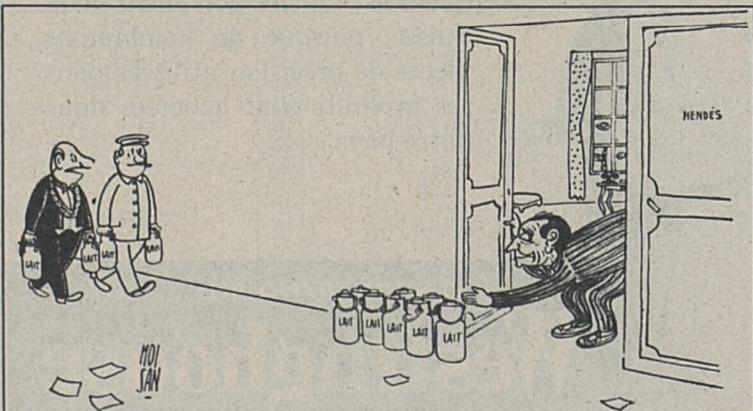
* Un ancien élève des Cours Blanche Derval à Lausanne, Jean-Marc Bory, vient d'avoir lui aussi sa chance, après Nelly Borgeaud. Il a été choisi pour jouer *Le Cœur ébloui* à la Comédie Caumartin. Il reprend le rôle créé par Pierre Brasseur.



PIAF 1900

Sous la direction du metteur en scène Jean Renoir, Edith Piaf incarne la fameuse chanteuse réaliste Eugénie Buffet au côté d'André Claveau dans le rôle de P. Delmet.

MENDÈS SUR LA VOIE LACTÉE vu par Moisan



— Ses succès? Une question de pot...

L'ILLUSTRÉ

présente un programme
rédactionnel étincelant
pour le début de 1955

En janvier commencera la publication des sensationnels

L'auteur doit être exécuté le 14 janvier 1955, après être parvenu à faire renvoyer la date fatale pendant huit ans! Toutes ces années passées dans la sinistre cellule des condamnés à mort firent du gangster inculte le meilleur spécialiste en matière juridique des Etats-Unis et un écrivain de tout premier plan! Ses mémoires sont une œuvre unique dont la publication offre un intérêt exceptionnel.

En janvier également débutera un

grand roman d'aventures inédit du célèbre auteur anglais
A. J. CRONIN

« LES ÉVADÉS DE LA PEUR »

un drame passionnant et mouvementé se déroulant outre rideau de fer. Tous nos lecteurs seront captivés par ce roman de grande classe, écrit pas l'un des plus célèbres écrivains contemporains.

Assurez-vous les numéros de « L'Illustré » dès janvier en les réservant à votre kiosque ou en vous abonnant au moyen du coupon ci-après.

L'ILLUSTRÉ

BULLETIN DE COMMANDE

(à envoyer à L'Illustré S.A., Galerie Benjamin-Constant 1, Lausanne)

Je m'abonne à « L'Illustré » dès le No 3 (Incl. No 1 et 2) et désire le recevoir :

* par le DEPOSITAIRE LOCAL au prix de 50 ct. par semaine

* par la POSTE, payable

* par trimestre Fr. 7.05

* par semestre Fr. 13.35

* par année Fr. 25.15

contre remboursement* / avec bulletin de versement* (*Souligner ce qui vous convient)

Nom : _____
Prénom : _____
Rue : _____
No : _____
Lieu : _____
Cant. : _____ (1116 52)

« MÉMOIRES D'UN CONDAMNÉ A MORT »

PAR CARYL CHESSMAN



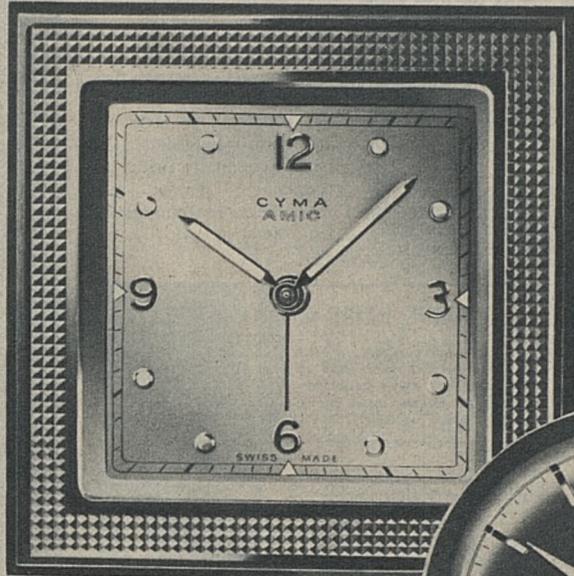
*Suave et
racé —
noble et
discret,
doux et pourtant
corsé —
voilà TABAC,
c'est pourquoi
on l'aime...*



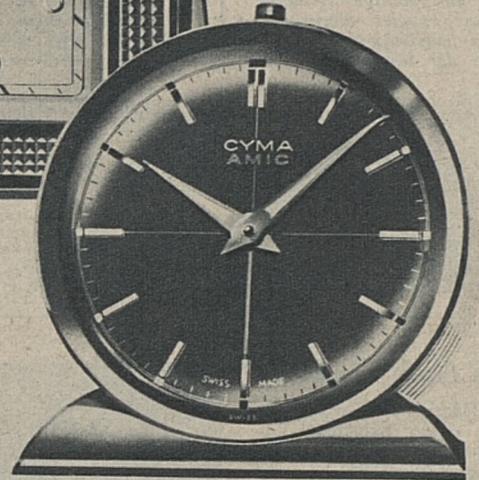
Tabac
Bouquet Parfumé
by Dobb's

DOBB'S OF LONDON LTD., LONDON W. 1.

Ligne nouvelle... Précision
nouvelle!



D'une ligne épurée,
d'un fini parfait, voici les
nouvelles Amic, avec leur
fameux mouvement de
précision CYMA 10 rubis.
Et une seule clef remon-
tant mouvement et sonnerie
ensemble.



Réf. 10223. Ravissante petite pen-
dulette ornée d'un encadrement
guilloché du plus bel effet Fr. 63.-

Réf. 11102. Petite merveille de l'art
horloger suisse. Réveil sur votre
table de chevet ou pendulette-
rappel sur votre bureau Fr. 52.-
Autres modèles ronds dep. Fr. 39.-

Vos amis aussi rêvent d'une

AMIC

CYMA

Cantine des Casernes

Tel. 24 15 55

LAUSANNE

H. PAHUD-LAFOND
Restaurateur

Lausanne, le 16 août 1954

Maison W. SCHUTZ S.A.

Avenue Ruchonnet 3

Lausanne.

Messieurs,

Depuis près d'une année je suis en posses-
sion d'une machine à laver WESTINGHOUSE automatique
que j'utilise en moyenne deux fois par semaine pour
laver tout le linge de mon établissement ainsi que
celui de mon ménage et je me fais un plaisir de re-
commander cette merveille mécanique qui me permet
de laver en un temps restreint une grande quantité
de linge d'une façon impeccable, sans usure et sans
fatigue.

J'ai constaté avec plaisir, en plus des
qualités ci-dessus, que la "Westinghouse Laundro-
mat" est d'un rendement très économique en ce qui
concerne les produits de lessive et le courant
électrique. J'ajoute encore que la Westinghouse
travaille d'une façon silencieuse et peut être in-
stallée dans un appartement sans isolation spéciale
de sol.

Veuillez agréer, Messieurs, mes salutations
distinguées.

H. Pahud

Cantine des Casernes de LAUSANNE
Hri PAHUD-LAFOND
Restaurateur
Téléphone 24 15 55

W. SCHUTZ S.A.
DISTRIBUTEUR POUR LA SUISSE DE LA
Westinghouse Electric
International Company

LAUSANNE, 3, av. Ruchonnet • Téléphone (021) 22 50 75

Agents régionaux dans toutes les contrées de la Suisse

Le mari Américain préfère voir
travailler une machine plutôt que de
voir sa femme s'user à la tâche.



En Suisse nous n'avons pas
moins de bon sens puisque des
milliers de clients Westinghouse
vous confirmeront avec plaisir,
tout comme Monsieur Pahud,
tous les avantages que procure
l'automate Westinghouse.

Et n'oubliez pas que Westing-
house est un très bon client de la
Suisse, puisque de nombreuses
pièces de précision utilisées dans
ses produits sont achetées dans
notre pays.

VOUS ETES TRANQUILLE ... AVEC

Westinghouse

La musique au bout des doigts

* Patricia Civell, jeune pianiste de 16 ans, donnera son premier concert, à Noël. Patricia sera seule à ne pas entendre sa musique, ni les applaudissements qui l'accueilleront. Elle est sourde de naissance. Dès son plus jeune âge, Patricia fut fascinée par le clavier qu'elle voyait bouger sous les doigts de son frère. Elle consacra toute son existence à l'étude du piano. Sa maîtrise fait l'étonnement des mélomanes.

**ALLO!
ICI
LONDRES**

Réussite

* Un ancien garçon de bureau a déjà donné douze millions de francs suisses aux œuvres de charité anglaises. Sir Louis Sterling, directeur de deux maisons de disques, a fait la semaine dernière un nouveau don de 2 millions à l'œuvre de lutte contre le cancer. Il était arrivé des Etats-Unis, il y a cinquante ans, avec six livres sterling en poche, et avait passé sa première nuit au poste de police.

Passion

* Un couple anglais, M. et Mme Swatton, ont décidé de consacrer les cinq prochaines années de leur vie à leur chat malade. Ils ont déjà dépensé 2500 fr. suisses pour tenter de le guérir de sa cécité. Un vétérinaire leur a déclaré que «Whisky» pouvait encore vivre cinq ans. Les Swatton ont juré qu'aussi longtemps que vivrait leur chat, ils passeraient toutes leurs soirées auprès de lui.

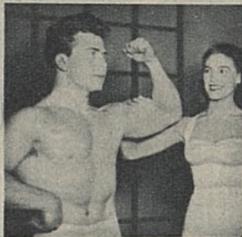


VIVRE ET LAISSER VIVRE

Un citoyen anglais a apporté la preuve indiscutable que chats et souris peuvent parfaitement vivre en bonne intelligence. Elevés ensemble dès leur plus jeune âge, ils ont appris à partager leur nourriture et leurs jeux. Malgré tout, la petite souris avance prudemment en direction des deux gros yeux verts entrouverts...

La loi a le bras long

* Un policeman qui réglait la circulation à l'entrée du pont de Londres, abaissa trop violemment son bras... sur la figure d'un brave cycliste, qui fut projeté sur la chaussée. Le bobby trop zélé devra offrir à sa victime un nouveau pantalon et une paire de lunettes.



Quel homme !

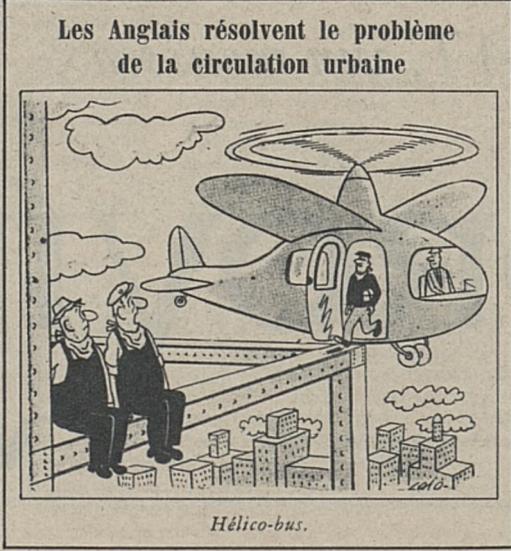
Miss Hazel Cleaver, qui espère devenir « Miss Grande-Bretagne », est éblouie par les biceps de Wally Wright, qui compte bien gagner le titre de « Monsieur Grande-Bretagne ». La souriante jeune femme suppose au geste les chances de son camarade. Ce dernier, par contre, paraît sûr de lui. Dans tous les cas, ces deux-là ne se feront pas la guerre : ils ne sont pas concurrents dans la même compétition.

L'électricité diabolique

* Miss Betsy Anne Clarke, vieille demoiselle de 81 ans, refuse de quitter la mesure en ruines qu'elle habite près de Doncaster, pour emménager dans l'appartement moderne que lui offre la municipalité. Miss Clarke a peur de l'électricité. Elle n'a jamais osé tourner un commutateur. «C'est une invention du diable», a-t-elle déclaré aux autorités.

Mauvais garçons!

* Des achats de Noël pour une valeur de 180 000 fr. suisses ont été dérobés dans les voitures en stationnement devant les magasins de Londres, du 1er au 15 décembre. La police a fait publier dans les journaux cet avertissement aux automobilistes : «Vérifiez vos voitures... Ne soyez pas les Pères Noël des mauvais garçons...»



Un orphelin hérite d'une fortune

* Un orphelin de 14 ans, dont les parents furent victimes de la première bombe allemande tombée sur Bristol, a hérité d'une fortune de 250 000 francs suisses et d'un château. George David avait été recueilli par lord Jackson, de Glewstone. Ce dernier vient de mourir en léguant à son fils adoptif la moitié de sa fortune.

Le pigeon de Tito



A Londres vient de se tenir une exposition internationale de pigeons de race. Le maréchal Tito participe à la manifestation à laquelle il a délégué quelques-uns de ses pigeons préférés. L'un d'eux est présenté ici par Mlle Jelka Dimalovic, étudiante à l'Université de Belgrade, en stage linguistique à Londres pour trois mois. Jelka avait sûrement le mal du pays. La compréhension des pigeons lui est douce.

Note de circonstance

* Une maison de disques de Cambridge vient de lancer le microsillon funèbre. Les corbillards pourront désormais se faire précéder sur le chemin du cimetière, d'une voiture-radio diffusant de la musique sacrée.

Indécence

* Les filles et les garçons — âgés de 7 à 11 ans — de l'école de Bradford, village du Yorkshire, n'auront plus le droit de prendre leurs leçons de gymnastique nus jusqu'à la ceinture. Le Conseil de paroisse a considéré que cette pratique était indécente.

Ça s'arrose!

* La Municipalité de Stoke Newington, ville du Nord de l'Angleterre, a fait planter deux arbres au centre de la localité en souvenir des braves chiens morts sous les bombardements. Les autorités invitent tous les citoyens à suivre cet exemple pour leurs toutous morts en service. La ville manque de verdure... Le malheur des morts fera le bonheur des vivants.

Notre préféré est prêt!



**Appenzeller
Alpenbitter**



Sur les tables de fête...

Parmi le cristal et les chandelles sur les tables de fête, le vin apporte la plus grande lumière. Nul raffinement dans les mets sans lui, nul enthousiasme dans les esprits! Parents et amis, Provins dispense joie et poésie dans les vins d'or et de velours qu'il a élevés pour vous.

PIERRAFEU, Fendant
CHATEAUVIEUX, Dôle
ROYAL MUSCAT, vin mousseux



provins

VALAIS

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons. Renseignements par notre Service de vente, Sion.



Lawrence l'imposteur

par Richard Aldington

En mai 1935, un sergent anglais du nom de Shaw mourait des suites d'un accident de motocyclette. On vit à son enterrement des personnages importants, dont M. W. Churchill qui venait d'écrire de ce soldat quasi inconnu : « Je le tiens pour l'un des plus grands hommes de notre temps. » En réalité, le soldat Shaw s'appelait Thomas Edward Lawrence et avait eu le grade de colonel de l'armée anglaise. La renommée lui avait donné un titre plus prestigieux : celui de roi sans couronne de l'Arabie à la suite de son action considérable — et secrète — dans le Proche-Orient pendant la guerre de 1914-1918. Le poste de gouverneur de l'Égypte lui aurait été offert en 1919 et il l'aurait refusé parce qu'on n'avait pas tenu les promesses faites à ses amis arabes. Il quitta l'armée — et n'y rentra que des années plus tard, sous un autre nom et en renonçant à son grade. Il a écrit un grand et beau livre : *Les sept Piliers de la Sagesse*. Ses amis ont publié ses lettres, de très belles lettres. « La vie de Lawrence vaut tous les contes de fées. Il est rare que l'on puisse attribuer aussi nettement la direction d'événements mondiaux à la puissance et au dynamisme d'un seul individu » a écrit lord Allenby. Hélas, l'écrivain anglais Richard Aldington, sollicité d'écrire une nouvelle vie de Lawrence, a regardé les choses d'un peu plus près et découvre que le principal intéressé a beaucoup travaillé à sa légende, y a fait travailler ses amis, souvent contre la vérité, mêlant beaucoup d'imagination à un peu de réalité et parfois à ses rêves seulement... En anglais, le livre a comme sous-titre : « La Légende et l'Homme ». La traduction française, en nommant Lawrence un imposteur, force un peu la pensée de l'auteur. M. Richard Aldington n'avance rien sans preuve ou sérieuse présomption, et pourtant l'on assure qu'il aurait été contraint d'apporter des atténuations à l'édition anglaise de ce livre qui fait un bruit considérable en France comme en Angleterre. (Edit. Amiot-Dumont, Paris.) A. B.

NOËL...



— C'est pas qu'on y croit, mais sait-on jamais?

L'Eau et le Feu

par Haroun Tazieff

Sur le « Calypso », ancien dragueur de mines transformé en bateau de recherches océanographiques, un groupe de savants s'est embarqué à Toulon pour aller étudier l'eau, la faune et la flore de la mer Rouge. Parmi eux, le commandant Cousteau, fort connu par ses films sous-marins et Haroun Tazieff qui nous apporte, dans la première partie de son nouveau livre, le vivant récit de cette expédition. Avec simplicité, sans faire appel au faux romanesque, il tient une sorte de journal plus passionnant à lire que bon nombre de romans d'aventures. Car l'homme qui tente d'arracher un secret à notre univers doit d'abord se vaincre lui-même. En effet, c'est un palpitant et beau voyage que de descendre le long d'un récif de corail jusqu'à 60 ou 65 mètres de fond, en plongée libre. Dans ces passages du silence où le ciel est constellé de poissons étranges, l'explorateur se sent une âme de monarque : il règne sur ce monde inconnu et son sentiment de possession s'accroît encore lorsqu'il découvre que la vie n'est pas absente de ces apparents déserts baignés d'une lumière de cendre. Après avoir parlé des abîmes sous-marins, l'auteur narre sa descente dans le gouffre du volcan Niragongo où bouillonne un immense lac de lave incandescente (environ 400 mètres de long sur 100 mètres de large). Spectacle d'une beauté effrayante et grandiose,

le livre de Tazieff, sauf les rares pages un peu prétentieusement métaphysiques, nous en donne un témoignage attachant et réfléchi, jamais ennuyeux. M. M. B.

La Pensée d'Albert Schweitzer

par Henri Babel

L'auteur est docteur en théologie. Un simple critique ne peut que tenter de donner un aperçu d'un livre qui certainement doit être, pour ceux que la question intéresse, de tout premier ordre. Ce travail vise à faire connaître la pensée d'Albert Schweitzer dans les pays de langue française et aussi à répondre à la question suivante : les grandes thèses de cet auteur, théologien et philosophe, ont-elles été réfutées, corrigées ou confirmées depuis la parution de ses ouvrages? Henri Babel estime qu'il appartiendrait de tirer toutes les conséquences de l'œuvre schweitzérienne et d'en donner une étude exhaustive. La position de cette œuvre implique une doctrine de Dieu et de l'homme à la lumière de laquelle il nous paraîtrait possible de réexprimer pour notre temps le message chrétien du salut. Mais, discussion mise à part, le docteur de Lambaréné restera dans la mémoire de l'humanité, comme le prophète d'un monde transfiguré et d'un christianisme pleinement conscient de sa mission libératrice. (Editions H. Messeliner.)

Souvenirs d'un Médecin de Campagne

par le Dr S. Chapuis

Le docteur Samuel Chapuis, sympathique praticien d'Yverdon, conte ses « Souvenirs d'un médecin de campagne », riches d'un demi-siècle d'expérience, de contacts humains avec les gens de chez nous. Charles Clément, notre grand peintre vaudois, a dessiné pour ce volume vingt paysages du Nord vaudois, d'Yverdon à Concise et Champvent, qui restituent eux aussi avec un rare bonheur l'atmosphère de ce beau coin de pays. Evocation poétique d'une terre et de ses gens, message de confiance en l'homme, souvenirs de toute une vie de dévouement au prochain : ce volume si « de chez nous » témoigne d'une fraîcheur rare, et son message mérite d'être connu au-delà du seul « Nord vaudois », car les dessins de Charles Clément, les pages du Dr Chapuis sont un bel hommage rendu à tous les terroirs de chez nous, à tous les hommes qui savent y prendre racine. (Editions du « Journal d'Yverdon ».)

Arrachez-les à la Mer

par J. Harris

Ce livre nous conte les aventures palpitantes du sauvetage en pleine mer et en pleine guerre d'une petite embarcation qui transporte en même temps que sa cargaison humaine, d'importants documents. Sous une trame romanesque, l'auteur démonte pour le lecteur profane les merveilleux rouages de la « machine de sauvetage » aéro-navale dont il possède parfaitement la clé pour y avoir travaillé. Il a passé trois ans sur les côtes d'Afrique, participé aux opérations maritimes du débarquement d'Arnhem. C'est un récit âpre et serré où l'angoisse tient une grande part, mais sous la sobriété duquel perce une immense tendresse pour la mer et ceux qui la sillonnèrent en ces sombres années. (Editions R. Laffont.)

Les Secrets de la Forêt vierge

par Alain Gheerbrant

L'auteur, qui a dirigé l'expédition Orénoque-Amazone, dont il a rapporté un film extraordinaire et un ouvrage remarquable, semble devoir tirer de ses voyages une source inépuisable de récits. Sous la forme d'un livre d'enfant, dans une langue riche de poésie vraie, il invente une histoire au charme prenant que l'on sent construite sur des données plus solides que la pure fiction. Et c'est pourquoi le grand enfant qu'est l'homme y trouvera une densité rare sous un style dépouillé et volontairement simplifié. Un conte qui part de presque rien, pour aboutir à... presque rien, mais qui a réussi à nous tenir en haleine jusqu'au bout par sa puissance de suggestion, d'évocation et par la couleur de ses mots. Les images sont de René Moreu. (Editions LIRE.)

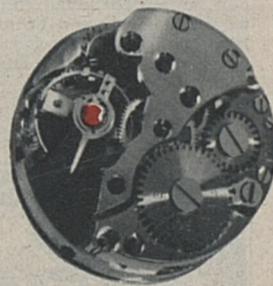
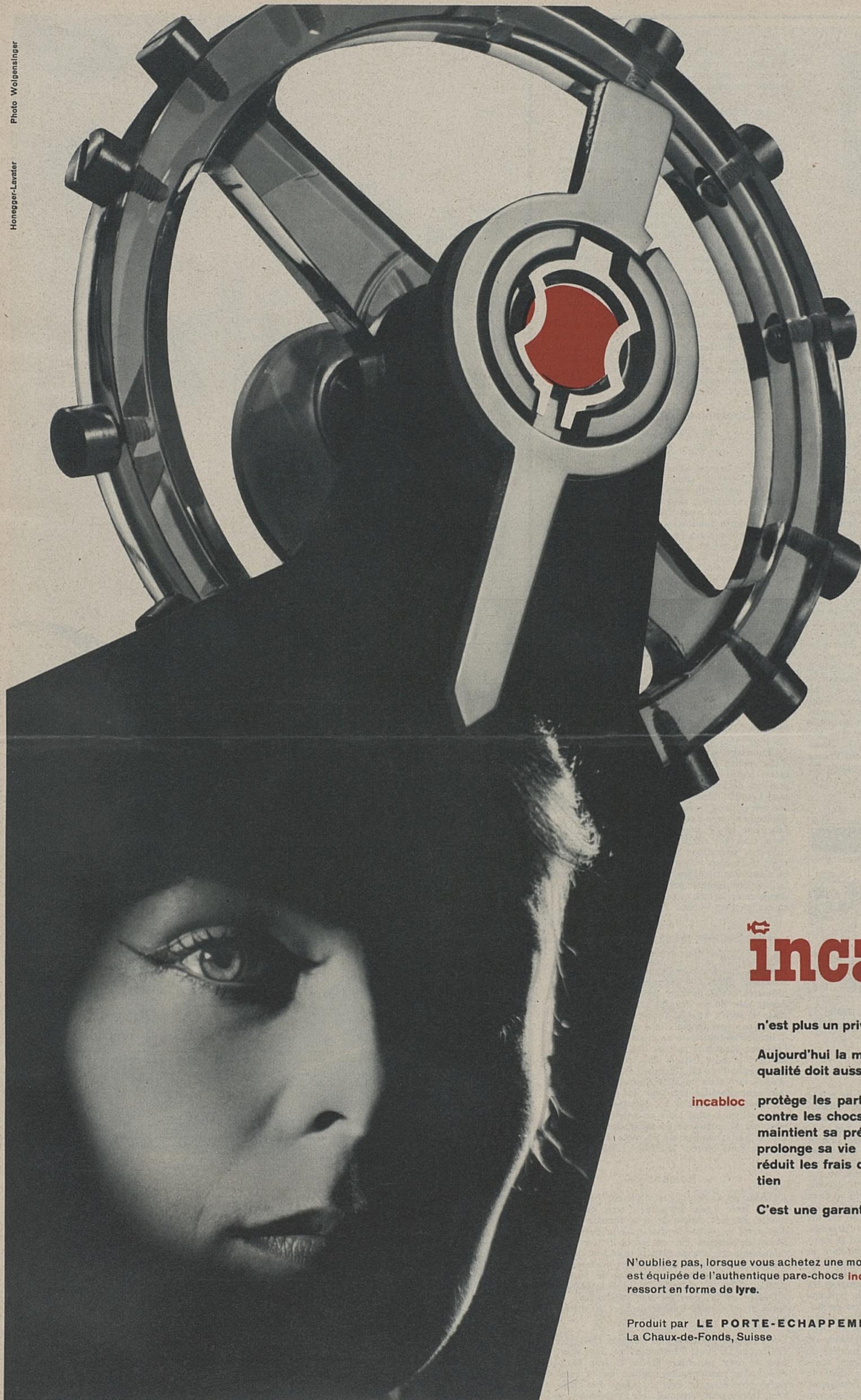
Romans

L'Ombre de la Mort, par Alphonse Narcisse, est un livre « sans littérature, mais qui sait rendre au mot roman le sens humain qu'il doit avoir », comme le disent Célia Bertin et Pierre de Lescure qui ont accueilli avec enthousiasme cet ouvrage dans la collection qu'ils dirigent chez Plon. Son auteur est un mineur, un homme travaillant depuis l'âge de 16 ans au fond d'une des mines du Nord de la France. *L'Ombre de la Mort* est une œuvre pure et belle, et solide à la fois, écrite avec un métier étonnant.

Deux romans policiers aux Editions Hachette, Collection Le Point d'Interrogation: *Sans effusion de sang*, par Alain Serdac et Jean Maurinay, une passionnante histoire qui a remporté avec éclat le Prix du Quai des Orfèvres, récemment attribué, et *Symphonie en 6,35*, par Ange Beaucaire, 5 voix au même Prix du Quai des Orfèvres.



Gruneta
le mouchoir élégant
d'excellente qualité.
Nouveaux dessins originaux
pour dames et messieurs



n'est plus un privilège de l'homme

Aujourd'hui la montre de dame de haute qualité doit aussi posséder l'**incabloc**

incabloc protège les parties vitales de la montre
contre les chocs
maintient sa précision
prolonge sa vie
réduit les frais de réparation et d'entretien

C'est une garantie de qualité

N'oubliez pas, lorsque vous achetez une montre, de vous assurer qu'elle est équipée de l'authentique pare-chocs **incabloc**, reconnaissable à son ressort en forme de lyre.

Produit par **LE PORTE-ECHAPPEMENT UNIVERSEL S. A.**
La Chaux-de-Fonds, Suisse

Leurs deux Noël

SUITE DU NUMÉRO 51

Derrière « Lui », la porte vitrée du petit restaurant bon marché se referma bruyamment ; aussitôt s'atténa le bruit de la vaisselle remuée, du choc des verres et des conversations bruyantes, produit par un public assez mêlé et un personnel aussi peu stylé que possible. L'odeur de mangeaille épicée fut remplacée par le souffle humide de l'Océan proche, déjà empuanti des bouffées venues des garages et du quartier indigène voisins.

Celui qui venait de dîner maigrement semblait avide de se perdre dans les ténèbres ; il se mit à marcher rapidement, longeant les murs. On eut dit qu'il fuyait les flaques de clarté déversées çà et là par les rares lampes ; et peut-être, en effet, était-il honteux de l'usure pitoyable de ses vêtements. Ceux-ci avaient assurément reçu les averse des jours précédents, et avant cela bien d'autres intempéries encore qui leur auraient valu une immédiate retraite au marché aux puces ! Mais leur propriétaire n'avait pas les moyens de les remplacer et, pressant le pas, se hâtait pour se réfugier dans la triste chambre glacée qu'il louait à la semaine dans un « meublé » des environs.

Descendant du trottoir, il se disposait à traverser la rue quand un sec coup de klaxon le rejeta de côté : une superbe voiture qu'il n'avait pas entendu venir passa à le frôler ; derrière un chauffeur indigène impeccablement vêtu de blanc, le pauvre passant entrevit le profil d'un homme confortablement installé, fumant un cigare...

Une bouffée de sang anima le blême visage du piéton, et tendant le poing vers la splendide auto, il balbutia :

— Voleur!... Canaille!...

La colère l'étouffait!... Lui aussi, il avait eu voiture et chauffeur indigène ; lui aussi avait vécu largement.

Une fortune. Deux fortunes. Trois fortunes. O dérision!... Où étaient-elles ? Qu'en restait-il maintenant ? Epaules ploquées, tête basse, « Lui », l'ancien riche, revoyait tout en cheminant le kaléidoscope des faits brutaux...

D'abord, il y avait eu cette fumisterie des terrains. Lancée là-dessus avec enthousiasme, la première fortune y avait passé tout entière, tandis que la fête et le jeu attaquaient brillamment la seconde. Le courtier, devenu l'inséparable conseiller du jeune millionnaire, avait dès le début remplacé ses effets aux coutures luisantes par une garde-robe complète, telle qu'il le fallait pour accompagner dans ses déplacements diurnes et nocturnes le monsieur-aux-trois-fortunes.

La seconde de celles-ci, déjà entamée, acheva de se dissoudre dans une commandite industrielle... suivie de faillite.

— Il faut rattraper ça ! dit le courtier à son poulain un peu inquiet. Vous allez voir ! Ce ne sera pas difficile avec de l'énergie, de l'audace !

On y mit l'énergie ; on y mit l'audace ; on y mit aussi tout ce qui restait des trois fortunes, et l'on monta une affaire d'exportation de bétail qui, magnifique sur le papier, démontra rapidement son insuffisance pratique. On se perdit dans des frais généraux mal étudiés ; on se heurta à des adversaires narquois, à des concurrents qui, mieux documentés, menaient leur commerce sans réclame, et réussissaient.

Quatre ans ! Il n'avait fallu que quatre ans pour dissiper les capitaux légués par le parrain, la bonne tante, les ascendants laborieux. Quatre

ans!... A présent, le courtier roulait dans une voiture dernier cri ; et l'ex-millionnaire, le linge douteux et les pieds crottés, comptait au creux de sa paume un peu de monnaie, vérifiant s'il pouvait se permettre d'avalier un café chaud avant d'aller se mettre au lit...

... Il pénétra dans un petit caboulot dont l'atmosphère était épaisse de fumée, d'odeurs d'alcools, d'haleines fortes ; les rires et les voix y créaient une haute rumeur. La salle était comble. Chauffeurs en salopettes bleues ou en vestes de cuir ; indigènes portant des cache-poussière par-dessus leur costume arabe ; petits employés faisant leur manille pour grignoter le temps en attendant le réveillon... et quelques femmes maquillées fumaient, buvaient, perchées sur les hauts tabourets devant le comptoir.

Le nouveau venu se faufila entre les tables, cherchant un coin libre, quand quelqu'un le hêla :

— O ! M'sio Jean!...

Il tressaillit, se retourna, et un sourire rajeunit sa face flétrie. La main tendue, il alla vers un indigène installé dans un angle.

— Tahar ! Je suis content de te voir, mon ami.

Quatre ans plus tôt, Tahar avait été le chauffeur de l'homme-aux-trois-fortunes, qui fut obligé de s'en séparer au moment de la seconde débâcle. Visiblement, l'ancien domestique avait conservé un attachement sincère envers ce maître juste et généreux. Trouvant le moyen d'être amical tout en demeurant respectueux, il le faisait asseoir près de lui, tandis que son regard expert évaluait discrètement le niveau actuel de l'ancien patron, rien qu'à l'inspection de ses « frusques ».

— Lis affaires, ils vont pas fort?... murmura-t-il ; et sans insister, il commanda du café, des petits pains, des brochettes, des pois chiches grillés et des olives.

Après cela, sans oser s'enquérir davantage des aventures de l'homme ruiné, il conta simplement les siennes. Un petit héritage, joint à ses économies, lui avait permis d'acheter une camionnette, puis un modeste car. Son beau-frère et lui suffisaient à mener l'affaire et ils gagnaient bien leur vie. Evidemment, on avait des ennuis, de temps à autre... et ce soir justement :

— Il faut que tu me rendes in sirvice!... dit Tahar.

— Certes!... si je le peux... commença l'homme ruiné, qui en était à sa deuxième brochette...

— Ti pox!... trancha l'indigène. Et il s'expliqua. Son camion chargé de ciment devait prendre la route de Ber-Rechid le lendemain, un peu avant l'aube, conduit par l'associé de Tahar. Mais cet associé — son beau-frère — ne pouvait s'éloigner de chez lui :

— Ma sor, il va faire son pitite cit nouit!...

Cependant, le camion était attendu ; est-ce que « M'sio Jean », qui avait son permis poids lourds, et tout et tout, ne voudrait pas le conduire à bon port ? Ce voyage avait été payé d'avance, et Tahar donnerait à son ex-patron la moitié du bénéfice.

Certes ! cette proposition arrivait à point ! L'acceptation fut immédiate ; et tout en indiquant à l'homme ruiné le lieu et l'heure où ils se rencontreraient avant l'aube, Tahar tira de sa sacoche un gros paquet de billets de banque, dont il fit six parts.

— Voilà por l'issance. Voilà por l'houile. Voilà por le grissor. Voilà por le camion. Voilà





PARIS: GARE ST-LAZARE

Au carrefour St-Lazare - rue d'Amsterdam, peut-être un des endroits de Paris où la circulation est la plus intense, s'allume, quand vient la nuit, l'une des plus grandes enseignes lumineuses d'Europe. Les lettres ont six mètres de haut et l'ensemble des tubes de néon atteint deux kilomètres. Du haut du grand immeuble d'angle, le nom C-I-N-Z-A-N-O étin-

celle pour rappeler, comme à Londres, Rome, Buenos-Aires, New York, la renommée de cet incomparable produit d'Italie.

Issu de raisins mûris sur les collines ensoleillées du Piémont, aromatisé selon des recettes vieilles de quatre siècles, CINZANO commence, quand les étoiles apparaissent, son tour du monde lumineux.

On le sert partout, du modeste « bouchon » au restaurant de luxe ; partout on le boit. En Suisse, comme sous toutes les latitudes, CINZANO jouit d'une réputation mondiale que huit vaut son irréprochable qualité, toujours égale à elle-même.



Rénoimé dans le monde entier
Depuis 1816

CINZANO

PRODOTTO D'ITALIA

Rosso (rouge) Bianco (blanc)
Dry (sec, pour cocktails)

S.A. FRANCESCO CINZANO & CIA. TORINO-ITALIA
Agents généraux pour la Suisse : Paulin Pouillot S.A., Lausanne

(Suite de la page précédente)

por moi... y voilà por toi, conclut-il en lui tendant une pincée de billets.

Un quart d'heure après, rassasié, réconforté, ayant trouvé dans l'amitié d'un simple le tremplin le plus imprévu, l'homme-aux-trois-fortunes se retrouva dans la rue.

La perspective d'aller passer dans sa froide chambre du « meublè » les cinq ou six heures le séparant du départ, ne l'attirait pas. Un carillon soudain, émanant d'un clocher proche, chanta dans la nuit un appel de bronze.

— La messe de minuit! soupira le jeune homme ; et se rappelant qu'il avait failli y assister quatre ans plus tôt, il eut un amer sourire ; « ce que j'ai pu être mufle!... » conclut-il.

L'église n'était pas loin. Y aurait-il une place pour l'enfant prodigue si mal vêtu, si mal chaussé?... Il toucha son menton du bout des doigts : heureusement, il s'était rasé ce matin ; c'était sa dernière coquetterie.

... Et dans le temple illuminé, parfumé d'encens, où les âmes croyantes apportaient leur prière, le pauvre garçon aux trois fortunes trouva une toute petite place près de la porte : celle qui convenait à ses déchéances, à ses repentirs et... mon Dieu, oui : à ses larmes!...

... Quand l'office prit fin, il sortit des premiers ; la porte grande ouverte dégorgeait la foule ; on entendait des rumeurs joyeuses, des rires discrets et des bouts de phrases : « Mets donc ton écharpe, il fait humide!... » et encore : « Dis, maman, quand on arrivera z'à la maison, est-ce qu'il sera déjà passé, le p'tit Jésus? » Puis un jeune couple élégant dépassa l'homme pauvre, qui entendit : « Mounne chérie... as-tu pensé aux huitres? »

En quelques minutes, toute l'assistance s'est dispersée ; des autos grondent et filent. Un sacristain somnolent referme le grand portail ; quelques attardés s'éloignent lentement, et parmi eux le héros de cette histoire.

C'est alors qu'un pas léger sonne rapidement derrière lui sur le trottoir, le dépasse, ralentit, s'arrête.

Petite veste de fourrure ; petit chapeau de velours ; sourire ému et lèvres tremblantes : « Elle » est là.

— C'est vous! soupire-t-elle ; c'est enfin vous!...

On dirait qu'elle va pleurer tellement ses prunelles brillent ; elle tend à l'homme pauvre ses deux menottes gantées ; et lui n'aurait jamais espéré que la messe se terminerait par un si doux « Amen »!

— Pauvre insensé! gronde-t-elle ; voilà donc que je vous retrouve après vous avoir tant cherché! Qu'êtes-vous devenu depuis tous ces malheurs que j'ai appris?...

— Ah!... vous avez appris? balbutie-t-il, serrant les petites mains amicales.

— Tout! Vous pensez bien que la rumeur publique s'est chargée de me renseigner suc-

cessivement sur vos folies, l'essor de vos affaires successives, et ce qui a suivi? Moi, je souffrais pour vous... et je vous attendais... je vous attendais... je vous attends encore, mon pauvre ami!...

Il a tant de choses à dire, tant d'excuses à formuler, tant de confessions à faire qu'il en est épouvanté : mieux vaudrait fuir. Mieux vaudrait rompre ce contact qui le supplicie. Mais elle semble avoir deviné ce qu'il pense, et passant un bras conquérant sous celui qu'on ne saurait lui dérober, la brune aux yeux clairs déclare :

— Je vous invite à mon réveillon ; c'est mon tour, je pense? Et cette fois, je vous assure que vous ne m'échapperez pas!

— Alors, je peux écrire à la maison que j'ai trouvé le sujet désiré? Vous acceptez?

— Si j'accepte!... avec reconnaissance, avec joie! C'est inespéré... c'est merveilleux!...

L'homme pauvre balbutie ; ses doigts tremblent parmi les pétales d'une des roses du sur-tout, effeuillée devant son couvert. Ce qu'« Elle » lui propose, c'est la place de comptable-correspondancier dans l'annexe qu'elle-même dirige. Il aura un fixe important, sera logé dans l'immeuble, et jouira de divers autres avantages. Il n'en croit pas ses oreilles, et devant l'aisance imprévue qui lui échoit, voilà qu'il se permet déjà de faire un rêve!

La fortune... la seule fortune qu'il ambitionne à présent, est là, à portée de sa main!

— Vous rappelez-vous notre arrivée, il y a quatre ans? soupire-t-il. Vous m'aviez dit : c'est un soir de paix, un soir de joie, le cœur s'y détend!

— Pensez-vous que je sois oublieuse? répond-elle, posant sa petite main tiède dans la paume virile qui s'est tendue.

— J'ai été fou!... balbutie l'homme ruiné ; mais me croirez-vous si je vous jure que je ne vous ai jamais oubliée?...

— Je le crois, murmure-t-elle, tandis que sa tête se pose contre le vieux veston fatigué...

... Ce fut alors que derrière eux, la pendule d'onxy sonna trois coups...

— Oh! mon Dieu! Il faut que je parte! J'ai ce chargement de ciment à conduire à Ber-Rechid!...

« Elle » eut un soupir, se redressa, songeant que la vie est pleine de séparations, mais qu'il ne faut jamais dire adieu, car on se retrouve.

— Alle-vous-en, mon ami, puisque c'est l'heure : prenez la bonne habitude d'être exact à vos rendez-vous...

Rieuse, elle se levait, le poussait vers la porte ; mais là, devenant aussi grave que la petite passagère de jadis, elle haussa vers lui un visage que pâlisait une soudaine émotion.

— Vous reviendrez!... affirma-t-elle avec force ; vous reviendrez!...

Il se pencha, et de toute son âme scella sa promesse d'amour dans leur baiser de Noël.

M. B.-A.



NOËL DES ÂMES

Poème inédit d'Alphonse Mézière
Illustration de l'auteur

Après ces Noël's doux-amers,
Salut, Etoile de la mer,
Vierge Vesper,

Etoile-enfant des vieux minuits,
Qui jour à jour nous as conduits
Vers Aujourd'hui!

Tant de Noël's, s'ils ont pâli,
Ce qu'Amour leur avait promis
S'est accompli.

Tout est pareil — tout est nouveau,
Car Dieu rend tout, jours et travaux,
Plus pur, plus beau.

La douce Nuit, sainte à jamais,
Pose sur nous ses doigts fermés
Et bien-aimés.

Le bonheur est redevenu
Frère du regard ingénu
De l'Enfant nu.

La Crèche avec sa chaude odeur,
Son toit de paix et de candeur,
C'est notre cœur.

Les Bergers, métayers pauvrets,
Ressemblent, innocents et vrais,
A nos secrets.

Les Mages, dans leur tendre arroi
De fiers calenders fils de roi,
C'est toi, c'est moi.

— Et les grands Anges éclatants,
Couleur des âmes et du Temps,
Sont là, constants.



Les modèles de cette série 895 sont confectionnés soit en léno-nylon ou en tulle élastique nylon: le devant est en satin doublé; le dos en satin élastique; sur les côtés, 2 bandes de satin élastique. Ces articles, tout en étant légers, conviennent pour la nouvelle ligne «H», ce sont des modèles de haute couture à des prix de série.

La production des gaines VISO ou FRIVOLA couvre moins du 1/10^{ème} de la demande des gaines en Suisse: méfiez-vous donc des imitations et exigez toujours l'étiquette VISO ou FRIVOLA.

Les produits Viso sont 100% de création suisse.

Plusieurs modèles pour chaque différence taille-hanches, de 20-35 cm.



Le bas-nylon suisse qui marque le pas



Arno

Fabrique de Bas Möhlin



— Je préfère ne pas savoir ce qu'il a pu écrire au père Noël...
(Dessin de Hervé)



— J'ai deux mots à dire au petit crétin qui a commandé cette bûche de Noël...
(Dessin de Hervé)



Histoire sans paroles.
(Dessin de Hervé)



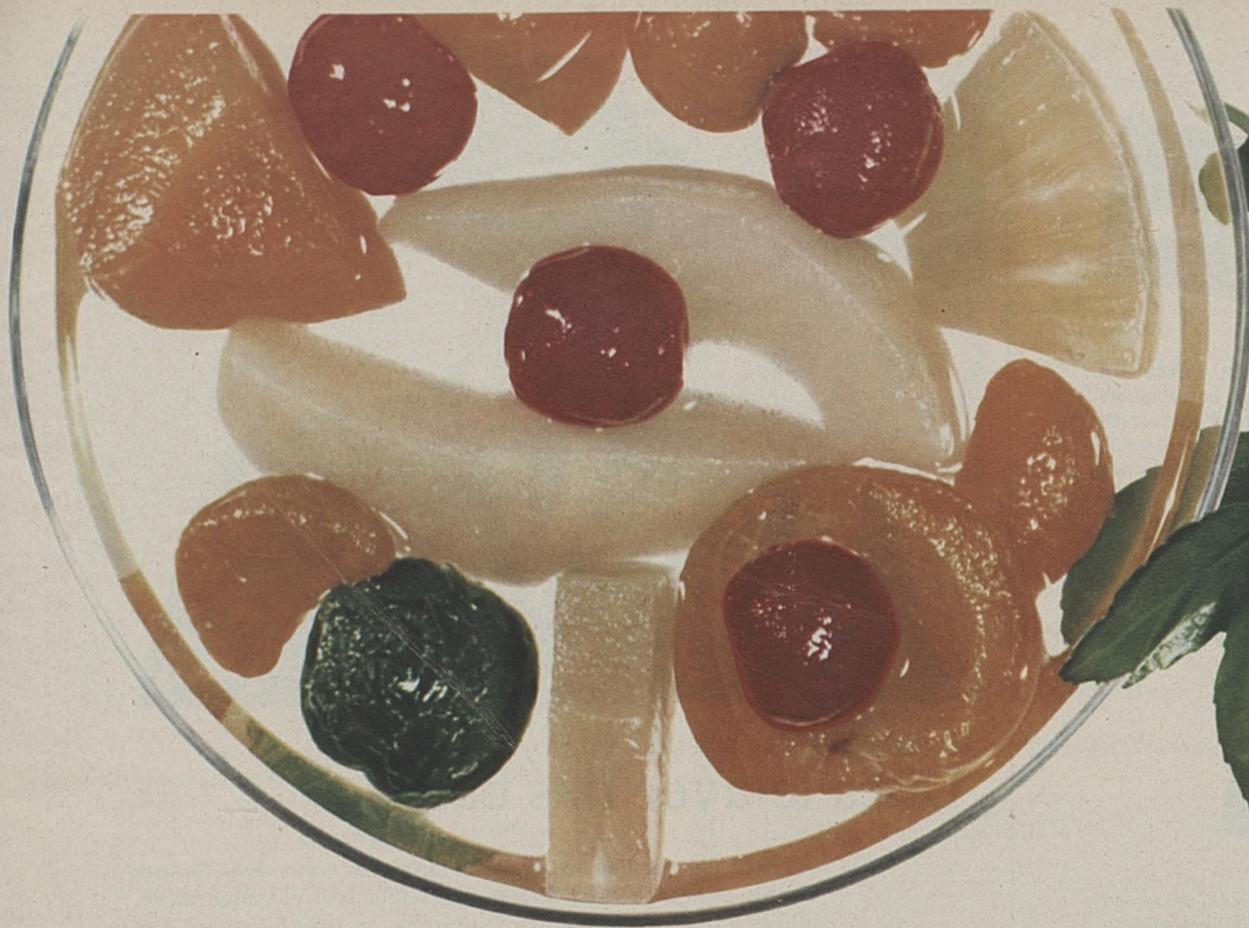
— C'est inouï ce que les poupées se sont perfectionnées ces dernières années !
(Dessin de Hervé)



Histoire sans paroles.
(Dessin de Cesc)



— Pas très fraîche, votre bûche...
(Dessin de Hervé)



«Mangez mieux – mangez **Roco!**»



La salade de fruits Roco — sans prétendre au record du «bon marché» — est de plus en plus demandée.

Cette macédoine s'impose par sa qualité. Ses fruits sont si bien coupés que chaque convive en reçoit une part à son gré.



Autre régal:
les compotes de fruits Roco.

Le record de la ménagère!

... 30 quintaux de vaisselle chaque mois! Si l'on entassait les assiettes, tasses, plats et casseroles - bref, tout ce qu'il faut relaver en un mois pour une famille de 4 personnes - cela ferait une montagne d'environ 30 quintaux de vaisselle; pour Noël et les jours de fête, cela ferait bien davantage. La ménagère a raison: ce serait à désespérer d'avoir à rincer tout cela avec de l'eau ordinaire, mais... **c'est ici que PRIL vient à l'aide!**

Pril détend l'eau

«L'eau détendue» par PRIL décharge la ménagère d'une grande partie de sa tâche. Elle est plus active que l'eau ordinaire, qui s'écoule avec peine par-dessus la graisse et les impuretés. «L'eau détendue» par PRIL est plus fluide et mouillante. Elle pénètre sans peine sous les particules de graisse et de saleté et emporte tout. Avec cela, elle ménage la porcelaine fine, ainsi que votre peau et les ongles de vos mains. Elle présente en outre un grand avantage: **Avec «l'eau détendue» par PRIL, plus besoin d'essuyer!** Il suffit de placer la vaisselle verticalement; celle-ci sèche et brille d'elle-même, sans laisser la moindre trace, prête à être rangée dans l'armoire.

Relaver et nettoyer seulement avec Pril!

«L'eau détendue avec PRIL»... est plus liquide et mouillante que l'eau ordinaire... elle pénètre sans peine sous la graisse et les impuretés et enlève tout... nettoie à fond et protège aussi la peau... empêche les dépôts graisseux dans les plats, seaux, cuvettes et baignoires... emporte les mauvaises odeurs... plus besoin d'essuyer... tout brille et respire de propreté

Un paquet de PRIL = 1 mois de relavage = 30 quintaux de vaisselle propre. Le grand paquet de PRIL ne coûte que 75 cts: on peut relaver 120 x rincer 1 x ne coûte ainsi qu'un 1/2 ct. environ. A Noël, nous penserons tous à ce que la ménagère accomplit chaque jour! A l'avenir, PRIL sera pour elle une aide pratique et avantageuse. Avec «l'eau détendue» par PRIL, 10 mains diligentes chez soi!

Découpez cette annonce et montrez-la à votre mari — il se félicitera de votre record!



Dites-le avec des bas ...

... mais des bas Perosa! Ils combleront les vœux de la femme la plus exigeante. Leur finesse inégalable, leur élégance racée, alliées à une résistance peu commune, en font le cadeau que tout homme de goût s'entend à offrir.



Perosa

force l'admiration!

L'incomparable bas suisse

SENTEZ-VOUS QUE C'EST NOËL ?

Pourquoi donc, un jour, ai-je noté cette pensée de Mme de Staël : « Multiplier les naissances sans ennoblir la destinée, c'est préparer seulement une fête plus somptueuse à la mort » ? Et pourquoi me revient-elle à l'esprit en ces jours de fête, plus exactement en ce mois de Noël ?

Est-ce parce que les approches de Noël prennent de plus en plus des airs de grande foire où, dans les rues, dans les vitrines, dans les lieux publics, les réunions, les sociétés, partout les sapins se dressent et s'éclairent, les boules luisent, les paillettes scintillent ? Des myriades de paillettes et de boules, des milliers de sapins, nains ou géants, où courent en festons et en guirlandes les feux glacés des bougies électriques. Et partout, partout — à tous les carrefours, à tous les coins de rue, sur toutes les façades, dans tous les magasins, depuis les premiers jours de décembre déjà, c'est Noël... Noël... Noël... qui vous crève les yeux et le tympan ; qui finit pas vous crever le cœur.

Et vient enfin la vraie nuit de Noël, puis le vrai jour : celui d'une naissance, celui d'une Nativité. Et voilà que dans nos cœurs il n'y a plus de place pour une joie vraie, pour ce sentiment d'allégresse que doit éveiller en nous toute naissance exceptionnelle, toute exceptionnelle naissance.

De cela, vous en êtes-vous aperçu ? Si oui, le mal est moins grand, et cela va me permettre

de vous souhaiter, à vous et aux vôtres, un « Joyeux Noël ! ». Sinon, il est bien tard pour vous y rendre attentif. Mais onze mois sont vite passés, n'est-ce pas ? Et, l'an prochain, dès le début de décembre, vous vous tiendrez sur vos gardes ; vous vous laisserez moins envahir par tout ce tintamarre d'avant-Noël ; moins bernier ; moins frustrer de votre vraie joie chrétienne.

Je relis la pensée de Mme de Staël, et je vois mieux, maintenant, comment elle m'a amené à vous dire ces choses : « Multiplier les naissances sans ennoblir la destinée, c'est préparer seulement une fête plus somptueuse à la mort ». Eh ! oui, crier sur les toits « Nativité !... Nativité !... Noël !... Noël !... », le crier en mots et en signes, en faire une publicité tapageuse et profane, c'est en fausser le sens et en tuer l'esprit. Ne permettons plus ni aux arbres de Noël en tubes néon, ni au « Bon Enfant » publicitaire, ni aux guirlandes de boules irisées et de feux pailletés, ne permettons plus à tous ces artifices de faire au vrai Noël un enterrement de première classe.

Noël, ça n'a pas besoin d'une publicité de Barnum.

Noël, ce n'est pas un cirque. Noël, c'est une crèche, tout simplement ; avec Quelque Chose dedans ; et, par-dessus, une modeste étoile ; une seule.

DALZAC.

Lettres

A «DALZAC»

Sous ce titre, nos colonnes sont ouvertes à tous les lecteurs que telle ou telle de nos chroniques incite à nous écrire. Cette rubrique est gratuite. Si l'on désire une réponse directe, joindre 50 ct. en timbres-poste, pour frais. — Adresser la correspondance à la Rédaction de L'Illustré, Service « Lettres à Dalzac », Lausanne.

A propos du *Time is money* sur lequel j'ironisais un jour, dans une de mes chroniques, un jeune et sympathique lecteur me rapporte l'anecdote suivante que, dans ses souvenirs, raconte l'acteur américain Bob Hope. Comme tous les

artistes — et beaucoup d'autres célébrités — il a fait, au début de sa carrière, bien des métiers. Un jour, étant de service à une colonne d'essence, et ayant fait le plein, il reçoit en paiement de la part du client, un gros billet. Reconnaissant en lui un client régulier, Bob Hope lui propose de lui donner le lendemain de la benzine gratuitement, et ainsi de suite, tous les jours, jusqu'à épuisement du gros billet. Mais le client refusa, exigea qu'on lui rendit la monnaie et, après l'avoir empochée, tint à Bob Hope à peu près ce langage : « Mon ami, un bon conseil : *trust nobody!* » Et ce client, Bob l'apprit plus tard, c'était le grand Rockefeller en personne. Mon jeune correspondant ajoute : « *Trust nobody...*

Je vous laisse tirer vos propres réflexions ! » Elles sont vite tirées, mon ami, et je vous les donne toutes crues : c'est que le dit M. Rockefeller — qui s'y connaissait en affaires — avait sans doute une assez piètre opinion de soi-même puisque, dans ce *nobody*, il y avait lui, comme tous les autres. Avez-vous déjà vu une photographie du personnage ? Un nez pointu de vieux renard et des yeux bridés en lattes de jalousies. Pour ma part, mettant en pratique son conseil, je ne lui aurais pas vendu de l'essence à crédit.

M. R. F., à Neuchâtel. La pensée que vous citez n'est pas d'un auteur français, mais de M. Gonzague de Reynold. « Haussez-vous au-dessus de

vous-même, jusqu'à l'héroïsme. Ce qui est petit peut encore avoir de la grandeur. Mais ce qui est médiocre, en voulant rabaisser la grandeur à son niveau, se fera écraser par elle. » Ces mots — c'est davantage que des mots, n'est-ce pas ? — il nous les apportait en 1939, dans un de ses « Billets à un Suisse inquiet ». Quinze ans se sont écoulés depuis ; mais de tels mots, de telles exhortations ont toujours encore cours ; chez nous comme ailleurs.

Mme F. N., à Versoix. Merci, chère lectrice, de vos encouragements. Je les accepte avec joie ; non pas que je manque de courage, mais il est des jours où pour bien vivre — pour vivre bien — il en faudrait plus que ce qu'on en a. Dc.

NOTRE SERVICE DE GRAPHOLOGIE

Tout document, écrit à l'encre sur papier non ligné, doit être signé. Indiquer aussi l'âge, le sexe, la profession, l'adresse exacte de l'expéditeur, un pseudonyme. Joindre à l'envoi 5 francs suisses par esquisse demandée, 10 francs pour un portrait graphologique. Pour une étude complète avec directives, 25 francs (dans ce cas, plusieurs documents sont indispensables). Nos lecteurs étrangers sont priés de verser un montant correspondant aux sommes ci-dessus, soit par mandat international, soit par chèque bancaire. Pour l'envoi direct, joindre 20 ct. en timbres-poste ou, pour l'étranger, un coupon-réponse international. Adresser la correspondance à la Rédaction de L'Illustré, Service graphologique, Zofingue.

*Le travail est une
une commercial
Le travail est une*

G. 603. S. P. AGATHE. Ce qui vous manque encore, chère lectri-

ce, c'est la force de caractère et la confiance en vous-même. Vous êtes trop facilement hésitante, timorée, trop facilement nerveuse, accessible au doute, ce qui vous incline à du pessimisme. Vous êtes très féminine, portée à agir avec souplesse et diplomatie, à cacher souvent vos pensées et vos actes,

à ruser un peu avec la vérité. Vous avez de la finesse et du tact. Sensible, émotive, douce et gentille, vous mêlez trop de calcul à vos sentiments, un trop grand souci d'y trouver votre compte. Ce qui fait que vos sentiments n'arrivent pas à remplir votre vie. Votre cœur, qui n'est pas réelle-

ment sincère, en souffre et vous vous isolez trop souvent. Comme vous ne mettez pas tout votre intérêt à ce que vous faites, vous restez toujours à la surface des choses et vous n'approfondissez rien. Comprenez que le bonheur ne peut pas nous venir du dehors, mais qu'on le trouve en s'oubliant soi-même, en se dévouant. Votre travail de secrétaire médicale aurait pu vous convenir, s'il vous avait mise en contact direct avec les malades. Occupez-vous des autres. Il y a tant d'enfants, de vieillards qui ont besoin d'être entourés, aidés ! Ce n'est que lorsque vous aurez véritablement compris que vous êtes une privilégiée — et une égocentrique — et aurez décidé de vous absorber dans une tâche, que vous vous épanouirez.



MARTELL

CORDON BLEU

Cordon Argent & Extra



Fondée en
1715

Agence générale pour la Suisse :

PIERRE FRED NAVAZZA, GENEVE



4711

*Le
présent
idéal*



...et pour papa
des cigares Villiger